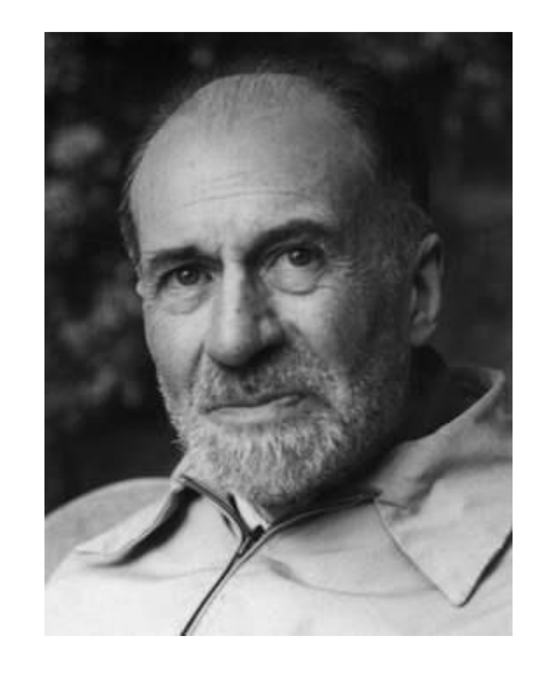
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Henri Pourrat

GASPARD DES MONTAGNES

Tome II

À LA BELLE BERGÈRE
OU
QUAND GASPARD DE GUERRE REVINT

Les vaillances, farces et gentillesses
de Gaspard des Montagnes

(1925)

Table des matières

PREMIÈRE VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

L'automne aux Escures. – Le relais de poste. – M. Robert et son bois. – Quand Gaspard fut parti, *dit la vieille*, brusquement Anne-Marie se sentit seule. Il faisait tiède et sombre. La soirée avait un goût d'automne devant ces pacages où un souffle d'air arrachait aux genêts quelque fil de la Vierge.

Sous la nue amassée en pesantes ondes, des fumées qu'on eût dit de fusillades traînaient de rampe en rampe. Les gens faisaient les brûlis ; ils avaient mis le feu aux bruyères des communaux. Cela se fait à l'arrière-saison, avant la pluie, qui en mêlera les cendres à la terre.

Du galetas où des herbes de médecine pendaient aux solives, Anne-Marie regardait la montagne. Le Mont-Thialei, comme une citadelle, dressait ses trois cornes au-dessus de ses pentes largement montantes de pâtis et de bois. De l'œil, elle en fouillait les bosses, les replis, des lieues serrées de sapins et de sapins : les grands bois sauvages où l'on se perd parmi la presse des arbres embarrassés de fougères et de fleurs rouges. Sur une épaule du versant, elle croyait voir le fil d'une sente, ailleurs une cascade au flanc de la roche. Alors des soldats hissaient leurs canons par ces chemins ; et des caissons en forme d'arche roulaient sur le pont du torrent, tandis que les brigands sans doute s'enfuyaient vers les cavernes cachées plus haut, parmi les roches et les racines.

Son cousin était avec l'empereur de ce côté du Thialei, mais si loin par delà le Forez, la Suisse, la Bavière, chez les Saxons, les Moscovites… Dans l'obscurité descendue, les brûlis en chapelets de braise sur les crêtes faisaient songer aux feux de bivouac.

Là-bas, roulé dans son manteau, Gaspard pensait au pays. Il pensait à elle. Avant de partir, il avait tout démêlé[1] : ceux qui étaient venus voler à Chenerailles, c'étaient ceux-là mêmes avec qui l'oncle avait eu des raisons à Bordeaux en s'embarquant pour les Îles. L'oncle les ferait connaître au père ; ainsi l'on n'aurait plus rien à craindre. Et sa lettre allait arriver au premier jour.

… La Saint-Michel où la neige est au ciel, la Saint-Luc où elle descend aux sus, aux hauteurs, la Saint-Martin où en ouvrant la porte on la voit là… Une feuille jaune truitée de vert glissait du gros tilleul. Les dindons, par moments, gloussaient. Ils branchaient dans l'arbre, près du portail. Pour les dindonneaux, on avait planté une vieille roue sur un pieu. Le père ne voulait plus d'oies : les oies empoisonnent l'herbe de leur fiente.

Les après-dînée, quel calme. À peine un roulement de carriole dans la campagne. Cependant, comment se fier à cette paix, maintenant que Gaspard n'était plus là. Si du moins la lettre arrivait, de la Guadeloupe…

Anne-Marie apprenait à sa sœur Pauline à élever la volaille, à cultiver le parterre, à gouverner les servantes. On ne voyait plus guère la Marguerite ni son Jeuselou tant ils

---

[1] Voir *Gaspard des Montagnes*.

s'étaient mis dans les amitiés l'un de l'autre. Il y avait le Barthaut, qui venait de donner un peu de lecture à Pauline. Une âme simple à la mode du vieux temps ; si simple qu'on lui aurait fait signer sa tête à couper. Si les inquiétudes, Dieu ne veuille, revenaient, ce ne serait pas vers lui qu'il faudrait se tourner. Anne-Marie n'osait compter que sur l'oncle prêtre de Marsac. Gaspard lui avait dit : « Je pars tranquille, il y a le cousin prêtre. Lui, c'est un saint. Il te gardera de tout mal. » Mais il était bien âgé. On le voyait peu souvent.

Une qu'on voyait trop, c'était la Poule-Courte. Quasi ronde, se dandinant comme une biquette qui revient à l'étable, elle arrivait, pleine de commérages. Son nez pointait, elle fouinait partout, se mêlait de tout. Le père, sur qui passaient parfois des ondes d'humeur, l'avait deux fois mise à la porte : « Tenez, la Dorothée, j'ai autant besoin de vous que des coliques ! » Elle était rentrée le surlendemain par la fenêtre.

Une servante remuait des écuelles dans la grande salle brune. Grange sortait, brossant son chapeau d'un revers de manche, il appelait ses filles. On suivait l'allée où le Nanne bottelait de la fougère. Au bout, c'était un découvert de prairies balayées du vent, avec, sur son dos de colline, Saint-Amand, ses jardins en casiers, ses toits en escaliers, son clocher trapu ; et par-delà, des pays montueux, jusqu'à ces monts violets et ces pitons, vers Thiers.

Avant de donner le bonjour à la cousine Domaize, on allait à la Belle Bergère, chez les parents de Gaspard : peut-être la lettre serait-elle rendue, à la fin.

Il y avait là tout un train qui plaisait à Grange. On entendait la corne du postillon, la diligence apparaissait, roulant comme un tonnerre. De chaque côté du logis un portail s'ouvrait de biais, de sorte qu'elle s'enfilait dans la cour sans avoir à prendre le tournant. Sous les hangars toujours quelque garçon s'affairait, remplaçant un frein usé par un vieux sabot, ou cirant les harnais accrochés aux poteaux de bois. D'en haut, un valet lançait des bottes de paille et les poules se sauvaient en piaillant. Arrivait une chaise de poste, un bourgeois voyageant à franc étrier ; des muletiers ; un gendarme, portant un pli. C'était la lanterne magique.

À LA BELLE BERGÈRE

Poste impériale

Le long du mur, quelque tas d'écorces de sapin sentait la montagne. Du tuyau de fer fluait une eau crue que bousculait la bise. Les murailles étaient d'un granit sombre où le lichen mettait des rosaces dorées. Mais à l'étage, l'enseigne faisait voir une agréable pastoure habillée de ses dimanches, qui filait sa quenouillette sous un arbre chargé de pommes pareilles à ses joues. Une espèce de hussard, à pelisse verte, tenant son sabre comme un flambeau, galopait devant une magnifique berline de voyage à six chevaux et deux postillons.

Tout cela peint à vif sur plâtre entre les fenêtres. (Ces fenêtres, lorsqu'on a fait refaire les volets, on s'est aperçu qu'il n'y en avait pas deux qui eussent même mesure.) Dans l'auberge flottait une odeur de cuisine lourde. Le chapeau en arrière, des paysans buvaient ; et tantôt c'était des médita-

tions, à peine un pauvre mot, tantôt des éclats de voix, des grands bras, des injures, puis la main qui se lève pour toper, et quel manège encore.

La Belle Bergère faisait tout le mouvement du pays. On y venait chercher les nouvelles. Grange y rencontrait M. Regouyat l'aîné, M. Vissouze d'Ennezat, le Cadet Redon, un vrai pot à tabac, et, de fait, sourd comme un pot. Que de coq-à-l'âne, quand on causait des prix du charroi et de la journée d'homme ! Et M. Clouvel, dit Clouvel-le-Riche. Et M. Robert.

M. Robert était du Vivarais, avec des intérêts vers Brioude. C'était Grange qui l'avait mis en rapport avec Me Chargnat, son avoué, à lui, pour un placement de fonds en première hypothèque sur la forêt d'un bourgeois de Fournols. Ce particulier était mort depuis, laissant un bien fort embrouillé, et la forêt n'atteindrait sûrement pas le chiffre de l'avance. En effet, toute la succession étant à liquider, les propriétaires voisins auraient de quoi se lotir sans faire monter les mises à prix. Puis il fallait voir les chemins que Chargnat avait donnés comme bons : qui voudrait exploiter aurait à se lever de bonne heure.

Les messieurs du bourg prenaient plaisir à parler de cette forêt et à démontrer que M. Robert ne rentrerait jamais dans ses fonds. Le seul Grange discutait : « Il devait prendre l'affaire en mains. À sa place je voudrais voir de quelle couleur sont mes atouts. »

M. Robert, finalement, avait suivi l'avis de Grange : il avait décidé d'exploiter lui-même. Quand il le fallait, il venait passer huit jours dans un pavillon, au milieu des bois, la

Dorothée lui tenant lieu de gouvernante. Il devait être de ceux qui s'acharnent sur leur idée : cela se voyait à la façon qu'il avait de porter le menton et de serrer les lèvres. Maigre, bien fait pourtant de sa personne, et la jambe belle. Jeune encore, mais plus très jeune – par moment, il souffrait d'une espèce de feu volage ou d'érésipèle qui allait d'une partie de son visage à l'autre. Le front dégarni, déjà – dans sa famille, disait-il, ils devenaient tous chauves de bonne heure. Et l'hiver, il portait sous le chapeau un bonnet de soie noire. Si monsieur, il se faisait respecter, mais on ne lui voulait pas tellement de bien. On le trouvait fier. Et puis, il n'était pas de l'endroit. À la fille qui lui cirait les bottes, au garçon qui bouchonnait sa jument, il donnait toujours la pièce. Alors que le pourboire des bourgeois de par là pouvait tomber sur le pied du domestique : il ne faisait pas grand mal.

Enfin, on le voyait brouillé avec les Chargnat. Et s'il fallait prendre parti, on tenait à rester bien avec eux, qui étaient une des grosses familles du pays. M. Robert disait à toute occasion que ces Chargnat l'avaient trompé sur les chemins de sortie et sur les coupes, qu'ils l'avaient pris pour dupe ! Grange avait besoin des Chargnat, mais il s'était pris pour Robert d'une sorte d'engouement. Il se croyait même en conscience obligé de le conseiller, puisqu'il avait contribué à l'engager dans cette méchante affaire. Il l'emmenait au bois, lui montrait comment choisir les arbres, les cuber, les faire abattre. Souvent, le soir, il le ramenait aux Escures. On débouchait une bouteille de Malvoisie. Et touchant la main du monsieur : « Allez, tous ces sous de l'hypothèque vous rentreront dans la poche ! Vous verrez qu'on ne se trouve pas mal d'écouter le papa Grange, vous verrez ! »

L'autre remerciait, mais il avait pincé le nez comme si ces familiarités l'offusquaient un peu. Baissant la tête sur le

linge qu'elle était là à ouvrer, près de l'autre fenêtre, Anne-Marie devenait toute rouge.

La Dorothée ne se montrait plus sans faire de grand contes de son bourgeois. Depuis que le monde est monde, il ne s'était pas vu jeune homme de famille mieux appris ni plus comme il faut !

Après souper, une main au verre sur la table, Grange se taisait longuement.

Et son frère Jérôme qui ne répondait point ! On lui indiquait pourtant des voies par où faire passer une lettre nonobstant les croisières anglaises. Gaspard disait qu'on serait hors de peine au bout de six semaines ; il y avait six mois de cela.

DEUXIÈME PAUSE

La lettre des Îles. – Le nouvel ami. – La vieille histoire. – Le propre jour du Jeudi Saint, – on s'en est toujours souvenu parce que les Grange revenaient de faire leurs chapelles, – le messager de la poste leur remit enfin la lettre des Îles. Ils ne s'attendaient guère à pareille missive. C'était un notaire qui écrivait que Jérôme Grange était décédé au mois d'août et que ses affaires demandaient la présence des ayants droit.

Avant la nuit, la nouvelle avait fait le tour de Saint-Amand. Plus de douze personnes vinrent aux Escures en visite cérémonieuse. « Ç'a été son moment… Que voulez-vous, nous sommes si peu de chose… » On s'enquérait avec un soupir de l'âge de l'Américain, et au portail, en prenant congé : « À présent, vous allez pouvoir mettre les mains der-

rière le dos. » Alors on glissait une question sur l'héritage : des plantations, n'est-ce pas ?

Congestionné, les yeux un peu plus fixes qu'à l'ordinaire, Grange retenait les visiteurs. Lui qui aimait faire l'homme d'importance, s'oubliait jusqu'à montrer son embarras. « Et dites-moi, me voilà bien entrepris, monsieur des Eymards ! » S'il n'allait point à la Guadeloupe, ce serait du bien qui se périrait.

— Ça !… quand l'arbre tombe, tout le monde court à la feuille.

Le lendemain le bruit courait que la succession se montait à huit cent mille francs. Huit cents, c'est aussi vite dit que soixante.

On vit Grange-le-Matelot, avec son habit-veste gris de loup et son chapeau des dimanches, descendre trois fois à Ambert dans la semaine. À coup sûr pour consulter Me Chargnat.

Mais consulter ? Il lui fallait s'embarquer pour les Îles. Et il ne pouvait emmener la petite. Et il ne pouvait non plus la laisser aux Escures.

Cette mort si mal survenue, qui donnait à penser au vieux cousin prêtre et qui avait remis Anne-Marie en tourment, aurait dû le troubler davantage. Mais il était tout à son tracas.

Ce n'était pas qu'il ne regrettât honnêtement son frère. Il se rappelait leur jeunesse, les matins où l'on partait, le coup de tafia bu pour se réchauffer à l'heure où le soleil sort du coton, en bas, au bout des plaines. Les Auvergnats emportaient à dos d'âne du papier d'Ambert et de la toile, les

Foréziens des souliers. Les deux troupes se rejoignaient à Baffie, à l'endroit découvert de la montagne, passé le col, pour faire route ensemble vers Saint-Jacques. On rapportait d'Espagne des couvertures de laine rayée, des catalognes, qui étaient de bonne défaite. Ils avaient commencé comme cela…

Quittant son sabot pour tendre le pied à la flamme, Grange réfléchissait. Il réfléchissait, ou plutôt il en revenait toujours à ceci, qu'il eût donné gros pour voir Anne-Marie pourvue d'un parti sortable. La petite prend ses dix-sept ans, elle n'est pas mal tournée, tant s'en faut ! Et elle ne viendra pas les mains vides. Mais avec ces sacrées guerres, plus d'hommes dans le pays !

En ces jours-là, Grange se sentit porté à faire meilleure mine, à la Poule-Courte. Si elle arrivait à se faire prendre au sérieux par tel ou tel, après tout, ce serait un porte-parole.

Il aurait dit aux arbres de la route combien il ferait à Anne-Marie : un « mariage », – une dot – de trente mille francs. Surtout, elle et Pauline auraient à se partager le bien de l'oncle Jérôme. Grange donnait un gros chiffre. On ne le croyait guère, le voyant entraîné de paroles au delà du vrai, comme tous les vaniteux.

Quand M. Robert passait la semaine à son tourne-bride, Grange n'avait de cesse qu'il ne l'eût vu aux Escures. Strict alors sur le serment de jadis, il exigeait qu'Anne-Marie vînt travailler près d'eux, dans l'embrasure de la fenêtre.

Mais les politesses faites, sans prêter attention à la jeune fille, M. Robert donnait les nouvelles. Car il achetait les feuilles publiques. Anne-Marie l'examinait à la dérobée. Il l'intriguait comme un étranger quand il causait avec le père,

les jambes croisées, et ramenant sur ses culottes de daim les pans de sa lévite. Un gros col noir à boucle d'argent l'obligeait à porter haut la tête.

Son nez relevé du bout et ses yeux jaune-clair enfoncés sous des sourcils blonds prêtaient à sa figure quelque chose d'incisif. Malgré l'âcreté des humeurs qui la couperosaient, cette figure était assez prévenante. Botté à la Souvaroff et ganté, M. Robert avait la façon d'un petit baron ancien capitaine de hussards.

Il jouait de la flûte, disait-on. Ce goût pour la musique est d'ordinaire le fait des esprits chagrins. D'ailleurs sa conversation restait satirique, dure et bizarre.

Anne-Marie suivait mal son propos et ne savait jamais s'il se moquait. Comment démêler ce qu'elle sentait en lui de tranchant, et puis d'ennuyé, aussi… Après une enfance amère, – il avait été élevé par des oncles, – il devait avoir fait la guerre et vécu dans les villes. « C'est ce qui me met en malaise, moi qui ne sais que ma façon de campagne. »

Pauvre charmante fille ! Sa façon de campagne, oui, mais plus demoiselle que pas une. Elle avait en ce temps-là de sa jeune jeunesse le visage frais comme une fleur et je ne sais quel air qui plaisait, sérieux et timide, un air qui donnait envie de la servir. Il fallait faire effort pour cesser de la regarder.

Son père était piqué de voir M. Robert s'occuper si peu d'elle. Grange peu à peu avait pris rang de monsieur de campagne : il lui était pénible de penser que pour ce bourgeois ils restaient des paysans.

Anne-Marie sentait cela chez le père, de sorte qu'elle ne se demandait point si elle n'était pas un peu vexée elle-

même. Il leur était revenu par Julie Regouyat qu'un jour où la Dorothée avait entrepris M. Robert sur le mariage, il l'avait rembarrée d'un mot, à sa façon désinvolte. Et Anne-Marie, à cause de la mine de Julie, qui pensait bien lui faire affront par ce racontar, avait rougi comme le feu. Grange s'était contenté de dire, avec un petit rire, que la Poule-Courte n'était bonne ni pour couver, ni pour pondre.

Bientôt, d'ailleurs, arriva une aventure qui empêcha la Dorothée de reparaître. Une après-midi qu'elle cherchait la petite au jardin, les abeilles, à qui déplaisent certaines gens, sortirent de leurs paniers et lui firent une telle conduite qu'elle fila comme un rat empoisonné, déboulant, dévalant, roulant, le nez dans ses bras, après quoi elle garda huit jours une tête pareille à une pomme de terre rouge.

Haut assis sur le bout de son vert vallon, ce n'était pas triste, tout dans la feuille, ce château de granit usé. Ce n'était pas gai non plus, l'enclos adossé aux pentes que les sapins escaladaient jusqu'à mi-ciel. Surtout avec ces antiques bâtiments voûtés qui tombaient en délabres parmi les framboisiers, du côté des étangs.

Cette année-là les hirondelles ne revinrent point aux Escures. Certains le remarquèrent comme un mauvais signe.

Sous le talus couronné d'un mur, le vent jouait avec trois fétus. Il argentait l'herbette aux fentes de l'escalier d'angle, revenait prendre ces pailles sous le frêne pleureur, puis s'en allait les porter vers la fontaine.

Dans la salle basse, M. Robert écoutait le père, ses jambes bottées jetées l'une sur l'autre. Lorsque Gaspard reviendrait de la guerre, aurait-il ces airs de visage ? La

guerre… Dans les rues où des flammes sortent par les fenêtres, les filles déchevelées qu'on pourchasse… Ces horreurs que lui avait racontées Julie Regouyat d'après les confidences de son frère. Un tremblement lui était venu, – les bêtes, on sait, ce sont des bêtes, mais penser que des créatures baptisées… – un mal de cœur, son dîner n'avait pas passé. Et M. Robert la faisait resonger à la guerre, à ces choses.

L'après-midi était molle ; un de ces temps où les nuages couleur de lilas se fondent dans un ciel blanc luisant. Joli temps pour la pousse, bien qu'en avril, selon le dicton, qui va voir ses blés s'en arracherait les cheveux, alors que quand il y retourne en mai, il en trouve une fois plus.

Grange était trop tracassé pour s'inquiéter de ses froments ou de ses seigles. Il passait la main sur sa grosse face rouge et jaune, se secouant, « ha ! » comme un homme qui s'éveille, qui va dire… Et puis il se contentait d'arranger ses nageoires, les gros favoris bouffant contre son col, qui grisonnaient peu à peu.

Lorsque le monsieur se leva, le père voulut l'accompagner jusqu'au bourg. Anne-Marie, sur un signe, alla serrer son ouvrage et reparut coiffée d'un chapeau. Ce jour-là, elle avait une robe de taffetas noir, à taille haute et à guimpe de lingerie, qui lui seyait à merveille.

Tandis qu'elle nouait ses brides, M. Robert tourna un compliment où il était question de Flore et des zéphyrs. Grange s'épanouit.

— Mais je vois, mademoiselle, que vous ne vous séparez guère d'un père aussi tendre qu'estimable ? Dorothée m'a raconté, un soir où je tolérais son bavardage, quelque his-

toire un peu bien sanglante… Pardonnez-moi, ajouta-t-il d'un ton changé, au cas où ma réflexion serait fâcheuse.

Voyez-vous, fit Grange, c'est vrai. J'ai juré la main levée, il y a trois ans, que je ne la quitterais plus une minute.

Il s'assombrissait, hochant la tête, comme quelqu'un qui en aurait long à dire. Tout à coup, une idée le traversa. « Maladroit que je suis ! L'histoire ne lui fera pas souhaiter notre fréquentation. Mais puisque la béate a parlé… »

Il crut habile de raconter tout lui-même. Cherchant des mots de bourgeois, il narra comment sa pauvre défunte et lui avaient été contraints de laisser Anne-Marie seule dans leur maison de Chenerailles, où un brigand, – « je veux dire un voleur » – se coula le même soir ; et comment la petite avait pu barrer l'étable sur cet autre, tandis qu'il sortait pour appeler son monde. Enfin le coup de coutelas qu'elle avait déchargé sur la main de l'homme.

— Mon innocente croit qu'à ce moment-là, il lui a crié : « Ton temps viendra, je te ferai crier pitié quelque jour. » C'était le vendredi. Quand nous sommes rentrés, le lundi, je l'ai vue tellement effrayée que je lui ai juré de la garder toujours près de moi. C'est juré. Ni pour or ni pour argent je ne manquerais à ma parole. Vous direz que nous nous sommes monté la tête…

Grange haussait l'épaule et parlait d'une voix plus ronde. Mais, lorsque tout le reprenait, sa voix redevenait la grosse voix de gorge qu'ont les paysans dans leurs moments d'émotion. Un pas, un autre pas, on longeait la façade grise flanquée d'une demi-tourelle à chaque angle.

M. Robert levait les sourcils. Il chercha du regard la jeune fille. Sans tourner la tête, elle sentait qu'il la regardait.

Le souvenir de cette nuit, qu'elle appelait celle du malheur de sa vie, la faisait respirer plus vite.

— Mais depuis, ce brigand n'a pas eu l'impertinence de se remontrer.

Non, non… Grange se tut, une montée de sang aux joues. Il songeait à la mort étrange de sa pauvre femme, qu'il avait toujours regardée comme une vengeance de ces canailles.

S'excusant de revenir sur ces circonstances pénibles, le monsieur demanda si Mlle Grange pourrait à la rencontre reconnaître le bandit ?

Ce fut Grange qui dépeignit l'individu, un grand, fort homme, coiffé d'un mouchoir rouge à la créole, avec une barbe jusque-là. Anne-Marie cependant murmurait qu'elle ne savait plus. Oui, oui, et M. Robert avait son coup de menton ironique : le souvenir grossit toujours. Avançant les mains, il priait Mlle Grange d'indiquer comment avait porté le coup de couteau.

— Voyez, fit le Matelot, et de l'ongle il traça une raie sur le gant : la moitié du petit doigt et le bout de l'autre, au moins. J'ai trouvé les bouts dans le sang, devant l'étable !

Ils étaient à l'entrée de l'allée, sous les sorbiers en fleurs, dont l'odeur de miel amer entêtait un peu. Des étangs le vent mol apportait le chant gargouillant des grenouilles. Anne-Marie ne parlait pas. Elle se sentait comme si elle allait pleurer.

M. Robert avait passé à son bras la bride de sa jument et la bête tirait pour manger l'herbe nouvelle autour des pierres culbutées en bordure. Avant de se mettre en selle il enfonça

son chapeau. De son air de persiflage, mais le maintien plus vif, il s'adressa à Grange.

— Et vraiment, avec de telles enseignes, on n'est pas venu à bout de retrouver le personnage ? Cela m'amuserait de dire quatre mots à un quidam qui a le mauvais goût d'effrayer les jeunes personnes.

Il avait eu elle ne savait quel élan qui surprit Anne-Marie. Mais avec ses trois taches de rousseur sur la joue, elle était à peine une créature vivante aux yeux du monsieur, une petite campagnarde.

Le père approuvait de la tête, tout déférent et tout heureux que M. Robert ne parût pas prendre l'histoire au tragique.

— Finalement, vos brigands de Chenerailles n'ont pas fait figure d'hommes bien redoutables. Les charmes de Mlle Grange, du reste, les feraient aujourd'hui tomber à ses pieds. Seulement il y aurait du ragoût à tirer la chose au net.

— Voilà, conclut Grange ; et il me faut être son garde du corps. Jusqu'au jour où elle prendra mari, s'entend. Je suis relevé de mon serment le jour des noces.

Il riait. M. Robert reprit son air de détachement, et sa contenance donnait à penser qu'il rêvait encore à cette histoire.

TROISIÈME PAUSE

Le vieux cousin prêtre. – Son histoire telle qu'elle se racontait. – Il vient et s'entretient avec Anne-Marie. – Anne-Marie avait depuis quelque temps des idées de malheur. Elle fut contente, un dimanche, après vêpres, de voir arriver le vieux cousin de Marsac.

Il arriva, un bâton à la main, dans ses gros souliers poudreux. Le long de sa joue creuse, les cheveux blancs mêlaient leurs mèches aux mèches de sa barbe, en fleurs de cimetière, comme il disait. Il aimait les propos familiers et tout ce qui rapprochait les êtres. Une fois, la petite Hortense Domaize refusait de l'embrasser. « Attendez, je l'apprivoiserai bien ! » Et pour ce bout de gamine il alla lui-même dans le jardin des Sœurs chercher des poires de mouille-bouche.

Il avait les yeux de la même couleur que la Dore, là où elle coule au soleil sur les pierres brunes, et leur lumière donnait l'idée d'une extrême charité jointe à une pénétration extrême.

On le disait plus savant que trois évêques, et cependant il prêchait en patois d'ici, avec cette habitude de tourner sans cesse sa tabatière entre ses doigts. Une tabatière en bois de Sainte-Lucie dont lui avait fait présent un galérien. Sur le couvercle, la Passion était figurée avec tous ses mystères, les dés, le fouet, le coq, les trente deniers, la tunique au bout de la lance… Le dessous faisait voir un paysan guêtré, coiffé d'un chapeau à la brigadière, partant pour les champs, la faux sur l'épaule. Cette boîte est conservée au

Petit-Vimal, où une dame la montre avec beaucoup d’obligeance à ceux qui sont curieux de ces choses.

Par sa condition et ses voyages, le vieux prêtre avait frappé les imaginations. Les gens de la montagne, plus dévots qu’éclairés, contaient son histoire dans les veillées de la façon qui s’ensuit.

Au haut de la ville d’Arlanc, dans une de ces pauvres maisons de pierraille qui, bâties sur la roche vive, regardent la belle vue près du château, habitait un homme que l’envie de devenir riche travaillait. Le diable, de biais ou de droit fil, engagea l’affaire. Toujours est-il que l’homme vendit son garçon, par un papier signé, portant que le petit appartiendrait au malin le jour de ses vingt et un ans.

L’enfant grandit, alla dans les écoles. Son père maintenant avait de quoi l’y tenir. Et, selon la vocation qui lui était venue, il prit la prêtrise au séminaire de Montferrand l’année même où le diable devait se mettre en possession de son corps. Le père calculait, la tête dans les mains. « Lui qui est si comme il faut, il va appartenir au démon ! » L’avisait-il entrant par une porte, il sortait par l’autre ; arrivant dans le champ où il surveillait les moissonneurs, il reprenait sa canne et s’éloignait parmi les javelles.

Ce jeune homme n’osait demander conseil à son supérieur. Il le regardait à la dérobée, il le trouvait dur de ton et de visage. Cependant, rassemblant son courage, il alla se confier à lui.

Le supérieur le prend par la main. « Dites-moi tout, mon enfant, je vous donne mon cœur comme si je vous entendais en confession. » Il le conforte de son mieux, « Oui, si visi-

blement ton père ne supporte plus ta présence, c'est qu'il y a quelque chose… Écoute, tu te muniras d'un poignard et tu lui demanderas de l'accompagner à la promenade au milieu des grands bois… »

(C'est joli, cette histoire, disait la vieille qui la contait à Valeyre-de-Bas, – on était assis sur une petite estrade d'où l'on découvrait la plaine et les maisons d'Arlanc contre la côte, – c'est joli, mais c'est vrai, tel quel !)

Ce jeune homme donc emmena son père, qui ne sut comment lui refuser cela, dans une forêt épaisse et obscure qu'on appelle la forêt de Mons. Arrivé à un endroit fort solitaire, il se retourne, et, tirant le poignard : « Mon père, vous voyez cette lame ? Si vous ne me déclarez ce que vous avez contre moi, je suis tout résolu de me l'enfoncer dans le sein ! »

Le père résista longtemps. Enfin, voyant qu'il n'y gagnait rien, il dit d'un trait : « Je t'ai vendu autrefois, le jour de tes vingt et un ans tu appartiendras au diable. » Puis il se sauva derrière la ramée qui partout bouchait la vue.

Ce jeune homme, ses jambes ne le portaient plus. Il s'assoit près d'une fontaine, dans la fougère. Le jour de ses vingt et un ans, à la fin de la semaine qui venait ! Ha, Dieu ! Être la chose du démon ! Car le démon sait s'emparer des êtres. On voit cela. Il entre en eux, leur fait dire ce qu'il veut, les agite comme il veut, les mène comme il veut.

Le jeune homme laisse un moment ses mains dans l'eau, se lève, et le soir même il retourne auprès de son supérieur.

Le supérieur lui dit tristement : « Je ne peux rien, je suis trop jeune. Aie recours à ce missionnaire qui a resté si longtemps dans l'ermitage. Fais diligence. Tu prendras un che-

val, tu en changeras ici et là… » Car en ce temps-là on ne voyageait qu'à cheval et l'on savait les endroits marqués pour en changer.

Voilà ce jeune homme sur les routes, pressant sa bête, mais c'était tout mauvais chemins. Enfin, abattu à mourir, il arrive chez le missionnaire ; et pour l'entendre dire : « Je ne suis pas assez vieux… »

Lui pleurait et tremblait. Quelle pitié, Seigneur…

— Il en est un plus vieux que moi. Je lui écris. Laissez là ce cheval qui n'en peut plus. Prenez-en un autre et partez vite.

Le jeune homme enfile la route et galope sans reprendre vent.

Aussitôt la lettre reçue, bien que presque aveugle, le vieux Père était allé au-devant de celui qu'on lui annonçait. Ils se sont rencontrés près d'une croix et de trois sapins, dans une solitude.

— De retour chez vous, vous préparerez un salon de compagnie avec des galendas, – des paravents, – des flambeaux, des jeux de cartes… Vous seul pouvez vous sauver, mon enfant, et je ne sais si seulement vous le pourrez. — Mon Père, que me faut-il faire encore ? — Préparez le salon avec la servante. Ne vous faites pas aider de vos parents, surtout. Vous ne leur appartenez plus, mais à moi. Tenez mon étole, je vous la donne. Sur les neuf heures, il viendra de beaux messieurs. Que la chambre soit grande, car il en viendra un bon nombre. — Oui, mon Père, j'aurai une grande chambre. — Donc, il en viendra beaucoup, et à dix heures le dernier. À minuit moins le quart le diable laissera choir sa carte…

Il l'instruisit de tout, point par point.

Le jeune homme rentre chez lui le propre jour de ses vingt et un ans. Avant de tirer ses bottes, il appelle la servante, dispose le salon comme c'était requis.

À neuf heures de beaux messieurs commencent d'arriver, d'autres, toujours d'autres. « Et le Maître ? — Il va venir, il ne saurait tarder. Ha, le voilà. »

Le jeune homme s'avance, le reçoit honnêtement, lui présente un fauteuil au milieu de la salle. Le diable aussi était fort civil… On se met à faire les jeux.

À minuit moins le quart, l'autre laisse tomber sa carte. « Ramasse-la ; — Je ne suis pas encore ton valet, ramasse-la toi-même. » Alors, prenant le moment où le diable se baisse, le jeune homme lui jette l'étole autour du corps et en un tournemain l'attache au pilier de la table.

Le salon incontinent paraît tout en flammes. « Rends-moi le billet que mon père t'a fait ! — Non, je ne te le rendrai jamais ! — Rends-moi le billet que mon père t'a fait. — Non ! je vais te brûler dans la flamme du feu ! — Rends-moi le billet que mon père t'a fait ! — …Tiens, le voilà. » Et du coup tout s'éteint.

Ce jeune homme s'en alla dans les missions. Il n'appartenait plus à ses parents, il appartenait au diable, et puis après à ce missionnaire. Le malin le lui dit bien : « Tu as eu du bonheur qu'il s'en soit trouvé un pour en savoir plus long que toi. »

Oui, ajoutait la vieille, on dit qu'il n'y a rien, mais il y a quelque chose.

Que le prêtre de Marsac eût été le jeune homme de ce conte, on le voulait ainsi. Au fort de la Révolution, il avait pris grand renom, car il était revenu malgré la troupe pour exercer son ministère dans les montagnes. Intrépide, ne se gênant pas pour prêcher contre la République et les curés jureurs, et, disait-on, d'une terrible austérité pour soi-même. Un temps il resta caché chez le métayer de la Quartade-du-Haut. Comme on était en carême, pour donner corps à son potage, il trempait un épi dans la jarre d'huile de noix et se contentait de le laisser s'égoutter sur l'écuelle.

Un jour, poursuivi et pressé de la faim, il prit quelques marrons au marronnier d'un nommé Gervais, de Giroux. Cet homme a toujours affirmé que depuis l'arbre a porté du fruit beau et gros comme il n'avait jamais fait.

Pour tout dire, on lui croyait des pouvoirs qui passaient la nature des choses, et surtout on l'aimait comme la bénédiction du pays.

Il arriva du côté de la forêt. Lorsque Anne-Marie l'avisa sur le chemin, à le voir seulement, elle se sentit meilleur courage.

Dans sa façon de marcher un peu paysanne, comme s'il se portait en avant de tout le corps, dans sa façon aussi d'arrêter un regard fin et tranquille sur les gens, le vieux cousin prêtre avait quelque chose qui rappelait tout à fait Gaspard. Un feu de jeunesse encore, bien qu'il n'y en eût plus que cinq de son année dans la paroisse de Marsac.

Anne-Marie lui prit la main pour la baiser, n'osant lui donner autre marque de son affection, mais il l'attira à lui et fit sur elle le signe de la croix.

C'était dans l'arrière-cour. Là, les murs étaient éboulés et les groseilliers épineux poussaient sur la terre glaise qui en avait lié les pierres. Des ormeaux haussaient leurs têtes par-dessus les brèches ou s'emmêlaient dans les angles demeurés debout. Un soin retiré, secret, un peu désordonné, de buissons, de décombres et de feuillages. Le vieux prêtre s'assit, fit asseoir la petite. Des mésanges qui arrivaient d'en haut, les y découvrant, battaient un instant des ailes avant de repartir.

Depuis qu'Anne-Marie avait appris la mort de l'oncle Jérôme, elle s'attendait à des choses étranges. Il y a apparence qu'elle parla de l'embarras du père, des idées qu'il pouvait rouler dans sa tête. Il est difficile aux filles de garder le silence sur des sujets qui leur occupent l'esprit. Et là, quelle chose bonne ce lui fut de découvrir son cœur au cousin prêtre avec une simplicité d'enfant.

Il savait, cet homme saint, relever les esprits peinés, moins par son discours que par ce qu'il mettait autour de lui de paix et d'assurance. Tant qu'elle le voyait en vie, Anne-Marie sentait que le vrai malheur ne pouvait l'atteindre.

Lui, Gaspard, le même don de famille. Quand on passait dans leur air, c'était comme quand le temps s'élève. On ne sait ce qu'il y a : mais tout était de plomb, la nuée, la couleur des choses et du jour, le cœur qu'on avait ; et voici que le pays redevient bleu, que les montagnes reculent comme des arcades vues en songe. C'est le temps clair, l'espace s'est rouvert, on respire de toute la poitrine.

La nuit allait venir. Il faisait doux, tranquille. Seule une chèvre vaquait à l'entour des murailles, tiraillant les basses pousses. On voyait des branches se débattre, puis la bique elle-même, hissée des quatre pieds sur les décombres. Et, la

barbiche tremblotante, de ses diaboliques yeux dorés elle regardait Anne-Marie en achevant de brouter quelque ramille.

Le vieux prêtre n'était monté aux Escures que pour savoir si l'on avait d'autres nouvelles des Îles. Il y demeura pourtant jusqu'au dimanche, où M. Robert vint dîner.

QUATRIÈME PAUSE

M. Robert aux Escures. – Il dîne avec le vieux prêtre. – Son enquête et celle du cousin. – Quelquefois, assez rarement, le père allait par récréation manger avec son nouvel ami à la Belle Bergère. Mais M. Robert venait plus ordinairement aux Escures. Le père et lui conféraient en se promenant dans le jardin. De retour dans la salle, le monsieur posait même une ou deux questions à Anne-Marie… Il méditait, becquetant la table de son ongle. « Ce n'est pas, disait Grange, qu'il faille trop se soucier de cette menace… — Vous avez tort, coupait-il, vous ne savez pas. » Puisqu'il se donnait à l'affaire, il entendait qu'elle fût d'importance. Mais Grange, depuis qu'il fréquentait des bourgeois, regardait le brigand comme une simple canaille qui lui imposait moins que naguère.

Ces séances mettaient Anne-Marie à la gêne. Pourtant M. Robert n'avait plus son air de se moquer. Un jour il lui fit raconter en détail le terrible vendredi. Il l'écouta sans un mot, visiblement remué, reprenant longuement souffle, une lueur au fond des yeux. Obscurément, elle en fut remuée aussi et lui sut gré de cette émotion plus encore que de leur avoir offert son service.

Grange, les coudes sur la table devant sa fille et le monsieur, songeait au vieux porte-manteau de drap vert qui prenait la poussière dans le cabinet. Et le bien de Jérôme sans doute au pillage ! À la fin des fins quand pourrait-il partir ?

Avec ses courbettes, ses propos distants, ses petits rires brusquement éteints, son odeur de macouba et de cuir russe, M. Robert parut, ce dimanche, plus monsieur encore. Mais il se montra tout déférent envers le vieux prêtre. Le père avait exigé qu'Anne-Marie prît place à table. Dans les domaines, ce n'était guère la coutume. Sans cesse il lui fallait se lever, les servantes n'étant pas trop bien apprises ; et ce qu'elle avait à faire, elle le faisait avec ce mélange de timidité et de grâce vive qui la rendait si charmante. Elle avait préparé quantité de plats, selon l'habitude d'alors, tête de veau, cochon de lait rôti, et particulièrement un coq au vin qu'elle réussissait très bien. Le père s'était inquiété de tout cela. Il ne souffrit pas qu'on servît des cerises, des fraises : ce sont amusements d'enfant, mal convenants dans un vrai dîner. « Et puis toi, ma petite, ne crains pas de te mistifriser un peu ! »

Le vieux prêtre s'attacha à ce qu'il y eût de la gaîté autour de la table. « Celui qui récrée les autres, disait-il, gagne des indulgences. » Mais dans cette pièce froidie et sombre malgré les chasses indiennes du papier de tenture, Anne-Marie se sentait peu à peu pénétrée de tristesse, de tristesse… Les compliments que son père lui faisait avec ostentation après chaque plat ne la mettaient certainement pas plus à l'aise. Dehors la pluie tombait à verse sur le frêne pleureur et le vent chassait jusque devant la fenêtre l'eau dégoulinant de la gouttière.

Après la tourte aux confitures. Grange emplit son verre ras bords, et, soulevant le chapeau : « Mesdames, messieurs, la compagnie, le coup du docteur ! » Il but d'un trait, fit un petit salut « Voilà qui ôte un écu de la poche du médecin. » Il se sentait en belle humeur parce que M. Robert avait fait honneur au dîner et causait de façon plus proche. Les bouteilles se vidaient, qui chambraient entre la cheminée de pierre peinte et le placard.

On politiquait sur les nouvelles. M. Robert et le cousin s'étaient trouvés du même bord ; ils s'entretenaient des temps malheureux de la grande Révolution.

— Ha, si l'on avait eu des hommes de nerf et de tête ! Il y eut un moment où du Vivarais nous donnions la main d'un côté à ceux de Lyon, de l'autre à ceux de la Lozère, et jusqu'en Vendée. Mais mêlés aux déterminés, il y a toujours trop de jean-f…

Il ravala le mot. Plus que l'autre jour encore, il avait parlé avec un élan de colère, presque d'enthousiasme. Se réinstallant, le menton dans sa cravate, il passa le regard sur le vieillard, sur Anne-Marie, reprit son air monsieur.

— Excusez. On se monterait en songeant à ces temps-là. Merci, merci, cher monsieur Grange, quoique je n'aie jamais bu un vin d'Alicante qui vaille le vôtre. J'ai pourtant vidé quelques flacons.

Grange s'empressait de remplir les verres. Car enfin s'il n'avait point fait positivement le jacobin, il avait acheté du bien d'émigré. Et ces sièges, cette table de chêne noirci, venaient d'un château, ainsi que deux ou trois pièces d'argenterie bosselée qui luisaient là parmi la vaisselle d'étain.

Les joues allumées, il tira son couteau de sa poche pour se curer les dents. Mais on parlait du canton de M. Robert. Grange le connaissait : des plateaux d'herbe fine sous un vent furieux qui fait pâlir le soleil, avec, tout en bas, dans ces ravins de roches grises éboulées, des châtaigniers pas plus gros que des mousses. D'un côté on voit le Mézenc et ses voisins, pointus comme un tas de sable sous un tamis, de l'autre les Cévennes suspendues en grands châteaux bleus. Encore de la France bossue, disait Grange ; un joli pays où le bon Dieu n'a passé que deux fois : la première pour le créer, la deuxième pour l'abandonner.

M. Robert, qui tenait à beaucoup de familles, parlait des fortunes de là-bas. Grange s'y intéressait pour retrouver des noms ouïs jadis dans des conversations d'auberge. Le cousin avait écarté sa chaise, et, penché un peu en avant, les mains jointes au creux de sa soutane, il regardait tour à tour les deux hommes.

Anne-Marie fut surprise de l'entendre donner des précisions sur telle et telle famille. Il savait, d'après Gaspard, qu'une personne de ces quartiers-là faisait la banque dans les Îles et avait même été en rapport avec Jérôme Grange. Il avait donc songé à s'enquérir.

M. Robert apprit cela avec intérêt et voulut en savoir davantage afin de s'enquérir aussi. De bons amis le renseigneraient, il en faisait son affaire. Mais, pardon, s'inquiétait-on simplement de la succession, ou bien espérait-on retrouver le brigand de Chenerailles ?

Le prêtre souleva une main. Un silence se fit.

Le moka fumait dans les tasses à filet d'or. Grange, d'un clin d'yeux, cloua sur sa chaise Anne-Marie qui tentait de se retirer.

M. Robert pensait que le banquier pourrait éclaircir l'histoire d'autrefois, en faire connaître les tenants et les aboutissants. « Peut-être, disait le cousin. La dispute que Jérôme avait eue à Bordeaux tenait à des comptes de banque. » Or, c'étaient ces gens mêmes de la dispute qui étaient venus ensuite à Chenerailles en quête de quelque écrit.

— Voulez-vous que je vous dise ? cria Grange. Ou c'est un brave homme ; et il se laisserait rouler. Ou c'est une canaille ; et il nous roulerait de mèche avec les autres. Si je ne peux pas m'embarquer, je ne recueillerai pas ça ! pas ça ! répétait-il en faisant claquer son ongle contre ses dents… Quand je dis « je », c'est des petites qu'il s'agit. Anne-Marie se trouvera être une fameuse héritière.

Elle devint rouge comme un bigarreau. Sans faire cas de rien, le vieux cousin exposait les choses à M. Robert : depuis la mort de Jérôme Grange, il était d'avis qu'il fallait reprendre l'affaire tout en la tenant fort couverte. Gaspard avait tant fait qu'on devait être bien près de la vérité. Il espérait, lui, qu'on la connaîtrait bientôt maintenant.

Grange n'écoutait plus.

— Je n'ai jamais rien appris des braves gens, moi qui vous parle. Mais les canailles m'ont appris tous les tours. Elles n'ont pas eu besoin de me les montrer deux fois, par exemple ! Nous n'allons pas faire un péché de cabaret, faut finir la bouteille… Ah ! bon sang de sort, on a raison de dire

que toutes les fripouilles ne sont pas en prison… Il y en a dehors, allez, et joliment !

Il enfilait conte sur conte et, frappant de la main le poignet de M. Robert, il s'attachait à le mettre en garde contre les voleries des paysans ou les roueries des marchands de bois.

Sur les trois heures, le vent tourna. Bien qu'il plût encore, M. Robert voulut profiter de l'éclaircie. Anne-Marie lui sut bon gré de les laisser avec le cousin prêtre. Il prit congé dans les formes et monta à cheval, boutonnant les pattes de son gros manteau. En rassemblant les rênes il promit au prêtre de lui donner bientôt des nouvelles. Dans la quinzaine on saurait quel était ce banquier de la Guadeloupe. « À l'avantage de vous revoir ! »

On le vit partir, une main sur son grand chapeau bicorne enveloppé de toile cirée qui luisait à l'averse.

Un peu plus tard le vieux cousin s'en alla aussi. La Dorothée, qui le rencontra vers Blanval, dit qu'il lui avait paru absorbé, soucieux…

Le jeudi suivant un roulier laissa à la Belle Bergère une lettre adressée au sieur Grange : deux lignes du prêtre pour avertir qu'il monterait le lendemain matin aux Escures, ayant à parler de choses d'importance. Grange en avisa M. Robert qui retournait à son pavillon, et celui-ci décida de demeurer : il viendrait dans l'après-midi consulter avec le vieux prêtre de ce qui était à faire.

Par la suite, on a prétendu que le roulier avait dit à des muletiers : « Il y en a gros en l'air. La semaine ne se passera pas sans qu'on apprenne du nouveau. »

CINQUIÈME PAUSE

Le signe. – Le vieux cousin disparaît. – Les recherches à Marsac. – Sur la mi-nuit Anne-Marie s’éveilla avec l’impression que quelqu’un venait de s’appuyer des deux mains à son lit. Et elle crut s’entendre dire : Adieu ! Cette idée qu’elle venait d’avoir un rêve se forma seule dans sa tête. Elle se tourna sur le côté et se rendormit dans le moment.

Soudain, sentant à nouveau les deux mains, elle s’éveilla en sursaut pour s’entendre redire : Adieu. Et un : Adieu, tout pareil lui vint aux lèvres sans qu’elle fût encore bien à soi.

L’odeur des foins qui couvraient les prairies entrait dans la chambre faiblement, comme par la nuit fraîchissante le passage d’une onde de vent en allée d’arbre en arbre au long de la grand’route. Anne-Marie écoutait le bruit de son cœur. Elle crut que Pauline, qui remuait, était éveillée comme elle, et lui demanda si elle venait d’entendre…

— Non, quoi, qu’est-ce qu’il y a ?

— Ce doit être la Fanchette…

Le demeurant de la nuit Anne-Marie pria pour les pauvres morts, comptant sur ses doigts, faute de chapelet. Au premier gris de l’aube elle se mit debout.

On faisait les foins sous le jardin, et il semble en ce temps que dormir soit péché. La veille, à voir suer les dalles de la cuisine, – et puis comme on entendait les cloches de Fournols, – le père avait hâté son monde. Déjà il sortait du lit, s’étirant, bâillant, et poussant des ha-ha-ha ! à la manière

paysanne. Les servantes dégringolaient les montées en marmottant un bout de prière.

Le temps s'était couvert. Toute la matinée, les femmes, qui dans la ferme ont pour elles les outils de bois, – les hommes, c'est les outils de fer, – travaillèrent à tourner, à retourner les andains. On commençait de charger les chars. Peignés à coups de râteau, ils s'ébranlaient, laissant encore des perruques aux buissons. Dans le raidillon, le Nanne criait et piquait ses vaches. Une presse qui empêchait de songer à rien, sinon aux fenaisons de jadis, où Gaspard était là. Près du ruisseau, haussant la cruche verte, il buvait à la régalade. Mon ami d'autrefois, mon cousin, mon ami. Qu'importait la forêt pleine de peurs : il me regardait : je me sentais une sorte de courage brûlant dans la poitrine…

Déjà, le mouchoir autour du cou, les valets rechargeaient un char, et Pauline grimpait là-haut pour faire un nouveau voyage. Les vaches mangeaient quelque brassée de foin en secouant sous les mouches leur front garni de fougère.

Les foins passent avant tout et le père ne put aller à la rencontre du vieux prêtre. On attendit en vain le cousin jusque passé midi.

Dans l'après-dînée, comme on ramenait le dernier char orné d'une branche, se présenta un petit paysan. La cousine de Marsac le dépêchait aux nouvelles.

La veille au soir, un certain homme, un bossu, était venu quérir l'oncle pour porter Dieu au domaine de la Greleyre. Le cas paraissait pressant. Or le curé se trouvait empêché par la goutte et son vicaire en voyage. L'oncle était donc

parti dans la nuit noire. Aujourd'hui, à deux heures de relevée, il n'avait pas reparu encore.

À la Greleyre, tout le monde se portait, Dieu merci, fort bien, et l'on avait dit d'une voix ne pas connaître ce bossu.

Le petit rapporta ces choses. On ne pouvait que le questionner. M. Robert, qui avait passé la nuit à la Belle Bergère, et arrivait pour rendre ses devoirs au prêtre, ne s'en fit pas faute. Il discutait de ses doutes avec Grange, puis se taisait, battant ses bottes d'une houssine. Grange était comme un homme qui s'avise qu'il est au milieu d'une tourbière, empêtré déjà jusqu'au jarret.

Anne-Marie avait parlé à Fanchette de cet : Adieu ! entendu.

— Tu as eu son signe, ma petite. Ta pauvre mère a eu les signes de tous ses proches. Ton cousin prêtre a passé dans la nuit, c'est sûr-certain, ou alors il est bien près de quitter ce monde.

Énervé d'être sans nouvelles, dès le matin Grange sella son cheval, – ce n'était plus la mule de Chenerailles, avec son gros bât d'où sortait la bourre ! Et il partit, Anne-Marie en croupe qui le crochait du bras droit :

Un vent tempétueux soufflait ; il allait pleuvoir ; l'oiseau de la pluie criait dans les haies d'épine. À Marsac tout était en trouble et en émotion. Partout des femmes bavardaient, les mains sur le ventre. Celle-ci, ne pouvant voir à travers les carreaux de papier huilé, ouvrait sa fenêtre. Cette autre, appuyée sur son balai, restait au pas de la porte. Et guettant, elles causaient à tue-tête de vingt pas de distance.

Il y eut un mouvement au bout des rues, comme quand il vient d'arriver un accident et que tout le monde court. Il se disait que ceux qui faisaient des recherches dans la plaine rentraient en rapportant le cadavre. Les maisons se vidaient, chacun descendait vers la Gravière.

Sous de beaux ombrages, c'est une place gazonnée au bord de la Dore doux-coulante. Les tournants d'eau s'éloignent entre des pâtis où les tas de cailloux roulés luisent sous d'énormes chênes. Maigre campagne, parsemée en ce temps-là de marécages à glaïeuls, qui donnaient les fièvres aux gens et faisaient dire les Ventres-Jaunes de Marsac.

L'été, en ces matinées un peu sombres, nul bruit, sinon parfois d'une vieille cloche par delà les lointaines masses d'arbres. Sur le gazon ras comme un feutre, les oies ont laissé des plumes blanches. Il n'y a personne, la plaine s'endort, et sous quelque grande branche en arche noire, on voit une montagne pointue, d'un bleu fumeux, porter à mi-flanc, tel qu'une pincée de gravier, un village dont on retrouve le nom.

En moins de rien, cette Gravière fourmilla de monde. On se fût cru un jour de Saint-Jean, à la fête du bourg. Sur les degrés de la croix, deux hommes assis, fondus de sueur, s'essuyaient le front de la manche. C'était un troisième, un maigriot, en train de remettre sa veste, qui parlait, avançant la figure. Puis, du doigt, il semblait tracer comme des signes… On se bousculait, chacun se haussait sur ses pointes, et dans le gros vent la confusion des voix couvrait presque le tapage des sabots.

Comme Grange descendait de sa bête, il avisa la nièce qui arrivait entre deux voisines, courant, se lamentant. Il la

contraignit d'entrer là, chez un boulanger, avec Anne-Marie. Puis, en disant qu'il était parent du prêtre, il se fit un chemin dans la foule.

Non, ces hommes n'avaient pas trouvé le corps. Mais vers Etagnon, on venait de relever des taches de sang, du sang sur l'herbe et après les arbres, dans un petit bois, dans une garnasse, à main droite de la route. Et d'un fagotier qui se trouvait là ne restait qu'un rond noir dont les cendres s'éparpillaient sous les pins grillés d'alentour. Les gendarmes arrivaient de la ville.

Déjà des gens s'en allaient de ce côté, le recteur des Pénitents qui était boiteux, le maréchal en tablier de cuir, le notaire serrant un gros parapluie sous son bras, dans le vent qui malmenait sa redingote. Des gamins, faufilés entre eux, couraient et les dépassaient sur le pont bossu à trois arches.

SIXIÈME PAUSE

Le Champ-Maudit. – La messe du prêtre mort. – Relation d'un fait très singulier sur la route du Puy. – Du corps on n'eut jamais ni vent ni voie. Seulement d'année en année, on fut contraint de remarquer une particularité étrange.

Près du village qui s'égaille là sous les chênes avec sa tour, ses fagotiers, il est un champ dont certaine place demeure toujours nue. Nue comme la main, quoiqu'on ait foui, fumé, engraissé la terre, qu'on l'ait même enlevée à trois pieds de profondeur pour y reporter du terreau. Reste toujours, long d'une toise et quelque peu moins large, un espace où rien ne pousse. Alentour ne vient qu'une herbe sauvage

et maligne, aux tiges d’un rouge de sang, qu’on nomme « l’herbo dau pouar ».

L’endroit est bien connu, qui porte le nom de Champ-Maudit. D’autres disent le Champ du Mort. On raconte qu’à l’époque du mauvais papier, des assignats, on a assassiné et brûlé là un prêtre qui portait Dieu.

L’histoire s’est un peu brouillée par succession de temps. Et cependant quel train fit la disparition du missionnaire ! Il ne faut que rappeler ce qui se passa deux ans après, lorsque trépassa le Père Gaschon, alors aumônier de l’hôpital.

Ce ne fut qu’un cri : le saint homme est mort ! Égrenant le chapelet sur les chemins, les gens descendirent par troupes de la montagne : les femmes en cape de serge, les hommes en veste bleue à courtes basques ; et la bise de novembre battait les cheveux raides qui leur retombaient aux épaules sous le feutre. Le défilé fut tel à l’hospice qu’on dut retarder d’un jour l’enterrement. Dans une odeur d’étable, de fromage, de faguenas, marmottant des avé et piétinant, cette foule avançait par à-coups où l’on se sentait soudain porté sans toucher terre. Le Père était exposé dans la chapelle. La religion de ces peuples ne s’arrêta pas à le regarder : elle les poussa à se jeter sur lui, à faire toucher leurs chapelets à son corps, à couper ses vêtements, s’estimant heureux s’ils pouvaient avoir de ses cheveux ou de ses ongles qu’ils lui arrachèrent sans qu’on parvînt jamais à les en empêcher. Et comme d’Auzelles et de l’Hermitage on prétendait avoir des droits à sa dépouille, les Ambertois placèrent sur la fosse une dalle de plusieurs quintaux pesant, afin que le corps du Bienheureux ne pût être enlevé par surprise.

Depuis, un grand nombre de guérisons miraculeuses se sont faites sur son tombeau.

On ne sut rien, donc. Mais comment douter que le prêtre fût mort, et mort de la mort rouge ?

… Les soirs de la belle saison, les enfants jouent sur les places, en criant comme des hirondelles. Après souper il fait clair longtemps, tandis que les murailles demeurent toutes roses.

Un certain soir, à Marsac, ils jouaient aux cachettes attrapées entre l'église des Pénitents et la paroisse. Que de caches, derrière les bornes-montoirs, dans les carrioles remisées sous l'auvent de la chapelle, dans les renfoncements de ces maisons où quelque poulie pend de la lucarne à demi bouchée de fagots. Mais au lieu de se blottir là comme les autres, le neveu du curé imagina d'aller s'enfermer dans un confessionnal.

Il n'y était pas de deux minutes que, fatigué de s'en être tant donné, car les enfants font tout à corps perdu, il s'endormit.

Sur la mi-nuit, comme en rêve, il ouït une voix : « N'y a-t-il personne ici pour servir la messe ? » Il ouvrit les yeux. Un rais de lune tombait sur ces dalles aux lettres effacées, et il se rencoigna dans le confessionnal en entendant répéter la demande.

Alors un prêtre, en qui il reconnut le vieux missionnaire, vint le prendre par la main. Et l'enfant servit la messe dans l'église déserte.

— Mon enfant, je t'attends dans huit jours, minuit pour minuit et vendredi pour vendredi.

C'étaient trois messes dont il avait reçu l'argent et qu'il n'avait pu dire, surpris par la mort que les assassins lui avaient faite.

À l'aube le curé ouvre la porte, et stupéfait de trouver là son neveu – cherché partout aux lanternes ! – qui se pend à son bras, lui raconte… « Et tu l'as bien servi, ce pauvre prêtre ? » À part soi, le curé pensait que l'enfant avait eu grand'peur, mais il se gardait d'en parler.

Huit jours après, comme il servait, de nuit encore, la messe de son oncle, ce petit entendit le mort lui demander de servir aussi la sienne. Et lui ! demeurer là ! Ha ! il n'allait pas en souffler mot.

Cependant, lorsque après les dernières oraisons l'officiant quitta l'autel, il le tira par la manche et lui dit tout.

— Demeure, mon petit, je t'en prie en grâce.

— J'ai peur. Je demeurerais s'il faisait jour ; qu'il dise sa messe au jour.

— Cela ne lui est pas donné. Demande-lui s'il veut de moi.

Non, c'était affaire à l'enfant. Et l'enfant seul entendait parce qu'il était plus pur que son oncle.

— Que feras-tu, pauvre petit ? Pourrais-tu lui refuser assistance ?

Craignant de ne rien gagner sur son esprit, le curé soudain l'enferme dans l'église. L'enfant s'écrie, se jette sur la porte.

— M'ami, si tu savais ce que souffre le prêtre, tu en aurais compassion. Je te supplie de le servir !

… La messe dite, le mort donna même rendez-vous au pauvret.

Pour cette troisième messe, le curé accompagna son neveu à la porte et, comme il s'y était engagé, l'attendit en oraison sur les dalles du parvis.

— Mon oncle, le Père m'a dit : je t'attends dans huit jours en une bien belle église.

Le curé se mit une main sur la face : « Va, pauvre petit, on est mieux au ciel qu'en ce bas monde. »

Au bout de la huitaine, l'enfant rendit l'âme.

Ses camarades venaient le voir dans la chambre, étendu tout blanc, tout blême, aussi blanc que son chevet.

— Est-ce vrai que tu vas mourir ?

— Ce sera pour aller dans une belle église où l'on est mieux que sur la terre.

… Une de ces histoires jolies à croire et qui courent les veillées. La voilà sans aucune paraphrase et chacun en prendra ce qu'il en voudra.

Il se racontait tant de choses. Mais un fait très singulier fut rapporté d'Yssingeaux.

Trois jours avant l'assassinat, une vieille qui ramassait du bois mort en forêt, avait vu venir par la route du Puy un cavalier tout de noir monté sur un cheval au harnais garni d'argent. Effarée par l'air terrible de cet homme, elle se cacha dans la fougère, de sorte qu'il ne la remarqua point. Son saisissement durait encore, lorsqu'elle aperçut un cabriolet conduit du dedans à guides, qui arrivait par le bout de la route. Cette voiture et le cavalier noir allèrent l'un à l'autre. La vieille ne put voir qui occupait le siège, mais entendit les paroles échangées au milieu du chemin : il fut question d'une auberge et d'un prêtre qu'on voulait faire mourir. Cela dura le temps de dire une douzaine d'*Ave Maria*. Puis le cavalier et celui du cabriolet se séparèrent, et chose étrange, tournèrent bride pour s'en retourner chacun sur ses pas.

Quelques recherches que firent Grange et M. Robert, cela ne put être ni confirmé ni démenti. Vers la Chaise-Dieu on parlait sur nouveaux frais de l'homme noir, comme au temps de Chenerailles. La tête de Grange s'embarrassait de tant de racontars. Il ne savait que faire, que devenir. Quant à Anne-Marie, il lui semblait tout le jour qu'elle entendait sonner les cloches.

DEUXIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Les songeries d'Anne-Marie. – M. Robert et ses enquêtes. – La confidence. – Anne-Marie revoyait le vieux cousin assis dans l'ombre bougeante des feuillages, au milieu des ruines. Une feuille restait prise dans sa barbe blanche, et elle, elle la regardait, elle y reportait les yeux sans cesse. Puis il lui avait posé la main sur la tête. Elle s'était sentie merveilleusement confortée tant il lui avait parlé d'un cœur paternel. Pressentait-il qu'il ne devait plus la revoir ? Cette chèvre, qui par-dessus un pan de mur les considérait de ses yeux démoniaques…

Assise à la fenêtre, Anne-Marie suivait sa besogne sans parler. Tout ce qu'elle avait mis dans cette fosse… Sa tête penchait comme sous la masse de ses tresses châtaines. À contre-jour la lumière ourlait d'un trait sa figure nette, un peu triste, pareille à celle d'une sainte d'église. La rayée droite des yeux noisette et ce je ne sais quoi de bien coupé dans les os du visage, cette joue presque carrée qu'elle tenait de sa mère, disaient un doux courage têtu. Sa robe à taille haute selon la mode, la faisait paraître femme, elle qui n'avait guère que dix-sept ans.

Ou bien on écartait du linge derrière le lavoir. Marguerite, venue pour la lessive, se déplaçait entre les arbres avec Pauline, ramageant à mi-voix sa chanson :

C’est la fille du roi français :
La veut donner à un Anglais.
— Mon père, oh ! ne me mariez
Mal à mon gré !
J’aimerais mieux soldat français
Que roi anglais !

Les dames de Paris pleuraient de voir emmener la belle. Elle, elle allait sans regarder ces violonniers qui n’étaient plus les beaux tambours de son père. Et l’heure du souper venue, elle ne souffrait pas que l’Anglais lui coupât pour manger : « J’ai bien des filles de mon pays – pour me servi. » Pas plus qu’à l’heure du coucher elle ne souffrait que cet Anglais la déchaussât.

Mais quand il vient sur la mi-nuit
De pleurer ne se peut teni :
— Détourne-toi de mon côté,
Mon bien-aimé.
Puisqu’à l’Anglais l’on m’a donnée,
Il faut l’aimer !

Une bise fraîche battait les toiles, et la feuille, là-haut, faisait le même chuchotis que la fontaine. Anne-Marie chantonnait, oubliant leur deuil, puis tout lui revenait dans la minute. Et, c’était sûr, elle le sentait, quelque malheur était en route. Mais elle savait bien qu’elle allait à sa destinée.

Le père ne remarquait pas ses silences, ses regards plus longs. Il était trop aux nouvelles qu’apportait M. Robert. Elle aimait mieux cela et elle en restait impatientée, cependant.

Dans les auberges, du Puy jusqu'à Clermont, on parlait toujours de la disparition du vieux prêtre. Généralement on reprochait aux gendarmes de s'inquiéter moins des brigands que des conscrits réfractaires.

Le bossu en particulier excitait les curiosités. Personne ne l'avait vu. C'était le prêtre en partant qui avait dit à sa nièce qu'un bossu venait le quérir.

Chez la cousine Domaize, ces dames ne s'entretenaient d'autre chose. À l'ordinaire le propos variait peu : comparer les fortunes, et parfois, ravivant d'une clef les braises de leur chaufferette, prévoir de loin quelque mariage.

Dans cette salle à boiseries grises qui sentait le pissat de chat, fréquentaient trois ou quatre veuves qu'on appelait à cause de leurs voiles la confrérie des bouts-pendants. Le dimanche on jouait au reversi. Le bon ton était de dire : piquette, cœurette, tréflette, carotte. De toutes les maisons de Saint-Amand, celle-là était la mieux considérée parce qu'on n'y parlait jamais patois, même à la servante. La cousine tirait vanité d'avoir été élevée au grand Sacré-Cœur de Moulins.

Si gigoune, une chaufferette sous les pieds et quatre fichus sur la tête, la pauvre dame estimait qu'elle servait de mère aux petites Grange. Elle leur enseignait le savoir-vivre et par exemple à ne jamais tricoter en présence de personnes respectables sans avoir d'abord mis des mitaines.

Dieu sait ce que devenaient là les légendes sur l'homme noir. M. Robert, au contraire, craignait de se monter l'imagination sur des riens. Ainsi, ç'avait été ridicule de tant retortiller sur le banquier : un sieur Coussangettes, du Puy, homme au-dessus de tout soupçon.

En somme l’enquête judiciaire traînait en longueur. La nuit du malheur, un ouvrier papetier qui allait à la fabrique, dans cette vallée sauvage de la Grand’Rive, avait rencontré trois hommes. Et il s’était défilé en doublant le pas, ces paroissiens ayant la contenance de vouloir faire quelque chose de suspect et d’extraordinaire.

Ce devait être eux qu’un soldat de la ligne avait aperçus le lendemain matin vers le Pont du Merle : un qui portait un carrick de couleur claire, et celui-là tenait un fusil double, un autre vêtu d’une carmagnole verte ou bleue, et un troisième aussi mal en ordre. À son approche, ils avaient quitté la route pour entrer dans la forêt.

Joignant ses mains qu’il écartait ensuite, M. Robert rapportait ces dires non sans une ironique méfiance. La police croyait au crime de deux ou trois mauvais drôles qui avaient attiré le Père dans un guet-apens pour voler des ornements d’or.

Grange l’aurait volontiers admis. Haussant les sourcils, M. Robert heurtait sa tabatière d’écaille, l’ouvrait, offrait du macouba. Et Grange, qui refusait de la tête, tirait sa petite pipe, non sans dire : « Vous, vous êtes plus fin que moi : vous préférez l’avoine au foin ! »

Mais maintenant le monsieur ne faisait plus la mine quand Grange le prenait par le coude. Passionné de savoir le vrai de l’affaire, il était arrivé à la conviction que « l’Américain » avait caché certain papier à Chenerailles. Par deux fois il y emmena Grange pour faire des recherches.

Causant, ressassant leurs doutes, ils allaient et venaient sur la terrasse côte à côte. Le père, près de se moucher, tenait à la main son mouchoir et s’expliquait avec des gestes.

M. Robert marchait raide comme une personne mécontente. Ses belles bottes à la hongroise luisaient – on disait que pour se chausser plus étroit, il se tenait les pieds dans l'eau…

Anne-Marie s'était familiarisée avec cette figure froide et pointue. Elle s'apercevait bien que M. Robert la considérait d'un autre œil depuis ce jour, dans l'allée de sorbiers. Mais elle le regardait porter la tête comme un saint-sacrement, et devinant toute sa hauteur, elle songeait avec malice aux idées que se faisait le père. M. Robert d'ailleurs était comme il était, en tout cas porté de bon vouloir pour eux.

M. Chargnat, quoique mal avec lui et en parlant avec forces réticences : – bizarre, visionnaire, des coups de marteau de temps en temps… – n'avait rien trouvé de méchant à en dire.

Une après-dînée, M. Robert vint comme le père retaillait ses espaliers pour la pousse d'août, et ce fut Anne-Marie qui le conduisit au jardin. Un certain misérable d'Ambert ayant dit avant le malheur qu'il se ferait une Fête-Dieu dont on parlerait, M. Robert s'était inquiété de cela. Il rapporta qu'on venait d'arrêter l'individu. Au demeurant il supposait que depuis Chenerailles rien n'avait rappelé ni ne rappellerait ses craintes à Mlle Grange.

Alors, là, surprise elle-même, elle dit ce qu'elle n'avait jamais dit : qu'une nuit de jadis, sous ce sureau elle avait revu l'homme, et qu'il était venu le lendemain dans le bois reprendre près d'elle endormie son couteau de chasse.

Le père, tout à ses poires crassanes, n'avait pu entendre. Elle demanda le secret, embarrassée soudain. M. Robert

dont l'œil brillait fit de grandes protestations. Il n'aurait de cesse désormais qu'il ne lui eût produit le brigand, et il lui donnait sa parole que cela serait bientôt.

Anne-Marie en remerciant se sentait oppressée d'une inquiétude qui lui refroidissait le cœur.

Mais quel sentiment l'avait tentée, tout à coup ? Car enfin, elle n'avait confié ces choses ni à son père, ni à Gaspard, – et pourtant comme il était pour moi !…

Elle songeait à cela dans sa chambre, en faisant la prière avec Pauline. Peut-être pour ne point paraître dupe de cette paix, pour que quelqu'un pût dire, plus tard…

Toujours le vent qui passait sur la montagne, et lorsque son bruit de feuillages se taisait dans le jardin, on l'entendait arriver de plus loin. Par delà ce pays, il arrivait des plaines, des camps, des villes dont on voit les clochers derrière les remparts garnis de canons. Mon Dieu, comme on se sent seule. Le tout de cette vie serait de trouver une compagnie, un beau cœur aimant près de qui demeurer toujours.

Pourquoi n'était-elle pas une fille de campagne, sans biens et sans héritage ? Aller demander son pain sur les routes, qu'importe, avec quelqu'un qui est vôtre autant qu'on est sienne. Partager ses peines avec celui-là, ce ne seraient plus des peines.

Et cette petite de dix-sept ans entrevoyait la misère de la vie où chacun fait sa route toujours seul. Seul surtout celui qui a ce grand désir d'une amitié en son cœur pesant. Elle pleurait, enfonçant dans le chevet une tête chaude, mouillée de larmes qui lui brûlaient les yeux, lui brûlaient la joue…

Le jour, quand ce sentiment ne la montait plus, elle retrouvait sa peur. Elle ne savait à quoi s'attendre. Les pistolets du père n'y pourraient rien, ce n'était pas cela.

DEUXIÈME PAUSE

La visite au pavillon. – Le guet-apens. – Fiançailles d'Anne-Marie. – Une semaine après la Notre-Dame d'août. M. Robert pria Grange et sa demoiselle. On dînerait dans le pavillon et, le chaud du jour tombé, on reviendrait tous ensemble.

La partie ainsi faite, le père et Anne-Marie partirent un matin sur le cheval grison. À Balance, une longue auberge de granit à laquelle un pot pendu à un genièvre servait d'enseigne, – quand le temps est laid et rechignant, c'est d'un triste au milieu des landes, – ils ne s'arrêtèrent qu'un quart d'heure pour laisser souffler leur bête.

Dans le bois, M. Robert les reçut avec des honnêtetés signalées.

— Ma foi, on fait toujours plaisir à quelqu'un en venant le voir. Si ce n'est pas en arrivant, à tout le moins, c'est en partant ! disait Grange, secouant la main du monsieur.

Le pavillon se trouvait à la lisière, dans un enfoncement entouré de sorbiers à grives. Là débouchait un chemin de terre creusé par les charrois qui râpaient les grosses racines sous son rebord de mousse.

On dîna dans la pièce humide, tendue de verdures de Flandres. Puis on visita la forêt. Les coupes avaient été mal

ménagées, de sorte qu'on y voyait des lunes. Grange inspectait, approuvait, critiquait : « Eh bien ! moi, à votre place… Et savez-vous pourquoi je ferais cela ? Non, vous ne pouvez pas savoir, une minute ! » Puis, glorieux d'avoir enseigné son ami, – « Ah voilà ! » – il appuyait sa leçon d'un coup de tête.

Le monsieur ne perdait rien de ces avis tout en écoutant avec quelque air de détachement. Il avait à l'adresse de cette compétence, par une façon de rappeler que Grange était marchand de bois, des compliments qui mettaient une rougeur aux joues d'Anne-Marie. Au reste, s'occupant galamment d'elle, et lui offrant la main dans les endroits difficiles.

On revint tard pour la collation, et cette collation se prolongea quelque peu trop.

Lorsqu'on ressortit, ce fut pour s'apercevoir du baisser du soleil. Ses rayons rasants poudroyaient en rouge de feu parmi les branches.

— Nous pourrons trotter. Non que j'aie crainte. Du reste, voyez : deux porte-respect dans les goussets, deux dans les fontes.

— Comme vous y allez, fit M. Robert. Je ne suis même pas armé, ma parole.

Il jeta un coup d'œil vers Anne-Marie qui renouait les brides de son chapeau et baissa le ton.

— Voulez-vous me confier vos pistolets de poche ? Si jamais quelques chenapans entendaient nous faire des farces…

On se mit à cheval. La nuit vient tôt à la fin d'août. Lorsque après une lieue de route on entra dans le bois des Fayes, il y faisait aussi sombre qu'en une cave. Les vieilles rames de sapins s'emmêlant à celles des fayards traînaient sur la fougère et le regard ne passait pas plus avant. Les chevaux trottaient à travers un silence aussi épais que cette ombre où le serein mouillait le cuir des rênes.

Tout à coup, Grange sentit tressaillir la petite.

— Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai entendu quelque chose. On a gémi…

Le chemin faisait un coude. À six pas ils virent un homme tout long dans l'ornière. Grange tira sur la bride. Le gisant relevait la tête, avec des plaintes.

— Au secours, pour l'amour de Dieu. J'ai dû m'endormir… la roue de mon fardier m'a broyé la jambe… Je souffre à n'en plus pouvoir… Par pitié, si vous êtes chrétiens…

Anne-Marie s'était laissée couler à terre. Le père fit avancer sa bête, se penchant pour considérer l'homme.

Fort soudain, il y eut des froissements de branches, des hurlements. Le roulier dressé sur les genoux se pendit à la jambe de Grange qui bascula, dégringola sur lui.

— Ah ! sacré !… Petite, les pistolets !

Quatre, cinq hommes en veste ronde, la figure enduite de bouse, dévalaient du talus pour attaquer M. Robert qui faisait cabrer son cheval. Une bouffée rouge illumina l'endroit. Il y eut un coup de feu, puis trois autres. La fumée

noyait tout. Anne-Marie n'arrivait pas à tirer des fontes un des pistolets tant la prenait le tremblement.

Enfin elle rejoignit son père qui luttait avec le roulier. Ils se soulevaient l'un l'autre, vacillaient sur pied, se poussaient de çà de là, en se secouant comme des chiens. Son lourd pistolet tenu à deux mains, elle lâcha le coup à bout touchant dans le flanc de l'homme.

L'autre fit un écart, ricana, puis, dégageant le bras, il assena un si rude coup sur le crâne de Grange qu'il l'assomma comme un bœuf.

Anne-Marie n'aurait pu faire un pas pour un empire. Le roulier la prit à bras le corps. Mais incontinent elle tomba. Dans les flottements de fumée elle vit deux ou trois êtres à face noire courir sur elle… disparaître ; un autre arrivait à cheval. Celui-ci sauta sur la chaussée. Elle reconnut M. Robert, alors. Il tenait un pistolet et paraissait hors de lui de colère, de fougue guerrière, un jeune homme aux yeux étincelants.

— Votre père ? quoi ? tâchez qu'il se ranime.

Elle comprit qu'elle était tombée parce que le roulier l'avait lâchée et que les brigands étaient en fuite.

Saisi par l'eau du fossé qu'elle lui jetait à la face, le père reprenait ses sens, cependant que M. Robert ramenait le cheval grison. À peine en selle, on partit au grand galop.

Dans l'allée, Grange ne se tint pas de demander à la petite comment elle avait tiré ? Mais à bout touchant. D'ailleurs la veste s'était mise à brûler et à roussir…

Dès qu'il eut le pied par terre, il enfonça un tire-bourre dans le second pistolet, celui qui était resté dans les fontes.

Alors, des jurons qui n'auraient pas passé par le portail ! Tonnerre de mille dieux de dieux ! On avait escamoté les balles.

— Il faut que le tour ait été fait à Balance. Un coup monté, c'est un coup monté !

M. Robert le regarda dans les yeux pour lui signifier de ne pas effrayer sa fille. Non, il avait oublié les balles en chargeant.

— Cela m'est arrivé, à moi. Tant y a qu'il a suffi de deux coups tirés pour faire détaler ces citoyens. Je croyais avoir nettoyé le mien, par exemple. Les autres ont préféré l'emporter et rentrer sous l'ombrage.

— Sans vous… murmura Anne-Marie.

— Et moi, moi qui ne vous dis seulement pas ! Quand je pense…

Mais M. Robert refusait de laisser emmener sa jument par le Nanne. Si les gendarmes ne commençaient les recherches sur la chaude… Il avait le pied à l'étrier, tout animé encore.

Non ! Il n'allait pas repartir. On ne lui permettrait pas de s'exposer derechef. La nuit tombait, au demeurant. Quelles recherches mener dans ces bois perdus ?

— Dire que j'en ai tenu un dans ces mains-là, criait Grange, et qu'il en est sorti vivant. Me voilà un vieux, bon à fourgonner le feu d'un bâton en crachotant dans les cendres !

Étranglant d'émotion, il fit un pas vers M. Robert et lui saisit les deux bras à pleines mains.

— Allez, demandez-moi de mon bien ce qui vous plaira. Je ne vous en devrai pas moins une fameuse chandelle !

On ne pouvait plus lire sur les visages. Le tilleul faisait sombre sur cette place entre le portail et le vieux château de pierre grise.

— Mais j'aurais quelque envie de vous prendre au mot, dit lentement M. Robert. Si c'était l'heure et le lieu, je vous demanderais de votre bien ce que vous avez certainement de plus cher. Je ne sais si je me fais comprendre de vous, cher monsieur Grange, et de vous, mademoiselle.

— Tenez, poussa Grange, c'est plutôt fait. Cette histoire, je la bénis, si elle vaut à ma pauvre petite un protecteur de meilleure trempe que ce vieux homme de père à moitié fichu… Pauvre m'amie, si ta mère nous voit, qu'elle doit être heureuse…

La figure mouillée des yeux jusqu'au menton, il s'essuya d'un revers de manche, prit encore, à demi pleurant, la main de sa fille, la mit dans celle du monsieur… Anne-Marie sentit son cœur qui s'en allait d'elle. Elle ne pouvait former aucune idée. Le miaulement d'une chouette, le froid contre ses doigts du gant de M. Robert touché par la rosée, cela seul l'occupait, d'une façon étrange.

TROISIÈME PAUSE

Les peines d'Anne-Marie. – Les dorures de sa mère. – Le gouvernement du domaine. – Ha, la mère a bien manqué dans cette maison. Les peines plus que l'âge avaient avancé la petite ; seulement à dix-sept ans, que peut-on savoir de la vie ?

Les fiançailles s'étaient conclues sans qu'Anne-Marie eût un mot à dire. Depuis, elle demeurait là, défaite, comme une gerbe déliée. L'idée de travailler à rompre le mariage ne lui venait pas, pourtant. Un mariage, c'était un accord que les parents réglaient : il était du devoir des filles de se tenir prêtes à respecter et aimer leur époux tel qu'on le leur donnait un beau jour.

Grange avait toujours ouï dire que :

Quand las filhas se maridon
Lhas cousenton en disa non,

elles consentent en disant non. Il n'aurait guère conçu que ce parti n'agréât pas à la petite. Un monsieur, et pourvu de biens, ayant ce qu'il fallait de religion, jeune au bout du compte, intrépide et la jambe belle !

Du reste ne les enviait-on pas terriblement dans le pays ? Des amis venaient faire d'obligeantes recommandations à Grange : qu'il engageât donc le prétendu de sa fille à se montrer moins fier. « Je vous assure qu'il ne répond pas aux coups de chapeau. Ça fait mauvais effet. Je sais des gens qui m'ont dit qu'ils ne le salueraient plus. Vous comprenez pourquoi je vous en parle… »

Mme Domaize protestait, défendait son futur cousin ; et le soir même l'avertissait, – avec des tours et détours, – car ce chapitre des saluts était d'une énorme importance. Elle en profitait pour le mettre en garde contre les mauvais propos. De fait, ces dames de Saint-Amand déchiraient les Grange : du monde de rien qui, voilà dix ans, était encore au cul des vaches. Il fallait être abandonné de Dieu pour avoir songé à entrer dans cette famille. Et puis une belle dot, cette menace

qui la poursuivait. M. Robert avait la simplicité de croire à l'héritage de la Guadeloupe ? S'il connaissait mieux le Matelot, ce faiseur d'embarras !… Quant à la petite Grange, il n'y avait pas de mal à en dire : il ne lui manquait que trois choses : l'éducation, la santé et le bon ménage.

Grange, avec des rires forcés, rappela qu'il n'était que de se marier pour faire dire du mal et de mourir pour faire dire du bien. D'un mouvement de main, M. Robert écarta tous les racontars. Au demeurant, leurs paroles étant échangées, il considérait la chose comme faite.

Le mariage devait avoir lieu fin septembre. Pourvu, songeait Grange, que quelque accident n'arrivât pas à la traverse ! Dans la Lozère et dans l'Ardèche le gouvernement avait envoyé des colonnes mobiles. On parlait de déserteurs brigandant dans les bois. Grange avait pris ses mesures pour s'embarquer d'abord après la noce, tant on le pressait, de la Guadeloupe ; car les affaires de son frère apparaissaient de moins en moins nettes et liquides.

Anne-Marie essaya de parler, un soir : la menace la poursuivait toujours, puisque au bois des Fayes… Épouser quelqu'un, ne serait-ce pas attirer le malheur sur lui ?

— Et qu'est-ce que tu voudrais faire ? une miarre, une mule, comme j'appelle les vieilles filles ? Puis, là, renier la parole donnée à ton prétendu ? Tu ne sais pas ce que tu lui dois, pauvre petite ! Pour te reconnaître envers ce cher ami, il n'y a pas tant à tourner !

Elle sentait que le père attendait ce mariage comme un mourant les saintes huiles.

Ne s'était-elle pas laissé engager ? Que dire, maintenant ? Un non, alors que le père, la cousine, ces dames, se

félicitaient ou l'enviaient de tout leur cœur ? Mais on l'aurait crue folle !

Jamais elle ne se trouvait seule avec M. Robert. Chaque soir on passait une heure ou deux en famille, parfois aux Escures, parfois dans le salon de Mme Domaize, où il y avait une pendule dorée entre des pelotes bordées de coquillages. Le fiancé jouait de la flûte et faisait sa cour.

Il mettait quelque ostentation à s'en retourner à cheval, seul et de nuit, dans le bois.

Un dimanche, comme il allait partir ainsi, Anne-Marie en profita pour lui dire ses craintes. Ils étaient près de la porte. M. Robert releva le menton et, sans la regarder, il se mit à sourire, d'un sourire serré qui passait à peine ses lèvres. À sa façon railleuse et libre, il dit que quelques rencontres avec les malandrins n'étaient pas pour lui déplaire. Des alertes, le sentiment du risque, voilà qui donne du ragoût à l'existence.

Il y mit un mordant qui intimida Anne-Marie. Elle voyait ses yeux jaune-clair s'allumer, comme si l'idée de dangers proches doublait son être. Elle et lui n'avaient pas le cœur fait de même. C'était pour cela qu'elle n'arrivait pas à se rapprocher de son fiancé ? Il suffisait parfois d'un regard pour la faire frémir, comme l'eût fait une main posée sur elle, par moment.

Mais elle n'avait personne à qui parler. Mme Domaize était toute fondue de déférence devant M. Robert. Ravie de ce mariage qui donnerait rang de dame à la petite, elle la catéchisait d'un ton pénétré, qu'elle quittait soudain pour l'entretenir de ses tournements de tête. Quant au pauvre bon

Barthaut !… Et l'on ne savait rien des cousins dans ce tumulte des batailles.

Parfois, les soirs, Anne-Marie se surprenait arrêtée dans son travail, l'aiguille en l'air. Elle reculait sa chaise et, les mains l'une dans l'autre, se laissait aller de tout le corps… jusqu'à la minute où le rouge lui sautait au front, comme si l'on avait pu y lire ses rêves.

Ne plus penser, dormir jusqu'après ses noces…

À présent elle aimait voir arriver la Poule-Courte ! Et celle-ci, qui se vantait partout d'avoir composé le mariage, venait se donner de l'importance aux Escures. Son bavardage vous engourdissait comme la chaleur de ces chambres où croupissent quatre ou cinq chauffe-pieds. Mais souvent ensuite, prise de quelque crise de larmes, Anne-Marie pleurait comme une bête.

Des cadeaux arrivèrent, qui firent un divertissement à quoi elle ne s'attendait pas.

Le père n'avait rien plaint pour le trousseau : des draps, des chemises, des robes de serge. De quoi vivre jusqu'à cent ans en changeant trois fois le jour. C'était pour rester plié et se couper dans les armoires, mais on voyait là un signe de bonne maison.

Le plaisir de manier tout ce linge, – le linge est dans le ménage le meuble qu'aiment le mieux les femmes, – la divertit un moment d'elle-même. Et il fallait s'employer à cela, ourler, faufiler, coudre à longueur de journée.

Un grillon chantait dans le foyer de suie. Au jour des petits carreaux pleins de bouillons, elle travaillait avec les ser-

vantes, et la toile tombait en gros replis de blancheur de leurs genoux jusque sur les dalles. Son odeur se mêlait à celle du pain de seigle. Ce linge roide, fait dans le domaine, ainsi que ces tabliers de cuisine mi-laine, mi-chanvre, que rien n'usait, c'était du solide qui durerait un monde. « Qui durera plus que moi. À moins, précisément, qu'on ne s'en serve un jour pour me plier dans ma bière. Ma vie, à ce moment, qu'aura-t-elle été ? »

Une pluie d'automne tombait tout bas, picotant les touffes de trèfle. Au jardin quelque pomme roulait sur les buis d'où sortaient les limaçons et la branche balançait en s'égouttant.

La Perrine tirait une noisette de sa poche ; elle arrachait sournoisement la bogue verte, – un perce-oreille s'en échappait, – puis sans avoir l'air de rien, tâchait de faire craquer la coquille entre ses mâchoires. Anne-Marie n'y pouvait tenir : « Ma pauvre fille, que tu m'impatientes ! » Et elle était surprise, ensuite, du ton colère qu'elle avait pris.

Les femmes peuvent réfléchir en suivant leur ouvrage et elles y gagnent d'être plus fines que les hommes. Anne-Marie repassait en soi-même ce que sa pauvre mère lui avait dit avant de rendre l'âme : se montrer toute soumission à son mari, tout sacrifice à sa famille. Mais se marier ! se donner pour toujours…

Il lui fallait se lever. Elle se rappelait qu'il y avait les derniers haricots à ramasser, de peur du gel. Elle s'étourdissait de besognes, – et la poule couveuse qu'elle avait oublié d'aller voir, – un vertige lui vidait le cerveau.

Si elle avait un moment sur le soir, elle montait dans sa chambre faire des rangements. Sur les chaises elle ouvrait

trois, quatre grandes boîtes en forme de malle, tapissées de papier à fleurettes.

De la morte ne restait ni dorures ni dentelles. Le père demandait : « Mais enfin, ta pauvre mère avait des bijoux. Où ont-ils passé ? — Je ne sais pas ; ce sont les cousines de Saint-Germain qui ont gouverné avec les domestiques. »

Lorsqu'il fallut quitter Champétières après cette mort, tout fut rangé, balayé dans la maison. Une heure avant qu'on partît, le père emmena les deux petites au cimetière ; et puis au bois. Pauline était là, à graboter avec une baguette dans une fontaine. Tout à coup, du sable sous les fougères part un oiseau blanc. Elle s'écrie, court pour l'attraper, mais il disparaît à tire d'aile et droit vers leur maison.

Inexplicablement, cela les saisit tous. Or, en rentrant, une chose leur sauta aux yeux sur la table. Le saint-esprit et la croix d'or de la mère !… Comment se trouvaient-ils là ? Peut-être une servante s'était-elle senti du remords de n'avoir pas été fidèle. Mais Anne-Marie voulait que ce fût la colombe qui eût apporté ces bijoux pour qu'il leur restât un souvenir de la défunte.

Au dernier moment il y eut des discussions sur le contrat. On croyait que Grange avantagerait Anne-Marie et lui donnerait le quart en sus. Ces quarts d'aîné, cela allait loin à l'époque. Grange entra en fureur : « Pauline est bien autant que l'autre ! Il n'y a pas de bâtarde chez moi ! » M. Robert se montra piqué ; et il avait tort, car pourquoi était-il allé se fier aux bavardages de la Poule-Courte ? Grange restait outré de colère : est-ce qu'on supposerait qu'il aurait fait des pro-

messes pour ne pas les tenir ? Mme Domaize crut tout casser, certain soir.

De sa mère il revenait quinze mille francs à la petite ; mais, à la faveur de ce mariage, Grange lui constituait une dot de vingt mille. Le futur devait stipuler un douaire de dix-huit cents francs de revenu, avec clause attribuant au survivant les bénéfices de la communauté. Finalement, sur le conseil de Me Chargnat, il fut entendu que les époux se feraient mutuellement don de survie de tout leur bien. L'avantage était pour Anne-Marie, plus jeune et moins riche que M. Robert, car on ne pouvait savoir ce que donnerait la succession de l'oncle Jérôme. Et encore, afin que Pauline pût hériter d'elle s'il n'y avait pas d'enfants, la future épouse entendait se réserver une somme de trente-cinq mille francs pour en disposer comme bon lui semblerait.

Le père aurait désiré avancer le jour des noces, tant il avait peur de quelque accident funeste ; mais il ne voulait pas partir que les semailles ne fussent faites.

Sur les croupes, les hommes arpentaient les carreaux de terre brune qu'ils jalonnaient de brins de paille. Les poignées de grains volaient en faisant lueur. Et le semeur revenait vers le sac debout au coin de la haie qui se vidait peu à peu.

Au fond mouillé des pâtis traînait une fraîcheur avec une odeur de joncs et de citronnelle. Déjà les grives descendues de la montagne du fond de l'air nébuleux descendaient se poser sur les sorbiers de l'allée. Il y avait une sorte de douceur sans langage sur les chemins.

Touchant d'un doigt l'aile du chapeau, les journaliers saluaient Anne-Marie.

— Je ne fais semer ici, au Champ-Redon, que parce que le temps est au beau. S'il pleuvait demain, nous aurions manqué notre coup : cette terre est trop grasse, elle se tournerait en mottes qui étoufferaient le blé.

Grange avait deux grandes maximes : pour le seigle, charruer à l'arrière-saison ; puis, quand la neige est tombée et qu'il s'est formé un limon valant le meilleur des engrais, herser seulement dessus. Pour les pommes de terre, ne pas trop charruer, à condition qu'il n'y ait ni chiendent, ni misères ; et quand elles sont plantées, ne pas craindre de remuer la glèbe. En plaine, les terres sont fortes et peuvent rester fraîches tout un mois. Mais sur ces côtes de sablon la pluie viendrait bien deux fois par semaine.

Jadis il avait appris à Anne-Marie les remarques faites par les anciens sur la marche des nuées, les cris des volatiles, la contenance du bétail. Elle savait que quand les étoiles sont grandes et pâles, c'est signe d'averse, et ce que fait prévoir le rouge du soleil à son lever, ou le cercle rose qui s'embrouille autour de la lune.

Le domaine serait bien gouverné ! – S'il avait fallu compter sur le Nanne… Il n'était seulement jamais parvenu à lire l'heure à un cadran. – « Je ne m'en irai pas le cou tourné », disait Grange. Il se tuait cependant de tout enseigner à la petite, même l'exploitation de ses bois, expliquée dix fois à son futur gendre. Et vétilleux, long en paroles.

On devait aller dans le Vivarais visiter les propriétés de M. Robert. Mais les jours n'ont que vingt-quatre heures, et le samedi de la noce approchait.

QUATRIÈME PAUSE

Les noces. – Les écoles de Pauline. – Le gendre et le beau-père. – L'argent de la dot. – Le père désirait de célébrer les noces avec pompe. Anne-Marie parla de leur double deuil. Puis on attendait seulement le frère et l'oncle de M. Robert… Grange se consola en songeant qu'il aurait fallu inviter force cousins paysans qui ne lui auraient pas fait honneur. Il était toujours travaillé par une inquiétude, repensant à l'attaque manquée du bois des Fayes, et il parla au brigadier de gendarmerie trois jours à l'avance.

Quant à Anne-Marie… Une religieuse du bourg confessait à Mme Domaize n'avoir pu fermer l'œil dans la nuit qui précéda sa prise d'habits. « Ah, ma sœur, vous n'avez pas passé une nuit aussi agitée que moi la veille de mon mariage. — Je le veux bien, madame, les vœux ne sont qu'une cérémonie et le mariage est un sacrement. » La bonne sœur ne voyait peut-être pas la chose comme Anne-Marie la voyait…

Qu'elle était belle au matin de ses noces. Dans le pays on en a fait un proverbe. Mais bien des gens savaient que la beauté et le bonheur ne passent jamais par la même porte en ce monde.

On ne s'étonna pas de sa pâleur, seulement on la blâma d'avoir gardé exactement son deuil. Mme Domaize vint en grand émoi en parler à Grange : une mariée tout en noir ! S'il n'est pas coupé par quelque ruban, le noir ne marie pas. Grange fut sur le point de faire des représentations à Anne-Marie. Puis il sentit qu'il ne fallait rien dire.

Le marié, lui, mieux mis qu'un prince : la cravate à plusieurs tours, une chemise fine comme une aube, un habillement qui semblait né sur lui. Il ne quitta son gant qu'à l'église. L'anneau passé il le remit incontinent. Grange, à qui les vins prêtaient de la chaleur, ne gagna rien à lui faire la guerre. « Allons, tirez-moi ça ! nous ne sommes pas à la cour de l'empereur, sacredienne ! — Hé, papa Grange, vous gardez votre chapeau, je garde mes gants, nous ne faisons que bien l'un et l'autre. » Il riait, plaisantait, mais avec quelque chose toujours d'un peu distant en sa prestance avantageuse.

Anne-Marie le considérait à la dérobée. Elle aurait à l'embrasser, ce soir. Le baiser sur ce front ? sur ces pommettes couperosées ? sur ces yeux, alors ?

Leur regard se posa sur elle : orgueil, joie assurance, et davantage. Elle devinait chez son mari, – son mari ! – un terrible contentement intérieur. À cette minute seulement elle comprit qu'il tenait à elle d'une certaine façon. Cette idée la retourna si bien que son cœur s'arrêta. La honte de se donner en spectacle seule la retint au bord de la défaillance. Elle essayait de manger, mais les bouchées ne passaient pas sa gorge.

Ce fut le lundi que Grange partit pour aller prendre la mer au port de Bordeaux. Il se sentait du vent dans les voiles ! Enfin ! et à la Guadeloupe il saurait bien recueillir l'avoir de Jérôme.

Les mariés l'accompagnèrent jusqu'à Ambert. On mettait Pauline au « grand couvent fermé ».

Du Barthaut elle avait passé entre les mains de la Myon Groisne qui tenait école dans le bourg. Cette bonne femme enseignait à faire la génuflexion dès la porte, le buste droit, en psalmodiant : « Bonjour, la Myon Groisne et la compagnie ! », à ajouter « Acad » à la récitation des règles de grammaire, pour s'autoriser de l'Académie Française, et à tricoter parfaitement en faisant surtout à merveille les pointes de bas.

Mais Pauline avait l'imaginative sans cesse en mouvement. « Elle deviserait la mère du vinaigre », disait Mme Domaize... N'inventa-t-elle pas de faire prendre à Hortense et à ses compagnes des chemises blanches sur leurs robes, et de les mener ainsi en procession chantant des cantiques. Cependant des gens s'imaginèrent que ces jeux d'enfants étaient de funeste augure et annonçaient de véritables processions pour des calamités publiques. Ce sentiment les porta à pourchasser ces innocentes. On avertit le curé qui vint tancer Mme Domaize d'avoir laissé faire ce qu'il appelait des dérisions.

Toute une histoire ! Grange s'emporta, et décida qu'il était temps d'envoyer Pauline aux Ursulines d'Ambert avec Hortense Domaize, bien que ces grilles entre elles et lui l'offusquassent beaucoup.

Les adieux furent ce qu'on peut imaginer, le père partant pour des mois, des années, peut-être.

La veille, le marié avait provoqué une conversation avec son beau-père.

À cette heure il avait quelque droit de savoir la vérité sur les papiers cachés à Chenerailles : certainement des

pièces d'importance. Il prévoyait des difficultés si l'on ne pouvait les produire lorsqu'il s'agirait de réaliser cette succession qui revenait pour une moitié à sa femme.

Il en parla à Anne-Marie, le soir. Ainsi le père Grange s'en tenait à dire qu'il ignorait ces papiers ? Cela ne se pouvait, allons ; il insistait si fort, la voix aigre, qu'il semblait croire que Grange avait mis la main dessus pour son propre compte.

Si l'autre avait su que son gendre paraissait l'accuser d'aller là-bas, pour y frustrer ses filles de ce qui devait leur revenir ! Anne-Marie fut indignée. Comment ? Son mari mettait en doute la parole du père ? Elle lui aurait parlé fièrement si elle s'était écoutée… Pour céder à ce mouvement, elle savait trop ce qu'une femme doit à son époux. Mais elle ressassait cela ; elle se jetait silencieusement dans cette indignation qui l'agitait, la bouleversait.

Il faut tout dire. Elle n'était plus bien à soi. Il lui semblait que des eaux de crue la roulaient dans leur torrent jaunâtre. Et cet être, à côté d'elle, qu'une folie enfiévrait, comme ceux qui n'ont pas la vraie force et qui s'acharnent, cet être, pour faire main basse sur elle et lui renfoncer sans cesse la tête sous l'eau boueuse… Elle restait suffoquée, ballottée, demi-noyée, avec quelque chose de hagard en toute la personne, ainsi qu'une pauvre bête des buissons dont les yeux mendient la pitié à travers ce flot qui la recouvre, qui l'emporte. Ah, ces jours de son mariage ! quelle indécence et quelle horreur !

Une heure durant, avant de monter se coucher, M. Robert toisa la salle en faisant craqueter ses bottes. Il allait, venait, de l'air d'un homme qui a son dîner sur le cœur, s'arrêtait devant la fenêtre, battait des doigts sur les vitres.

Alors, ce serait que d'autres auraient trouvé le papier… Nous verrons cela. Ils ne l'emporteront pas au paradis.

Il ne souffla plus un mot de ces papiers de Cheneraillles, mais le lendemain il restait sourcilleux, comme si quelqu'un lui avait fait du tort.

Le mardi dans la matinée, M. Robert alla à Saint-Amand chez le notaire et revint avec trois sacs dans ses fontes, l'un de louis et de doubles louis, les deux autres d'écus.

Il les posa sur la cheminée, les masquant seulement d'une gazette. Et il tournait par là…

Anne-Marie lui sut mauvais gré d'être allé chercher l'argent de la dot sans en avoir parlé au père, mais elle se le reprochait, elle n'en marqua rien. Depuis le matin une angoisse l'oppressait. Elle s'imagina qu'elle avait des craintes pour cet argent. Passant dans le cabinet où son mari venait d'entrer, elle lui dit doucement, timidement, qu'il ferait mieux de serrer les sacs dans le secrétaire de leur chambre.

Il écrivait un mot. Il jeta de la poudre et plia sa lettre, puis déclara qu'après dîner on monterait au pavillon.

À table il causa peu, toujours avec la façon de songer à autre chose. Il s'amusait à manier un couteau dont il faisait plier la lame. Cette lame soudainement cassa. Il sursauta de telle sorte qu'Anne-Marie tressaillit.

Son petit verre de ratafia bu, – le café était trop rare pour qu'on en prît tous les jours, – il en vida un second, puis alla seller sa jument. Les domestiques étaient repartis pour les terres. Il s'en assura d'un coup d'œil, parut hésiter, mais

il écouta, entendit une servante encore tourner au fond de la cuisine, et il se décida…

Anne-Marie vint le rejoindre comme il fourrait les trois sacs dans les fontes, avec elle ne vit pas quoi encore. Entendait-il cacher cet argent là-haut ? Cela parut étrange et mal pensé à Anne-Marie, mais elle voulait être toute soumission.

Elle le regardait faire, de ses grands yeux de douceur, et lui demanda si elle devait emporter le cabas. Il répondit que c'était inutile, et de suite qu'elle le pouvait. Dès qu'elle fut installée en croupe, ils sortirent par le grand portail.

CINQUIÈME PAUSE

Sous l'Arbre-Blanc. – La musique dans le bois. – Le pays paraissait désert sous un de ces brouillards d'automne quasi immobiles qui piquent les narines. Les choses se défaisaient dans le gris : là-bas, à cent pas devant, était-ce deux muletiers ou bien une charrette de paille ? cela venait-il ? s'en allait-il ? Anne-Marie remarqua qu'il y avait beaucoup de mûrons, signe que l'hiver serait dur.

Après une place libre, on rentrait dans le demi-jour des sapins étalant leurs branches à bourres grises sur l'odeur humide des mousses. Un faible roulement d'eaux lointaines semblait quelque secret, – si perdu, – de ces bois. Il y avait des quarts d'heure et des quarts d'heure qu'on faisait chemin.

M. Robert époussetait d'un doigt sa veste en beau drap vert lorsqu'un fil d'araignée s'y posait, et il était visible qu'aucun débat ne l'occupait plus. Mais en voulant couper

court, sans doute, il s'était fourvoyé. Anne-Marie s'en apercevait tout à coup. Pas une voix, pas un bruit de char ; le grincement, – qui dirait où ? – de quelque branche mal poussée frottant contre un arbre voisin.

On arriva devant un sapin énorme qu'Anne-Marie reconnut pour l'être venue voir avec Pauline : le fameux Arbre-Blanc du bois de Maucher dont la pile est si grosse qu'il faut trois hommes pour la ceinturer de leurs bras.

Elle toucha la manche de son mari et lui dit, essayant de le tutoyer, qu'elle pouvait le remettre en bon chemin. Il fit oui, de la tête, mais arrêta le cheval. Dès qu'on eut mis pied à terre, il alla l'attacher à un bouleau. Il lui a pris quelque vision d'enfouir ici l'argent, pensait Anne-Marie. Elle frissonnait, déroutée, serrant les épaules sous sa cape.

Elle le vit revenir droit à elle, la figure tendue, les yeux attachés sur ses yeux. Lorsqu'il ne fut qu'à un pas, il mordit son gant de gauche pour l'arracher d'une secousse. Et lui présentant à la face une main mutilée, d'un air à épouvanter, il lui jeta le : « Ton temps viendra ! » de Chenerailles.

Anne-Marie avait reculé jusqu'à l'arbre. Le sang gelé, le cœur pantelant, les yeux éblouis elle entendait l'homme lui demander si elle reconnaissait cette main ? Le gros gant de cuir qu'il venait de ramasser, il le déchira et en souffleta la malheureuse. Une frénésie l'enlevait à soi-même.

Ah, elle l'avait bien marqué, là-bas ! Elle avait su le contraindre de penser à elle, fille de paysan ! garce ! carne ! Et elle avait pu croire qu'il ne prendrait pas sa vengeance !

Du fond d'un abîme, Anne-Marie entendait ce parler saccadé, étouffé, et elle découvrait d'un coup cette haine à son côté, dans celui même qu'on lui avait donné comme

protecteur, comme compagnon… Cette haine, mon Dieu, et c'était cela, son mariage, son sort ? Elle s'y perdait, elle se laissait aller dans ce flot grondant, – et puis n'importe, mourir, – comme s'il la portait vers la seule délivrance.

Il se jeta sur elle, déchirant, arrachant sa robe. Elle s'était écroulée, sans une goutte de sang dans les veines et n'eut qu'un murmure, pour demander qu'on la tuât, alors, – oh, elle aimait autant cela.

Il essuya le sang qui avait sauté sur ses mains, parut balancer, et brusquement ficha le coutelas dans l'arbre, au-dessus de la malheureuse, avec tant de violence que la lame entrant de deux travers de doigt resta à trembler comme un jonc dans l'eau.

Et il s'écarta, sauta en selle, fit prendre la course à son cheval. Cependant, ayant galopé quelque cent pas, il revint, contempla Anne-Marie, fit volte-face, repartit, revint encore. Chaque fois il se donnait plus d'espace. Il n'avait pourtant aucune envie de quitter le lieu. Il se sentait soulagé, content. Dès qu'il s'était vu sous le couvert avec elle, il n'avait plus mis la chose en discussion : un besoin calme de lui couper la gorge. Il l'aurait tuée, quand ils auraient été sur la grand'place du bourg. Depuis trois ans, il passait son temps à la haïr. À cause de ses doigts tranchés il s'était vu contraint de se terrer, à l'heure même où sa vanité le persuadait qu'il allait jouer un rôle. Ses ambitions l'avaient rongé comme un chancre. Seulement, tantôt, il s'était monté en injuriant Anne-Marie : alors la frénésie, le trouble…

Comme il était fort avant dans le bois, brusquement, il entendit une musique. Stupéfié, il écoutait. C'était joué sur il ne savait quel instrument, un air étrangement dansant et moqueur. Et cela venait dans le brouillard.

Il avait tiré sur les rênes… Il lui semblait – quelle folie ! – que la forêt même, ou bien alors quelque être inconnu, invisible, se riait de lui avant de s'en saisir. Tout à coup la peur passa sur lui, une peur panique, un vertige qui le couchait sur sa selle. Des deux éperons il donna dans le ventre de la bête…

Robin des bois, réveille ta musette,
Nous marierons ta fille et mon garçon.

La musique s'était arrêtée tout court au milieu d'une mesure. Un moment on n'entendit plus rien que le petit égouttis des branches sous le brouillard et l'espèce de remuement et de souffle du bois.

… Jeuselou du Dimanche était venu en carriole au village des Amouilloux pour lever des œufs et du beurre. Puis la fantaisie l'avait pris de toucher de la vielle sous l'Arbre-Blanc. Pour rien, pour écouter quels cantiques lui chanteraient les sapins de ce vieux coin sauvage. Il avait des idées comme celle-là.

Il marchait, il allait dans sa rouillère grise, quasi sans voir ce qu'il voyait. Lorsque tout à coup il avisa, ligotée à l'énorme pile de l'arbre cette jeunesse nue comme une fée sortant de l'eau, il demeura là dans ses souliers… Un coup sur la tête ne l'aurait pas étonné davantage. « C'est mes yeux qui le font. »

Mais il distinguait chaque pli, chaque ride d'écorce, les croûtes de résine, les lèpres, les mousses de ce tronc, monstrueux comme une tour. Et dans les cordes ébourrées, il voyait ce mince, ce long corps blanc comme un lys en bouton, ce corps affaissé où éclataient à vif les traînées de sang.

Il arracha le couteau, scia les cordes, enveloppa comme il put la malheureuse de sa limousine. À ce moment il reconnut Anne-Marie.

L'autre, lorsqu'elle s'était pâmée, l'avait dépouillée et attachée à l'Arbre-Blanc. Puis, la regardant un instant, là, pendante, il lui avait porté à la gorge un furieux coup du coutelas retrouvé au Chei de l'Ermite. Mais soit que la main lui eût tremblé, soit que le corps d'Anne-Marie eût à cette seconde glissé dans les cordes, la lame s'était enfoncée entre l'épaule et le cou…

Jeuselou l'avait étendue sur la mousse. Elle ouvrit les yeux et les tint un moment sur cette figure de garçon, ce grand nez, ces rousseurs, ce mélange tout bon, tout rassurant de naïveté et de finesse. Quelque chose changea sur son visage à elle. Elle tâcha de dire : « Cachez-moi » en son patois d'enfance, mais fit signe de la main que la voix lui manquait. Cette face blêmissante – une vraie face d'assassinée – faisait encore mal à voir. Jeuselou l'aida à s'adosser à l'arbre, et il sembla que la blessure saignait moins. Anne-Marie paraissait épuisée. Elle murmura : « Emmenez-moi… mais pas aux Escures. » À genoux, les mains sur la mousse, il promit d'un grand coup de tête. Il ne comprenait rien à ce qui avait pu arriver, si ému dans ses esprits qu'il se disait seulement : « C'est les brigands de Chenerailles… » Il se remit sur pied, frottant d'un poing son nez mal bâti.

— Madame Anne-Marie, fit-il soudain, crachez sur cette pierre… Si ! je vous le demande, — Ah, fit-il encore, le corps n'est pas offensé en dedans… – Il avait entendu dire à des soldats que lorsqu'on ne crache pas rouge, les blessures à la poitrine ne sont point mortelles.

Alors, la prenant ainsi enveloppée du manteau, il l'emporta avec le cabas et les vêtements jusqu'aux abords du village. « Que personne ne sache », avait-elle dit, sans savoir pourquoi, du reste, et comme d'instinct.

Lorsqu'il ramena la carriole, elle s'était vêtue. Elle tremblait, ses dents claquaient. Elle essayait de mettre une sorte de tampon de linge sur la blessure. Du sang coulait. Mais sans s'arrêter à cela, elle demanda à Jeuselou de la cacher dans une de ses bennes. « Qui que ce soit qui vous arrête, répondez que vous n'avez rien vu et passez vite. »

— Ils ont peut-être… emmené votre mari ? Vous ne voulez pas que j'appelle au secours ?

Elle baissa la tête. Le sentiment de tout son malheur lui revenait dessus.

— Mon mari…, dit-elle enfin, il ne m'a prise à femme que pour se venger ; c'est celui de Chenerailles. Tirez-moi d'ici, il va reparaître. Mais que personne ne sache. Vous êtes l'ami de Gaspard…

Jeuselou se sentit froid des pieds jusqu'aux cheveux. Sans plus un mot, il l'arrangea dans la paille. Puis cédant à une idée, il dit qu'il allait l'emmener au moulin de Martial. Marguerite et sa mère la retireraient bien.

SIXIÈME PAUSE

Au moulin de Martial. – La nuit aux rais de la lune. – Anne-Marie parle à Jeuselou et à Monsieur Jean. – Marguerite, tous les deux connaissaient son cœur. Il se faisait con-

naître, du reste, par cette figure claire. Il suffisait de voir cet air d'enfance et ces yeux d'un bleu à peine gris, couleur des violettes de loup… Elle aurait caché la jeune femme pour l'amour de Dieu quand bien même elle ne l'aurait pas tant connue et aimée.

Anne-Marie appuyée sur Marguerite monta dans la chambre haute. On recouvrit la plaie d'un peu de charpie arrosée d'eau-de-vie – il y avait une bouteille clissée dans le cabas.

Que c'était triste, cette vieille chambre, avec le lit à courtines rouges dans l'alcôve, le mur nu où ne restaient que les lambeaux d'une image de sainteté, et la petite fenêtre qui donnait sur rien, sur la campagne.

Des bûches de paille dans les cheveux, Anne-Marie s'était assise au bord du lit. Elle fit asseoir Marguerite auprès d'elle, et elle lui dit son malheur.

Marguerite, s'accusant d'être bête à part soi, suivait mal d'abord le terrible récit embrouillé, mais elle en comprit bientôt assez pour changer de visage. Elle ne sut que regarder son amie et l'embrasser à pleins bras. Alors quelque chose à toutes deux leur creva sur le cœur. Et elles demeurèrent là à pleurer ensemble.

En bas Jeuselou racontait ce qu'il voulait à la mère. Ce n'étaient pas les imaginations qui lui manquaient. Cette femme, vieille paysanne jaune, passait pour avare, – elle craignait toujours de manquer, comme ceux qui ont eu de la misère, – mais elle avait cela de bon qu'elle n'était point trop bavarde.

Elle monta pour offrir une écuellée de lait bourru, ou bien du vin d'airelle, ou bien… à chaque refus offrant davantage.

Au milieu de la nuit, Anne-Marie s'éveilla sans sortir du cauchemar qui lui occupait la tête. Mêlée à des vétilles, – une branche rompue dans le bois et la peur de se déchirer aux échardes, – cette idée la travaillait qu'il fallait se lever, partir.

Toute moite, elle était agitée par la fièvre. Plus que sa blessure la faisaient souffrir les meurtrissures des cordes entrées en sa chair durant sa pâmoison.

Des pans de brouillard traînaient par le ciel. La lune, sans cesse essuyée, éclairait à travers trois barreaux de fer une chambre sombre sous ses solives. Anne-Marie ne reconnaissait pas ces rideaux à ramages rouges. Puis elle se souvint. Et elle recouvra son affaire de douleur. Sa peur lui rendit raison de cette idée de fuir qui pesait sur elle jusque dans son sommeil, comme font la faim, la soif.

L'autre allait reparaître. Elle verrait collée aux carreaux cette face de cruauté, deux yeux jaunes enfoncés, les pommettes marbrées d'un sang âcre… De terreur, elle ne vivait plus.

Elle s'habilla, dans l'affolement. « Gaspard ! Il n'y a que Gaspard ! »

Gaspard ! À cette heure, blessé de cinq coups de sabre, et tâchant de vendre cher sa peau, derrière la rivière où s'est noyé Poniatowski, ce Polonais que tout Français regrette, il

se disait : « Jamais plus tu ne revois Anne-Marie, jamais plus Saint-Amand ! »

… Une fois vêtue, elle demeura debout, puis doucement se glissa vers la fenêtre. Elle passait les mains sur ses joues brûlantes : « Eh bien, j'irai retrouver mon père, je partirai. Il faut partir cette nuit, cette nuit. »

Sa tête se dégageait un peu, mais à présent toute son infortune lui apparaissait. Son mari ! Cette honte sur la famille !… Sans bruit elle se déplaçait entre la porte et la fenêtre, tournait là comme une brebis lourde, sans savoir à quoi se prendre. Il n'y avait que Gaspard, son ami sans autre.

Par moment, une poussée de sanglots la secouait toute, elle se laissait aller à genoux, enfonçant sa tête dans les couvertures. Le chagrin lui montait si fort, si fort…

Que je fusse mariée,
Mariée à mon plaisi,
Passerais la matinée
Aux côtés de mon ami

Cette bourrée lui tournait dans l'idée comme un grain de plomb dans un grelot.

En bas, le chien aboya d'une voix étoupée, – rêvait-il ? Anne-Marie écouta, puis, pour être prête à fuir, passa sur le balcon de sapin branlant où des noix séchaient dans les paillats. Leur odeur, ces perches, ces planches rappelaient Chenerailles. Elle jeta un sac sur un tas de pommes de pin et s'assit dans ce coin d'ombre. Son cœur cognait encore sous ses côtes.

La lune luisait dans le ciel balayé par la bise. Sur sa face éclatante on retrouvait Judas qui porte un panier de choux.

Ô cette belle nuit de gelée, sur un découvert, à Doranges ! La terre sonnait aux sabots ; on allait à la messe de minuit. Elle se revit près de la pauvre mère qui lui montrait l'étoile poussinière, l'épi, les trois rois, parmi les étoiles qui fourmillaient en graines de diamant. Songer que le sort tourne ainsi, et qu'une nuit on se revoit, pensant à une autre nuit qui a été…

La lune donnait en plein, nette et sereine à ne pouvoir l'être davantage. Elle éclairait jusqu'aux rigoles des prés remontant vers les lisières, creux comme des flancs de vache. Sous ce lait de lumière qui emplissait l'espace de sa fraîcheur, on voyait s'étendre le champ sans fin des sapins aussi serrés que les brins d'une laine. L'idée de ces bois par la montagne, de toutes ces caches de roches, de fougères entre les branches, – l'autre, où était-il, dans la forêt ? – cette idée-là faisait transir Anne-Marie.

Et cependant une sorte d'attendrissement lui venait. Elle songeait à ses pauvres morts ; mon Dieu, sa mère – ses lèvres bougeaient comme pour lui parler, – le vieux cousin prêtre… Elle songeait à ses propres jours, et le dos appuyé à la muraille, regardait devant soi. Quelle lune tranquille ! Sa lumière de bénédiction calmait la fièvre ainsi qu'un flot où plonger les mains.

Elle s'aperçut qu'elle n'avait plus peur, peur aucune. L'autre pouvait être là, derrière ces fagots de sapin rougi. Mais c'est du cœur qu'on reçoit tous ses biens et tous ses maux. Toutes les difficultés sont dans le cœur.

Le vent passait sans que son bruit changeât rien au silence. Anne-Marie avait repris sa tête. Elle comprenait que ce qu'elle allait décider cette nuit même donnerait bon ou mauvais pli à toute sa vie.

Elle avait ce défaut d'être indécise ; lente à se résoudre, plutôt, tournant et retournant ses pensers sans en rien dire. Mais une fois résolue, c'était tout de bon. Et elle l'avouait, non sans se savoir gré d'être ainsi : à vouloir la ramener, on aurait perdu ses peines.

Elle alla chercher sa mante dans la chambre et revint s'asseoir.

La première chose qu'elle ne voulait pas, c'était qu'on sût, dans le pays.

Pourquoi l'autre l'avait-il épousée ? Pour emporter l'argent du « mariage », l'argent de chez elle, du domaine, amassé écu par écu ? Voilà qu'il l'avait dans ses fontes et qu'il en ferait son passe-temps, ce… !

Et le beau contrat avec son don de survie !

Précisément, pourquoi ne l'avait-il pas achevée dans le bois et fait disparaître ?

Anne-Marie avait de la répugnance à songer à Robert. Elle le sentait, il avait pour elle un goût trouble et furieux. Les femmes l'avaient toujours attiré tout en lui inspirant une sorte d'éloignement. Anne-Marie paya pour elles toutes. Il la traita comme une fille qu'on force dans une maison mise à sac. Et elle, perdue, rompue, ne sachant que croire… ha, il faut passer cela bien vite.

Cette frénésie, pourtant, où il entrait de la haine et qui le laissait les yeux creux, les mains tremblantes, ce n'était pas

seulement ce qui menait Robert. Il avait aussi besoin de la présence d'Anne-Marie, de cette paix. Arrangez cela.

Sans voir tout nettement, elle voyait à peu près l'homme, le comprenait. Et cela la tirait de son désordre d'esprit. Mais brusquement elle repensait à des choses qui lui jetaient le sang à la face.

À mains jointes elle pria ses défunts de l'assister. Elle n'aurait pas voulu songer à Gaspard et elle ne cessait de l'avoir devant les yeux. Son âme l'épouvantait, notre âme humaine qui a autant de folie et de hideuse liberté que le vent des ténèbres.

Le père lui avait donné pour mari cet homme qui volait, qui faisait tort à d'autres du bien acquis par eux, qui assassinait, peut-être. Il les avait mis en ménage, – quel ménage ! Puis, débarrassé, il était parti pour l'autre bout du monde. Voir d'un coup comme on est seule !

Elle se sentait le cœur outré d'ennui. Sa colère se tournait même contre Gaspard en allé si loin d'un cœur trop léger. Pour comprendre ce mot, désespoir, il faut s'être vu ainsi seul devant son sort de malheur, sans rien au bout que la fosse dans la terre grasse.

Sur le vieux balcon de bois, aux rais de la lune morfondante, elle prit sa résolution sans consulter aucun parent ni aucun prêtre.

Au matin, Jeuselou alla au bourg chercher M. Jean.

Jean Domaize n'avait pas quinze ans. Il se les donnait à peine, avec sa figure de demoiselle, régulière, un peu pâle entre les boucles qui descendaient jusqu'au collet militaire

de sa redingote. Mais Anne-Marie se fiait à ce cousin mélancolique, réglé, qui aimait la lecture. Et Jeuselou approuvait vingt fois la jeune dame de parler à M. Jean plutôt qu'à la tante.

Il faisait laid, pluvieux et froid. Les genêts remuaient en déchirant leurs toiles d'araignées blanchies de gouttelettes.

Anne-Marie attendait les deux garçons dans une salle abandonnée, poudrée de farine grise. Tous trois restèrent debout contre les cloisons de planches.

Elle avait rajusté ses habillements. À dater de ce jour, d'ailleurs, elle n'en changea plus la façon : la collerette, une robe de taffetas noir, les souliers de prunelle noire. Et elle n'avait nul besoin, elle, de tenir son mouchoir à la main en signe de bourgeoisie. Sa façon de regarder longuement – un héritage de sa pauvre mère, – on ne savait quoi d'un peu fier, d'un peu triste, faisaient d'elle une dame. Et pourtant ses yeux avaient une lumière allant droit au cœur de ceux qui l'ont connue.

Ce matin-là, à peine si au tremblement de ses doigts sur l'appui de la fenêtre on aurait pu deviner par quel pas elle venait de passer.

Sur les prés, le vent roulait et, là-bas, au bord des nuages, battait un petit arbre sans feuilles. Elle parlait. Elle disait que personne ne devait savoir le malheur arrivé à la famille. Pour elle, elle n'aurait qu'une idée : retirer de la perdition celui qui était son mari, épousé devant Dieu. Cela d'un ton si uni qu'il n'y avait pas à y revenir.

— Je lui écrirais si je savais où lui faire tenir une lettre. Mais il a menti comme un païen.

Ce fut le seul moment où elle parut sortir de soi-même. M. Jean voulut dire que, précisément, puisqu'il y avait là une fausseté, ce mariage n'était que comédie.

— J'ai songé à cela, cette nuit. Chez lui il doit être connu comme un monsieur de, sous le surnom d'un domaine ; mais Robert reste son premier nom, le vrai, les papiers qu'il a signés sont bons et valables…

Même s'il avait menti, qu'importerait ? se disait-elle. Oserait-elle nier qu'elle eût été sa femme ? Mariés ! rien n'allait là-contre. Et elle aurait à le détourner du crime. Si elle gouvernait autrement, elle ne serait plus dans son droit chemin.

La petite rougeur qui lui était venue aux joues s'effaça. Jeuselou et M. Jean se regardaient et regardaient à terre.

— Je vais retourner chez nous. Pour tout le monde, mon mari aura dû aller retrouver mon père à Bordeaux…

Ils partirent tous trois dans la carriole.

De loin arrivait le branle d'une cloche. Sur les vieux domaines de la montagne, entre les feuillages touchés par l'arrière-saison, c'était la pleine matinée. Tout suivait son train, la journée, la terre, les gens. Au passage on voyait cela : un homme travaillant dans un champ écarté, une ombre bougeant dans la métairie assombrie où dansait le rouge du feu ; ils menaient la besogne de chaque jour qui se fait presque sans qu'on y songe.

Dans l'allée des sorbiers un oiseau s'envola.

Une feuille recroquevillée glissa d'un arbre, se posa sur l'herbe. Le train de la saison, le train de l'ouvrage. On se re-

trouvait dans le chemin, dans ce terrible chemin, désormais…

La pluie commençait de tomber sur les pierres grises des Escures.

TROISIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Ceux qui traînaient sur les routes. – Anne-Marie et ces dames. – Le retour des soldats. – Et l'hiver vint. Pour les Rois, – c'est le fort du temps, – il y eut six pieds de neige à plein pays. On ne voyait plus les enfants aller à l'école, une bûche sous le bras. Seuls les hommes sortaient, tirant de là comme ils pouvaient leurs jambes habillées de paille.

À Virennes, quand il en tombe à croire que le diable s'en mêle, tandis qu'un vent battant ébourre les chaumes, les gens s'entre-crient, le nez à leur porte : « Il doit en faire un temps dans la montagne ! »

Mais c'est que ce serait autre chose encore si l'on s'aventurait là-haut, sur les plateaux où la bise enlève la neige furieusement. Elle la roule en grands bancs qu'on nomme congères sous les tourbillons qui fument, en volutes, jusque vers le nuage. Et là-haut, quand les chemins sont perdus, les poteaux mêmes qui les jalonnent ensevelis ; quand la tourmente vous bouscule, vous coupe l'haleine ; qu'on ne peut avancer, aveugle dans ce gris où les flocons fourmillent, sourd à la Cloche qui sonne pour les « marris » dans le bourg ; quand on ne voudrait plus que se jeter là afin de dormir, et si l'on s'y lâche, tout est fini, alors on comprend ce que c'est d'être assis devant le feu, entre les fagots et le lit à housse rouge.

Un jour cependant arrivait le redoux. Le vent du midi, le grand cantonnier de Nîmes, selon le mot de Grange, déblayait les routes. On avait plein les oreilles du bruit des eaux s'égouttant, suintant, dévalant. Le groseillier prenait feuille ; l'herbe poussait autour des puits-fontaines. C'était le printemps, « l'habillé de vert ».

Quand l'hiver s'allongeait, il faisait mauvais vivre. Le lundi, jour des mendiants, ils venaient par bandes : des vieux à cabas et bâton, des goitreuses, des petits coiffés de grands feutres sans forme, des idiots, brimballant leurs sabots qui chantaient le fêlé sur les dalles. Un monde de traîne-malheur cherche-profit, en guenilles si trouées qu'on aurait pu y pendre toutes les louches de la paroisse. Ces loques pisseuses cachaient mal des chancres, des ulcères qui n'étaient pas ragoûtant à regarder. Et quelle odeur dans la maison.

Anne-Marie n'aurait pas su laisser passer un malheureux. La mère disait que si les pauvres gagnent le paradis par leur misère même, les riches n'arrivent à le gagner que par leur charité. Les uns parce qu'ils n'ont rien, les autres parce qu'ils donnent ce qu'ils ont.

Puis il y avait à racheter les méchancetés de Robert. Par ses bonnes œuvres, l'épouse peut sauver l'époux. En ce temps-là on avait des idées sur son salut.

M[me] Domaize adressa des remontrances à sa nièce, lui représentant qu'il ne convenait pourtant pas de dépouiller l'enfant qui était à naître. L'héritage de Jérôme Grange ne se trouvait pas réalisé ; on ne pouvait savoir ; il ne fallait pas se montrer trop.

Anne-Marie n'était pas autrement fâchée de contrecarrer la tante qui avait été si ravie de la voir épouser Robert. Et

puisqu'il y aurait un enfant, plutôt que d'hériter de son père, plût à Dieu qu'il n'héritât pas d'un sou. L'argent mal acquis ne va jamais plus loin que le petit-fils ; il fleurit et ne graine point, comme on dit. Songez à tel ou tel que vous savez aussi bien que moi.

Que de fois, lorsque Mme Domaize revenait là-dessus, Anne-Marie fut tentée de lui poser dans la main ce joli paquet.

M. Jean et Jeuselou voulaient être là tous les lundis. Ils causaient, assis de coin sur l'appui de la fenêtre, ou c'était dans la cour, près de la porte. Jamais bien loin de tous ces loqueteux, dont quelques-uns assez suspects. Du coin de l'œil ils les regardaient rompre dans les écuelles les croûtes tirées de la besace pour qu'Anne-Marie leur trempât la soupe.

Il y avait là des anciens vraiment de la pâte du bon Dieu, les pauvres, mais combien d'autres de petite conscience et qui la trahiraient pour un quart d'écu ! Elle savait à quoi s'en tenir. Si jamais les brigands attaquaient les Escures à force ouverte, de peur de servir de témoins les voisins et tout le monde se sauveraient d'abord. La trahison et la lâcheté, elle les avait apprises, depuis le soir à Chenerailles où Zulime ayant aperçu le brigand sous le lit se sauva sans même avertir les gens de Doranges. Une enfant, se comporter ainsi, à l'âge où l'on est tout cœur…

Quelquefois, entre les vieux, les estropiés, les innocents, se rencontrait quelque gueux qui avait toute la mine de se faire la charité à soi-même. Les deux garçons dévisageaient l'homme et se parlaient du regard. Debout près de la longue table, Anne-Marie lui donnait son liard comme aux autres, ou bien le morceau de pain ; et elle s'arrangeait toujours

pour y joindre quelque petite portion, quand ce n'eût été que de quatre noix, d'une pomme. Rebuter un pauvre, c'est un sort sur une maison.

Mais on commençait de voir sur les routes des vivandiers, des soldats, dont les têtes ne revenaient guère. Au jour de l'an les Cosaques avaient passé le Rhin et ils avançaient de tous les côtés, malgré les victoires de l'empereur dans la Champagne. D'abord ç'avait été quelque dragon déguenillé, quelque canonnier à la joue mangée de barbe, avec l'air faux de ces bohémiens dont les poules ont peur. Maintenant chaque jour on rencontrait des déserteurs de l'armée de Lyon. Tout allait cul par-dessus tête. Le lundi de Pâques, une avant-garde de lanciers autrichiens devait même occuper Saint-Anthême. Il y avait là cinq cents cavaliers français qui pillaient quelque peu, disaient les paysans, et se faisaient servir comme de gros bourgeois. Verrait-on la guerre dans le pays ?

Qu'était devenu Robert dans ce remuement ? Sans doute il s'était d'abord terré de peur des juges. Mais depuis, il avait eu le temps de comprendre que sa femme ne voulait pas le dénoncer. Alors, que méditait-il ?

Anne-Marie avait légué à Pauline les trente-cinq mille francs disponibles. Si elle mourait, le père ayant à prendre son quart d'héritier réservataire, rien n'irait à l'autre.

La pauvre n'avait pas encore fait le tour de son malheur. Et cet enfant à naître ! Qu'elle aurait eu besoin de quelqu'un qui l'assistât, quelqu'un de la parenté. À la Belle Bergère où l'on allait quérir les nouvelles dans le train des estafettes,

des chaises de poste, de chariots de bagages, postillons et voyageurs assuraient que la paix se ferait bientôt.

Quand Gaspard reviendrait-il ? Ah ! qu'il fût là, il pourvoirait bien à tout !

Quel hiver elle avait passé ! Craintes d'ici, craintes de là. En premier lieu, celle qu'on eût vent de la vérité. Cela même l'empêchait d'être tout à fait malheureuse. « Tant qu'on ne saura pas… » Mais si l'on apprenait, quelle existence aurait l'enfant… « Pourvu que ce soit un garçon. Les hommes ont tellement d'avantage en cette vie ! »

Elle apprenait à mentir ; à répondre, lorsqu'on l'interrogeait, que son père et son mari devaient maintenant avoir pu débarquer dans les Îles.

Il ne faut pas demander si l'on avait parlé et déparlé lorsqu'il fut avéré que M. Robert était parti le surlendemain des noces. « Depuis S. Alexis on n'a rien vu de pareil », chuchotait la Poule-Courte. On n'imagine pas combien la curiosité travaillait certaines personnes. Pour faire parler les servantes, Mme Sigaud du Mazeron vint aux Escures tout exprès un soir qu'elle savait Anne-Marie à Ambert. Un autre jour, ayant vu la jeune femme déchirer quelque lettre avant d'entrer dans l'église, elle alla elle-même en cornette et camisole ramasser les morceaux : « L'huile de cade me manquant pour le présent, Madame… »

Les uns voulaient que Robert eût tiré sa révérence après avoir reçu quelque menace ; les autres admettaient qu'il était aux Grandes-Indes d'où il reviendrait riche à millions, riche à mort.

Le Cadet Redon, dès qu'il apercevait Anne-Marie, avant même un bonjour, faisait de grands « non ! » de la tête, et :

« Non ! vous n'auriez pas dû les laisser aller dans ces pays de cannibales ! » Cela parce qu'en sa jeunesse il avait une fois vu des sauvages américains à Brest en Bretagne.

La confrérie des bouts-pendants raisonnait fort sur ce mariage. On trouvait que Mme Robert n'avait pas l'air assez en train. On faisait remarquer devant sa tante que ses communions étaient plus fréquentes qu'à l'ordinaire. Et Mme Domaize, qui se promettait de lui remontrer qu'on en parlait, se voyait réduite à dire qu'Anne-Marie faisait des bouts de l'an de tout. Les plus fines comprenaient bien qu'elle ne possédait pas les secrets de sa nièce. Pourquoi Anne-Marie n'avait-elle pas une amie confidente en titre ? Il eût été si intéressant de méditer sur les quelques mots réticents que celle-ci eût soupirés en enroulant un ruban à son doigt.

Quand on pouvait agrafer la jeune femme au sortir de l'église, on ne manquait pas de la féliciter. Cette naissance serait une bien grande joie ! M. Grange et M. Robert seraient-ils ici pour le baptême ?

Anne-Marie s'excusait, se dégageait vite ; elle avait tant à faire aux Escures. De fait, c'était Chante-Matin, la dernière couchée et la première debout, allant jusqu'à se lever plus tôt les jours de dévotion. La veille elle disait un avé à l'intention des âmes du Purgatoire, en leur demandant de faire qu'elle se réveillât à l'heure voulue.

Elle avait pris pour confesseur le curé de Saint-Amand, homme brusque qui ne se gênait pas pour chapitrer les gens avec des paroles sanglantes, les désignant même du doigt à son prône. Corpulent, mafflu, une joue couturée, parce que tout enfant il était tombé dans le feu, il portait à l'ancienne mode des culottes et un ample habit noir. Son chien, un la-

brit jaune, qui n'avait de remarquable que le nom d'Almanzor, le suivait partout et jusque dans l'église.

L'abbé Boutarel était pour Anne-Marie plutôt un confesseur qu'un directeur de conscience, – seule à Saint-Amand, Mme Sigaud du Mazeron parlait de son directeur, – et elle ne le voyait guère en dehors du confessionnal.

Elle lui avait su mauvais gré de ses sorties touchant les processions de Pauline : « J'appelle cela des moque-chrétiens, et non des processions. » Puis voici : Grange n'avait pas fait amitié avec M. le Curé. En Auvergnat pour qui c'était le fait d'aller à l'encontre des femmes, il répétait volontiers… Mais ce qui se dit contre les prêtres n'est jamais à dire.

Restait qu'Anne-Marie continuait de se gouverner comme du temps de son père.

L'abbé Boutarel, le bon Barthaut, Jeuselou, M. Jean, non : tant que Gaspard ne serait point là… Mais la paix était signée, le roi revenait, et de jour en jour les soldats rentraient chez eux.

Un matin ce fut Plampougnis en habit de pontonnier et en sabots. Lorsqu'il avait revu les sapins quelque chose lui avait chaviré le cœur. Et comme un mendiant lorgnait ses souliers : « Tu les veux ? Tiens, attrape ! On finira bien la route en marchant sur la chrétienté. » À Toutée il était entré chez des amis et leur avait emprunté des bottes en cuir de brouette.

Puis les deux frères de Gaspard, Benoni et le Dragon Baptiste…

À Clermont, on s'était retrouvé entre pays. Gaspard était là. En trinquant, un voiturier leur avait donné les nouvelles : Anne-Marie Grange était mariée et attendait un enfant. « C'est vrai, tout a tourné sans nous. »

Au petit jour, sortant de faire un somme dans la paille, Gaspard avait avisé le patachon : « Tu diras à mes frères que je m'en retourne. J'ai été soldat trop longtemps. La gamelle me vaudra bien la soupe que je mangerais chez moi. »

DEUXIÈME PAUSE

Le grand couvent fermé. – L'histoire de la croix d'or. – Pauline cependant faisait ses études au grand couvent fermé avec sa cousine Hortense.

La Mère Domergue, – qui était fille d'un banquier de Clermont – avait acheté la maison de M. Vimal de Murs ainsi que son grand clos d'où l'on voit la route de Saint-Amand monter en lacets d'un vieux village à un autre vieux village sous les forêts solitaires de Virennes.

Ha, qu'on ferait tort à ce couvent de le croire un lieu de tristesse. Les bâtiments, d'un gros marquetage de pierres blondes et bises sur quoi tranchait le sapin bruni des volets, montraient une figure assez plaisante. Mais c'était cet enclos, les bosquets de sureaux et d'ifs, et la prairie dévalant jusqu'au lavoir, plein de narcisses, d'aimez-moi, de grand air.

Des légendes couraient sur les caves, sur tel recoin de la chapelle. L'imagination se trouvait passionnée aussi par ce que l'on contait de Mme Henri et de la Mère de la Miséri-

corde, outre la Mère Marie des Anges, qu'on disait favorisée d'apparitions et de grâces extraordinaires.

La Mère de la Miséricorde passait pour avoir été follement aimée par un lieutenant de lanciers : lors de la prise de voile, contait-on, il était tombé raide devant la grille en s'écriant : « Tout est fini ! » Les terribles n'achevaient jamais une lecture sans pousser un : « Tout est fini ! », et, en plus basse note : « cria M. Chaverny », pour voir la Mère, qui ne voulait rien entendre, devenir écarlate.

De Mme Henri on n'osait à peine parler. C'était un drame plus sombre : elle était fille d'un prêtre jureur qui avait pris femme. Le lendemain de ses dix-huit ans, après avoir appris le secret de sa naissance et être demeurée toute une journée à pleurer dans la chapelle de N.-D. de Layre, elle était entrée au couvent.

Mais par-dessus de telles histoires, quelle gaieté d'enfance. Les Mères même, dans les récréations, se comportaient comme des petites filles.

Et quelle naïveté, d'ailleurs. Pour la fête de la Supérieure, la Dépensière fabriquait des poulettes de sucre rose, de farine et de gomme. C'était une poule et ses poussins, deux lapins, un mouton ; et de plus admirées encore, un dromadaire sous un palmier, le bœuf et l'âne de la crèche. Ces poulettes prenaient beaucoup d'importance. Les élèves les donnaient en présent à leur famille. Celle qui croquait sa poulette était traitée de sensuelle.

Cependant tout n'était pas là de sucre rose et de fleur de farine. Entre les pensionnaires, voire entre les religieuses, que de piques, et de jalousies, souvent. Pauline et Hortense en surent bientôt des nouvelles.

Lors de la vente des biens nationaux, M. Domaize avait eu envie d'acheter l'ancien bâtiment des Ursulines. Mais au jour marqué, sa mère se coucha devant la porte de sa chambre. « Plutôt que d'aller à cette vente, tu me marcheras sur le corps ! » Ce fut le père Chargnat qui acheta. Aujourd'hui les Chargnat enrichis se voyaient plus considérés par le clergé même que les Domaize. Mme Domaize en était extrêmement piquée. Lorsqu'elle sut qu'en ***Devoirs de Style*** Elmire Chargnat avait eu la première place, elle ne put pas se tenir de rappeler l'histoire devant Hortense et Pauline.

Le lendemain, à propos d'une leçon de géographie, Elmire fit une réflexion maligne sur ceux qui allaient en Amérique chercher une fortune et qui en reviendraient paysans comme devant. Aussitôt Pauline, l'œil étincelant, répliqua que mieux valait encore les fortunes faites dans les Îles que celles qu'on faisait au pays sur le bien volé aux Ursulines… Mlle Chargnat en fut pis qu'une chatte furieuse. C'était une personne à convulsions, se régalant de papier brouillard et de groseilles vertes. Avec cela toujours tentée de trouver qu'elle n'occupait pas assez les esprits… Bref une ennemie qui comptait. Par malheur pour les Grange, cette guerre devait aller loin.

Les deux cousines s'étaient mises à chérir une religieuse et, comme il arrive chez ces fillettes, c'était une amitié plus outrée que l'amour. Elles jetaient les reliques de leur reliquaire pour mettre à la place quelque rognure de robe de leur « Philothée » ; de la pointe d'une aiguille elles traçaient sur leurs bras ses initiales et les bassinaient d'eau salée, afin que l'endroit s'enflammât, cent autres extravagances.

Elmire, voyant que cette sœur, dont elle aussi recherchait avec passion les bonnes grâces, ne marquait pour elle

nulle préférence, en était déjà toute séchée d'envie. Elle délibéra de se venger de Pauline Grange. Pauline était la plus marquante, la plus aimée, vive, rieuse, un peu peste, même, avec un air d'entrain, de diablerie, de fierté, et la plus jolie, d'ailleurs.

Pâques approchait. Le lundi saint, le bruit se répandit que les Autrichiens venaient d'entrer à Saint-Anthême et que le mardi ils seraient là. Tout le pays était dans l'agitation. Les bourgeois emportaient dans leurs métairies ce qu'ils avaient de précieux, cachaient le linge, enterraient les bouteilles, l'argenterie et les bijoux. Beaucoup emmenaient leurs enfants dans la montagne sur des ânes, avec leurs livres de commerce.

Et puis, dans la nuit, un courrier annonça que la paix était signée. Le mercredi tout le monde revint.

Mettant à profit ce remue-ménage, Elmire Chargnat prit si bien son temps qu'elle accomplit le jeudi saint son atroce malice. Ces jours saints ! les gros livres de prières, cet air changé, avec dans le jardin compartimenté de buis les premières touffes de primevères et d'hépatiques, la communauté toute à la chapelle, l'odeur de cette décoction jaune d'aromates pour le lavement des pieds… Et l'office des ténèbres ! derrière la grille, en ce noir solennel, chaque religieuse, dans sa stalle, tenant son lumignon, comme des êtres d'un autre monde… Le frisson qui vous passait par les cheveux…

Sur le soir, donc, voilà Elmire qui commence son sabbat : « Ma croix d'or ! ma croix d'or ! on m'a volé ma croix d'or ! »

Quand la Supérieure prenait son air de chapitre, elle les aurait fait toutes rentrer sous terre. Elle vint, par extraordinaire, dans la grande salle. Elle déclara que la coupable devait se dénoncer à l'instant même.

— Il suffit. On va faire la visite. Celle qui aura la croix entre ses affaires sera mise hors du couvent.

Cinq minutes après, ne la découvre-t-on pas dans les affaires de Pauline Grange. Pauline, elle, n'imaginait même point qu'on la soupçonnât d'un vol. Tout d'un coup, elle se leva, puis suffoquant à moitié, dit qu'on avait bien pu trouver la croix dans sa boîte, mais que ce n'était pas elle qui l'y avait mise, et qu'elle le soutiendrait jusqu'à la mort.

De rouge comme le feu, elle devint blême. Hortense l'embrassait. Essayant de la calmer, la Mère Marie des Anges, celle qu'on aimait à la folie, la prit à part. « Donnez-moi votre main, je vous assisterai, nous nous jetterons toutes deux aux genoux de la Mère Supérieure. » Alors, la regardant, Pauline se raidit sans plus une larme.

Enfin la Supérieure dit qu'il était indécent de s'occuper d'une telle babiole durant la semaine sainte et défendit d'en parler davantage.

Mais les enfants ne sont pas bons de leur naturel. « Tu pouvais bien tant faire ta béate, avoir un chapelet de silence, – c'était une enfilée de perles qu'on portait au côté, et l'on en ajoutait une pour chaque heure de silence gardé, – tu pouvais bien te relever la nuit pour dire des prières ! Tu n'es qu'une voleuse ! »

L'aumônier, un gros prêtre voûté à couronne de cheveux gris, était le meilleur des hommes. M. Domaize lui avait rendu quelques bons offices durant la Révolution ; afin

de s'en reconnaître, à chaque premier de l'an il donnait à Hortense une boîte de pastilles et un ruban pour son chapeau de Pâques.

Un dimanche, il fit venir Pauline. Il la questionna de cette lourde voix qu'il avait pour demander : « Étaient-elles bien mûres, au moins ? » lorsqu'on s'accusait d'avoir mangé les groseilles de la communauté. Et l'on ne supposait pas qu'il pût sourire, tant le péché paraissait noir. C'est dire si l'affaire de la croix d'or révolutionnait le couvent.

« Mon enfant, si tu as eu le malheur de commettre cette faute, on te la remettra. Décharge ton âme. Je te donnerai le même ruban qu'à ta cousine. — Monsieur l'abbé, sa croix d'or, je ne l'ai pas touchée, même du bout de l'ongle. » Cela d'un air qui troublait.

On avertit non pas Anne-Marie, mais Mme Domaize. Elle descendit de Saint-Amand tout en combustion, tout en révolution. « Dis-le nous, pauvre petite, dis-le moi, je t'en supplie, ta sœur n'en saura rien ! Cette croix, s'il le faut, nous la payerons au double ! » Ses joues tremblaient. Une telle histoire la mettait hors d'elle.

Et l'on n'arrivait pas à se faire une idée là-dessus.

Une nuit, la Mère Marie des Anges avisa Pauline qui priait, agenouillée sous une de ces hautes fenêtres à petits carreaux. Et elle crut voir trois colombes qui se dépêchaient, qui se dépêchaient de tresser sur elle comme une couronne.

Elle va réveiller la Supérieure. L'aumônier vient aussi. « Ha ! voyez-les ! voyez-les ! » Mais lorsque Pauline s'arrêtait dans ses prières, la sœur même ne voyait plus ces colombes.

Les pensionnaires la criaient toujours voleuse : « Voleuse ! voleuse ! on ne lui laissera pas faire sa première communion. Tous ses parents pleurent de honte ! – Eh bien, répliquait-elle d'un cœur tout en feu, qu'ils pleurent ! je n'ai rien volé. »

La Supérieure pensait que Pauline, désormais, se buterait par orgueil dans son mensonge.

Tant Elmire avec ses grimaces avait su s'emparer des esprits.

Cependant l'aumônier se trouvait dans un embarras extrême. Personne ne s'était accusé en confession du vol de la croix d'or. Il y en aurait donc une pour faire une première communion sacrilège.

Le matin, on fit manger Pauline seule au réfectoire, on lui fit prendre une robe de serge jaune et une coiffe de nuit. « Venez la voir, avec ses sabots pas même passés au noir, comme une paysanne ! » Et on la mit la dernière.

Ce qui arriva ensuite se conte de deux façons dont chacun prendra celle qui lui conviendra le mieux.

Les uns disent que l'hostie se détacha des doigts du prêtre pour aller vers Pauline Grange. « Ouvrez la bouche, mon enfant. — Mon Père, mais j'ai mangé. — Cet empêchement, mon enfant, je le lève. »

Les autres disent que, comme Elmire Chargnat avançait vers la sainte table, elle tomba à genoux, en s'écriant dans ses convulsions qu'elle avait une couronne de charbons ardents autour de la tête. Tout le monde tremblait. Il fallut l'emporter : elle s'était roidie de telle sorte que son chignon et ses talons touchaient seuls le carreau.

On fit passer Pauline avec son méchant habillement devant toutes les autres en robe blanche.

Alors, il y eut des pleurs, des demandes de pardon, des embrassades, un moment où chacun se sentait si attendri qu'on n'en pouvait plus.

TROISIÈME PAUSE

Le petit Henri. – Le guérisseur. – Les tracas d'Anne-Marie. – On s'était bien gardé de parler de la croix d'or à Anne-Marie. Mais lorsque l'affaire eut tourné à la confusion d'Elmire, Mme Domaize vint la lui déballer toute chaude, tant l'affront fait aux Chargnat lui donnait de satisfaction.

Anne-Marie n'en alla pas mieux pour cela, sans doute. L'enfant naquit avant terme, au mois de juin. Il pesait quatre livres, gros comme un lapin écorché. Mme Domaize mettait en avant son frère, qui, de chétive apparence de naissance, était devenu le plus bel homme du département. « Quand j'entends vanter ces enfants qui sont si beaux, si gros !… »

Par bonheur c'était un garçon. Il eut pour parrain le bon Barthélémy, bien que la tante eût aimé d'avoir un compère un peu plus relevé. Elle resta piquée, en outre, de ce qu'Anne-Marie choisît elle-même un nom de fantaisie, Henri, qui n'avait jamais été porté dans la famille.

Cependant la santé de Pauline se trouvait attaquée. Tout son feu tombé, elle se sentait lasse comme au sortir d'une maladie, ne jouait plus, ne mangeait plus.

On ne vit guère, chez nous, sans manger. Cette petite devenait sauvage. Elle se dérobait de la compagnie, ne voulait même pas s'égayer avec Hortense. Et elle entrait en colère si sa sœur, qui ne lui disait pourtant jamais plus haut que son nom, l'engageait à sortir. On la voyait rencoignée près de la fenêtre où ***le Messager Boiteux de Bâle en Suisse*** pendait à un clou. Elle le décrochait et tournant les pages cornées, aux roides gravures, elle reprenait la « Relation exacte et curieuse des choses les plus remarquables arrivées durant l'année » : ***Probité d'un Hernute, Singuliers effets de la foudre, Mort illustre, Enlèvement d'une famille américaine par les Sauvages au nord de l'État de Missouri***…

Le père ne lisait jamais. À peine quelque gazette que lui avait passé M. Robert et qu'il se déchiffrait tout haut à soi-même, après la soupe, pour avoir les nouvelles des guerres, des colonies, de la marine. Mais il se défiait des livres. Il disait que lire éblouit les yeux et étourdit la tête.

Anne-Marie enlevait l'almanach des mains de Pauline ; elle envoyait cette songeuse chercher des œufs chez la métayère. Pauline les rapportait sans rien dire et allait bouder dans quelque coin. Ce n'était même pas tous les jours qu'elle consentait à tenir le petit Henri.

Sur la fin de l'été, alors qu'on la chantait rétablie, elle tomba dangereusement malade avec de fortes douleurs dans le ventre. Comme si Anne-Marie n'avait pas assez d'embarras. Il y a bien des bêtes qui ne sont pas si durement attelées que la pauvre charmante petite l'était alors.

Le Barthaut apportait de la lecture à Pauline. Mais lui, trop simple, trop uni pour la distraire. Il savait seulement pratiquer ses trois vertus comme s'il n'était né que pour ça. Près du lit-bateau dont les rideaux portaient historiées en

bleu les amours de Paul et de Virginie, le bonhomme demeurait assis, le dos rond. Il ouvrait sa tabatière, se barbouillait le nez, se l'époussetait, replaçait un bout de phrase…

Un jour, cette idée vint à Anne-Marie : et si l'autre avait fait empoisonner Pauline ?

Pauline n'allait pas mieux. On alla chercher un médecin. Il s'en tint à déclarer que la malade avait les boyaux noués et qu'il fallait lui donner beaucoup de nourriture.

Dans le pays on la voyait perdue. Telle dame faisait l'entendue dont la science consistait à savoir que les cinq premiers jours de la lune sont mauvais parce qu'ils causent les pâles couleurs en diminuant le sang du corps, que le sixième est bon parce qu'il dissipe le mauvais sang, que le neuvième engendre la rogne et la gravelle, et ainsi de suite… On conseilla à Mme Domaize de voir un certain homme qui demeurait entre Billom et Mauzun. L'homme lui dit : « Si vous vouliez me mener chez elle, cette petite, je la guérirais peut-être. »

Ils arrivèrent aux Escures sur le soir, dans la carriole. La tante représenta que l'homme avait un don et qu'on se devait d'essayer. De quelque part qu'elle vienne, la santé est bonne, grâce à Dieu. D'air placide, courtaud et noiraud comme un grillon, cet homme semblait quelqu'un de propre, de pas à craindre. Anne-Marie était un peu sujette aux impressions. Elle s'accorda à faire monter le guérisseur dans la chambre.

Il voulut qu'on le laissât seul avec la petite. Il lui fit ôter sa chemise et tout de suite se mit à lui passer les mains sur les côtés. Il marmottait quelque chose, ou simplement gé-

missait, tout en travail, car bientôt l'eau lui découla de la figure.

Il redescendit, s'assit, causa un moment des blés qui n'avaient pas été aussi beaux que chez lui ; mais de la maladie de Pauline, pas le mot. Anne-Marie le pressa d'accepter une grosse pièce ; il refusa tout, – il aurait perdu son don qui lui venait de famille, – et même de tremper quelques morceaux de miche dans un verre de vin.

Il fit seulement poser un gros sou sur la cheminée, en recommandant de le donner au premier pauvre qui se présenterait au portail. Car, si l'on y manquait, ce serait lui qui aurait à souffrir.

Tant qu'il fut dans la maison, Pauline se sentit comme à l'ordinaire. Mais, lui parti, elle devint bleue ; et de se tordre sur ce lit, de se détordre. Anne-Marie ne savait comment lui porter secours. « Ha, mon Dieu, il me l'aura tuée ! »

Mme Domaize eut bon nez d'être repartie avec l'homme. On fut une grande heure dans les transes. Puis voilà ma Pauline guérie, son mal enlevé comme avec la main. Et, de ce jour-là, quelle belle fille ce fut.

À la rentrée, Anne-Marie ne la reconduisit pas au grand couvent. L'affaire de la croix d'or leur était restée sur le cœur. Ce fut au pensionnat de Mlle Pécaut qu'on mit les deux petites.

Il y avait un an que le père s'était embarqué. Depuis la paix, on en avait reçu trois lettres. De l'autre, ni vent ni voie. Où vivait-il ? que voulait-il ?

Si Gaspard… Ne pourrait-il pas être chez lui, comme ses frères ? On l'aurait là, tout près des Escures. Peut-être irait-il de soi-même en Gévaudan pour savoir…

Enceinte, et enlaidie, pensait-elle, Anne-Marie avait été presque heureuse de n'avoir pas à revoir son cousin. Mais à présent elle aurait voulu qu'il se trouvât là.

Une certaine nuit qu'il faisait un chaud étrange, elle crut entendre des pas, à peine, sur la terrasse. La nuit suivante, elle laissa la fenêtre ouverte encore. Dans ce grand calme, le même bruit, comme de quelqu'un qui approchait, risquant un pas, de moment en moment. L'idée lui vint que son enfant était menacé. N'était-ce pas lui, aujourd'hui, l'héritier de tout le bien ?

Elle y songeait cette même après-dînée, en lui donnant le sein sur le banc de pierre. Et, la tête penchée, joue presque contre joue, elle le regardait d'un regard qui le couvait, le baignait de sa rayée chaude. Son petit, son bon petit garçon qui avait tant besoin d'elle… Le silence était si grand qu'on entendait dans la cuisine la minette laper le fond d'une écuelle. Et là, soudain, près du portail, un bruit, ce bruit de pas suspendus. Quel saisissement. Anne-Marie ose regarder. Personne. Alors elle comprend : les feuilles sèches du tilleul tombant, une, puis une, sur le sable.

… Vint un autre hiver. L'enfant ne profitait guère, tout petit, tout pâlot ; on dut le mettre au lait de chèvre. Sa mère crut faire remarque qu'il prenait plus volontiers le lait de la biquette grise de Dorothée. La béate, pour avoir ses entrées aux Escures, proposa d'apporter le pot chaque soir.

Elle s'asseyait, débitait les nouvelles. Anne-Marie l'écoutait tout en faisant boire le petit qui, parfois, refusait en détournant la figure.

Les semaines passaient, réglées comme une horloge, et l'on n'aurait pu dire à quoi elles passaient.

Jusqu'à ces jours de mars où la nouvelle courut que Napoléon avait débarqué, qu'il était à Grenoble, en Dauphiné, qu'il marchait sur Paris ! À la Belle Bergère, une troupe de monde se portait chaque jour au-devant de la diligence. Chacun avait toute prête sa cocarde tricolore. Les frères de Gaspard et le Plampougnis ne vivaient plus.

Puis on sut que dans le Midi des bandes se formaient pour le roi. De bouche à oreille on se confiait des choses touchant les projets des blancs vers Montbrison. Anne-Marie avait l'esprit plus inquiet que jamais.

QUATRIÈME PAUSE

Les bavardages de la Poule-Courte. – Son ânichon est changé en âne sauvage. – Jeuselou et ses devinettes. – L'avril était là. Jeuselou se sentait comme le rossignol qui, lorsque la vigne débourre, chante toute la nuit en son jargon : « Tant que la vigne pousse, pousse, je ne dormirai plus, plus, plus ! » Chaque année, pour cette saison, il était dans ses rêves. À deux heures du matin une idée le tirait des toiles ; alors il retrouvait sur sa vielle quelque air entendu dans une foire, et vainement cherché depuis. C'était un musicien, il ne faudrait pas lui enlever cela !

Certain soir il gagnait les Escures, ramageant sa chanson, lorsque passé Blanval il entendit tout un caquet, comme d'un moulin dont le meunier s'est endormi. Son pot à lait sur le ventre, la Poule-Courte en dévidait, en dévidait, à une manière de colporteur, qui l'écoutait tout en battant du feu pour allumer sa pipe.

Voyant Jeuselou, elle se tut, le bec ouvert. L'homme tourna la tête. Il avait un œil pleureux, une fistule comme un gros bouton rouge. Avec sa veste qui montrait la corde et son pantalon fendu sur les chevilles, la façon à peu près d'un honnête coupeur de bourse.

Jeuselou passa. Au premier tournant, il dévala jusqu'au ruisseau, les sabots à la main. Puis, par un détour, il revint derrière la ferme, se coula, se coucha dans ce bout de terre vague, contre un tronc de cerisier qui séchait là dans son écorce.

C'était sur le chapitre du petit Henri que s'étendait la Poule-Courte. Ce mignon, on le tenait mieux qu'un prince ! Et il fallait voir comme on veillait à son manger ! Aussi n'avait-on pas voulu d'autre chèvre pour le nourrir que sa chèvre à elle, la reine des chèvres du pays.

Lorsque la menette arriva aux Escures, Anne-Marie l'attendait et lui parla sérieusement.

Dans la semaine, un gaillard à la main enveloppée de chiffons fut trouvé sur le palier de l'étage. Il cherchait la dame pour qu'elle le pansât. Mais tandis qu'on allait la quérir, il disparut.

Les chiens aboyèrent cette même nuit durant un gros quart d'heure.

Un soir, Jeuselou vit de loin la Poule-Courte assise dans son charreton attelé de l'âne blanc. C'était devant la Belle Bergère et elle se trouvait bavarder encore avec quelque porte-balle. Le garçon, se sentant en humeur de bien faire, la rejoignit sur la route.

— Vous savez, Poule-Courte, que je suis d'une race où les mâles sont devins de père en fils. Écoutez, je connais à vos yeux que vous parlez trop. Et je vais vous donner un signe : si jamais votre ânichon se change devant vous en bête pharamine, prenez garde ! Je vous avertis, pauvre Dorothée ; vous me croirez ou non…

Après ce discours, il alla boire.

La Saint-Georges, où l'on tient foire et marché dans la ville d'Ambert, tombait le surlendemain. De bonne heure la béate attela son bourriquet. Elle avait poussé tout en rond, comme les raves, et ce fut soufflant, gongounnant, arrangeant ses cotillons, qu'elle s'assit sur la planche.

La voilà donc partie. Le temps restait fort sombre et nébuleux. Cependant une petite bise séchait la rosée sur la montagne et les gens disaient que les cerises s'en sauveraient. Car s'il pleut le jour de la Saint-Georges, de tout le cent ne s'en sauvent quatorze.

Le bourri trottinait de ses quatre petits pieds blancs. Ceux qui descendaient à la foire, tirant une chèvre ou menant une vache par la corde, criaient : « Voilà la Poule-Courte et son ânichon ! » Et un bonjour par-ci, et une plaisanterie par-là.

Vers Pierre-Couverte, la Dorothée, qui roulait, fière comme un pou sur l'épaule d'un prêtre, jeta, par hasard, le regard sur son âne. Pointant le nez, elle l'envisagea d'un côté, puis de l'autre, et demeura éberluée. Au sortir de l'écurie, elle l'avait vu tout blanc, à son ordinaire. Et maintenant, qu'est-ce que cela voulait dire ?

À Boissières, la prédiction lui revint à l'esprit. L'ânichon changeait de peau, se couvrait de raies, devenait rayé comme une couverture. À Pommeyrol on ne l'aurait pas reconnu : le gris tournait au noir. Au Grand-Pont, le pauvre était changé en un de ces ânes sauvages que les savants appellent des zèbres.

La Poule-Courte ouvrait des yeux comme des lunes. « Voh ! vous autres !… de la vie des vivants !… Et à présent ? Et à présent ? on verra des choses pareilles dans la vie du monde ! ? ! » Ce qui la suffoquait, c'était que l'ânichon, parti avec son honnête figure de tous les jours, se fût ainsi tourné sous ses yeux en bête pharamine.

Elle ne put pas s'empêcher de faire tout un train. Et lorsque les Ambertois virent cet âne rayé du pays des nègres, ce fut comme une émeute. De Minard à Chinard et du Mas à la Masse, voilà les gens plus en mouvement que des pois à bouillir dans la marmite. Le savetier sortait de son échoppe, le barbier mettait le nez dehors, son plat à barbe à la main, et déjà le mitron partait en enfilant sa veste grise.

Toute la ville connaissait l'ânichon de la Poule-Courte. Comme les gens du Monestier, arrivant, protestaient que la bête était tantôt pareille à soi, que la béate même jurait qu'elle l'avait vue changer de peau en route, cela renversait les cervelles ! On s'attroupait, dans un tohu-bohu de joie. Puis, le plus hardi des gamins vous prend monsieur le nou-

veau zèbre par la bride et, avant que la Dorothée ait pu descendre de son trône, on s'ébranle, on se pousse, on part au milieu des cris et des fusées de rire faire tous ensemble le tour de la ville ! Les fenêtres s'ouvraient, le monde accourait, chaque âne, au fond des écuries, se mettait à braire… Une confusion, un bruit non pareils… Jeuselou avait pris la tête avec quatre ménétriers et, derrière eux, bras dessus, bras dessous, les gens allaient chantant la chanson de Madelon qui va-t-au moulin :

C'est à la foire du mois d'avri
Qu' les ânes blancs deviennent gris,
Tout en poussant son âne,
Pan patapon ! pan patapon !
Tout en poussant son âne,
La belle Madelon !

La foire en fut détraquée.

Ce changement de peau a donné des affaires aux esprits curieux. Le maire de Courpière disait que si on ne le lui expliquait, il en tomberait malade. Le secret est tel, – à condition qu'on promette de ne le révéler à personne : Jeuselou avait fabriqué une drogue avec de la pierre infernale, drogue qui a la vertu de noircir à la lumière. Durant la nuit, il avait peint fort proprement le bourriquet en zèbre, et cette peinture n'avait marqué que peu à peu. Voilà tout le mystère. Il en fit une chanson si gentille que je donnerais beaucoup pour la savoir et la placer ici.

Qui est-ce qui est comme M. le curé, blanc la nuit et noir le jour ? C'est l'âne de la Poule-Courte.

Il avait un don pour les devinettes. Toutes les vieilles, il les savait : Qu'est-ce qu'on pend par les yeux ? – Qu'est-ce qui a ses dents sur la peau ? – Qu'est-ce qui pose son verre pour aller boire ? – Celles des ciseaux, de la ronce, de la paillasse qu'on lave, et cent autres. Mais il en imaginait d'un tour singulier, avec on ne savait quoi de riant et d'enfantin.

— Quatre tournées vers le ciel, quatre qui battent la rosée, quatre qui portent le goûter ?

— Une vache, ses deux cornes et ses deux oreilles, ses quatre pattes, ses quatre tétines.

— Brrau d'açaï, brrau d'alaï, un petit ange au mitan ? Celle-ci, – brrau d'ici, brrau de là, – il la trouva aux Escures, à voir bercer le petit Henri.

Il regardait devant soi d'un certain air et tout lui venait comme si c'était écrit dans un livre.

Anne-Marie, malgré ses ennuis sanglants, elle aurait peut-être été égayée, si elle en avait eu le temps avant ce qui arriva.

CINQUIÈME PAUSE

Le pensionnat de Mlle Pécaut. – Les ermites du Mont-Cornillon. – Le retour aux Escures. – Car ce fut le lendemain de la foire qu'Anne-Marie reçut une lettre de la demoiselle Pécaut.

Celle-ci mandait que cinq jeunes personnes, parmi lesquelles les deux cousines, venaient de s'échapper. On savait

seulement qu'elles parlaient de se rendre ermites en se retirant dans les bois.

Anne-Marie, qui avait une fausse pleurésie avec fièvre continue et grande fluxion sur la poitrine, se leva aussitôt la lettre lue, se tira de son lit.

Il fallait aller chercher Pauline. C'était forcé de laisser le petit Henri aux Escures. Elle fit promettre à la Fanchon de ne le quitter ni jour ni nuit, et la Fanchon le promit, sous serment, elle s'y engagea absolument. D'ailleurs, devant pareil tourment, – Pauline disparue, – que pesaient pour Henri des craintes en l'air ?

Mme Domaize, elle, au rebours, à la lettre de Mlle Pécaut, s'était mise au lit. Elle accueillit Anne-Marie par des reproches : mais, sans cette enragée de Pauline, jamais pareille folie ne serait entrée dans la tête d'Hortense ! Et bien des plaintes, bien des gémissements, bien des jérémiades…

Sans s'attarder à cela qui ne menait à rien, Anne-Marie alla au jardin chercher M. Jean. Lorsqu'elle sut qu'il n'était pas là, elle fit atteler la carriole d'osier sans même remonter en demander permission à la tante. Et elle prit la route de la ville ainsi, malade comme une bête, avec deux vésicatoires sur le corps.

Seule : les frères de Gaspard étaient repartis avec la troupe. On avait rappelé les soldats, la guerre recommençait.

À Ambert, Anne-Marie s'installa chez les meuniers de Chinard, des petits parents à elle. Et la voilà à courir, à tracasser. Huit jours s'écoulèrent sans qu'elle pût rien apprendre de Pauline. Elle remonta quatre fois aux Escures. Mais l'enfant ne pouvait être mieux gardé. La Fanchon avait ce tort d'aimer la danse et la soirée, – et il faut bien passer

quelque chose à une fille, quand elle est belle brune aux joues vermeilles avec des yeux semblant toujours rire au plaisir, – là, cependant, elle ne bougeait d'auprès le petit. Et elle protestait chaque fois qu'elle ne le quitterait jamais des yeux. Anne-Marie s'assurait sur elle. Elle repartait à la recherche de Pauline.

Cependant les écolières ne se retrouvaient pas ! Que l'idée fût de Pauline ou d'une autre, depuis longtemps elles rêvaient d'un ermitage. On chercherait quelque endroit enfoncé dans la montagne ; on y construirait une loge de branchages, comme dans la Vie des Saints, et on y vivrait entre un pain rond et une cruche, s'acquérant des mérites par le jeûne et la pénitence.

Dès le premier rais du soleil, sortir pieds nus, et aller tout en prières chercher l'eau à la cascade qui fume au flanc de la roche. Dans sa bruine, l'arc-en-ciel flamboie doucement. Il fera beau. L'air est si vif, si léger qu'on se sent pousser des ailes d'ange. Debout à ce rebord, parmi les arnicas, on voit les brouillards glisser au creux des vallées endormies et, vers l'Ouest, les monts d'Or, les monts Dôme, se lever tout roses, éclatant de la lumière nouvelle.

De vieilles dames se rappellent l'avoir entendu conter de bonne part. Ces petites attendirent le temps chaud, afin de pouvoir coucher sur des lits de fougère ; et elles se munirent de deux tourtes ainsi que d'un peu d'argent recueilli par collecte, de façon à pouvoir renouveler leur provision de pain.

Le jour de la foire, le tumulte leur donna une belle occasion de s'échapper. Elles s'attendirent sous l'aître, le passage voûté proche de la fontaine de Goye. – Peut-être avaient-elles trop bu de cette eau qui passe pour donner une sorte de folie joyeuse ? – Leurs toques polonaises, leurs écharpes

écossaises laissées au dortoir, elles étaient-mises avec autant de simplicité qu'il sied à des solitaires. Et les voilà, leur pain rond sous le bras, qui prennent la montagne.

Le mont Cornillon, fait à la forme d'un pain de sucre, se trouve au bout de la vallée, par delà le bourg de Job. Ainsi pointu, boisé, sauvage, il garde quelque air des vieux contes et dans les promenades du jeudi, il leur avait frappé l'imagination. Sur sa tête il porte, dit-on, des ruines étranges, mais si ruinées qu'on ne sait si elles sont d'un camp de César, d'un château-fort ou d'une église.

En avançant par là, les petites découvrirent pas à pas le pays et le trouvèrent plus plaisant encore qu'elles ne se l'étaient figuré. La montagne s'y relève en éperons et rentrants couverts de sapins pressés comme les épis d'une gerbe. Entre ces pentes s'engage une longue pelouse contournée et sur leurs contreforts se promènent des sentiers bordés de granits ronds qu'ombrage quelque beau fayard ou quelque bouquet de sureaux à grappes rouges.

Comme autrefois S. Robert dans les forêts de La Chaise-Dieu, les petites s'établirent au cœur des bois sur une esplanade de mousse.

Le troisième jour, deux d'entre elles n'y tinrent plus. Cette idée les avait prises qu'à dormir ainsi à plate-terre, elles se réveilleraient un matin avec un collier de vipères au cou. – Car en ces cantons la vipère pullule, et de sinistres accidents y arrivent aux voyageurs. – Leurs compagnes ne les laissèrent partir qu'après leur avoir fait jurer la main levée qu'elles ne révéleraient jamais le lieu de l'ermitage.

Et elles ne le révélèrent pas. Afin de dépister les gens, elles avaient eu cette précaution de passer la Dore. À la nuit

tombante seulement elles rentrèrent rue de Goye, moins honteuses d'avoir quitté le pensionnat que d'abandonner leurs compagnes. On eut beau leur remontrer que leur serment ne valait rien et les faire descendre dans une cave à limaces, pas de nouvelles.

Le temps, par bonheur, restait beau. Hortense, Pauline et l'autre s'étaient bâti un abri de mottes gazonnées à la façon de ceux des sabotiers dans les bois. Elles vivaient de pain bis, de châtaignes de terre, d'oseille sauvage. Un jour elles firent cuire des morilles sur une lame de pierre… Bien sûr elles auraient tout donné pour une écuellée bien chaude de soupe au lard. Mais il n'y a rien de plus têtu qu'un Auvergnat si ce n'est une Auvergnate.

Anne-Marie et M. Jean, cependant, de village en village, questionnaient un chacun. Mme Domaize, devant la servante, maudissait Pauline vingt fois le jour ; mais pour le bon renom de la famille, devant la confrérie des bouts-pendants, c'était l'autre, la troisième qui avait tout fait.

Finalement, un homme de Paillat conta qu'une petite était venue acheter du pain. Aux enseignes qu'il en donnait, on reconnut Pauline. Le lendemain, avant midi, les trois ermites étaient retrouvées.

— Ho, Pauline, si tu savais par où j'ai passé ces jours-ci !

Anne-Marie n'en dit pas plus long, elle comprenait que ses sermons seraient perdus.

Hortense lui apprit, quelques jours après, qu'elles avaient fait leur solitude à son intention et à celle de ceux qui allaient se battre, Gaspard, les cousins. Surtout à la sienne. Pauline avait bien vu, l'autre été, comme elle pleurait souvent.

Sans savoir pourquoi, Anne-Marie se sentit irritée.

Qu'on se félicita, bientôt, d'avoir retrouvé ces petites ! On ne savait ce qui mitonnait sourdement. Des bruits passaient et des alarmes. Le comte d'Espinchal venait de faire une prise d'armes dans le Forez avec cinq cents chasseurs de Henri IV. Il prétendait s'emparer de Lyon et il y avait eu des engagements déjà.

On préféra donc voir les cousines retourner au grand couvent. Le mardi après la Pentecôte, on les y conduisit toutes deux.

Ainsi vint le jour depuis lequel Anne-Marie Grange n'a plus jamais su rire.

En remontant, cahotée dans la carriole, elle songeait : Henri se faisait bel enfant. Elle n'avait que cela, ce petit garçon ; mais comme elle se sentait le cœur gonflé de joie quand il se tournait contre elle pour y demeurer niché, malgré la Fanchon qui venait le prendre. Et ses yeux qui parlaient, qui riaient, déjà pleins de connaissance…

Pauline aussi allait bien, quoiqu'on l'eût ramenée du Cornillon plus jaune qu'une bohémienne. Et sa propre maladie, Anne-Marie s'en était débarrassée sur les chemins. « Ha, le bon Dieu nous a aimés ! »

La pauvre douce, elle le disait trop vite.

Le temps semblait disposé à quelque tempête. Un ramas de nuages poussés de l'Ouest pesait sur les monts du Forez en ondes de plus en plus sombres. Le vent cornait aux oreilles, aplatissant les arbres qui claquaient de toute leur feuille.

Tête basse, la Bichette des Domaize n'allait qu'au pas. Anne-Marie, rencoignée, regardait au bout du vallon le dé gris des Escures dans les feuillages bousculés. Il pouvait être sept heures du soir. L'heure de la soupe, celle où l'homme mange assis sur la pierre du seuil, son écuelle au creux de la main. Et le vent tire les fumées des cheminées de pierre noircie.

Cette vieille campagne assombrie, ces pentes de prés, de bois, enchevêtrées les unes dans les autres, elle considérait tout cela. Peu à peu elle pâlit comme si le sang lui quittait la joue, et elle se pencha pour passer mieux le regard sur le pays.

— Mon Dieu !…

Jean Domaize la regarda, et brusquement redressé, regarda aussi la campagne.

— Mais regarde, Jean, pas un toit ne fume.

Ah, dès qu'on s'en avisait, c'était un saisissement : quel air d'abandon. Les toits des métairies, des villages, ceux des Escures aussi, n'avaient pas une fumée. Comme si les gens, partout, avaient fui, laissant leurs maisons désertes sous la nuée écrasante. Un cavalier, ventre à terre, venait de passer au tournant de la sente, là-bas… Le bruit du vent, maintenant, semblait plein d'autres bruits, comme de beuglements perdus… On vit une troupe sortir d'un boqueteau et filer en hâte vers le bois de la Souderie. À un quart de lieue de là, d'autres paysans traversèrent en s'égaillant une étendue de pacages pour disparaître aussi dans la forêt. Comme si le pays se vidait de son monde, se faisant désert pour fuir quelque chose qui maintenant lui arrivait dessus.

SIXIÈME PAUSE

L'enfant volé. – Le manquement de la Fanchon. – La nuit aux lanternes. – Jean Domaize avait lancé la Bichette à toutes brides, malgré le mauvais chemin.

Aux Escures, personne. Fanchon appelée ne répondait pas. Les portes battantes, l'ouvrage en train abandonné là, tout avait un air de désordre et de fuite. Enfin, dans l'arrière-cour, on aperçut la plus âgée des servantes en haut d'un tertre, la main en visière sur le front. Elle tressauta lorsqu'on la cria, descendit maladroitement, commençant de parler avec beaucoup de gestes.

— Voyez, pauvre maîtresse, les autres sont par là, aussi, qui cherchent. Moi, il n'y a pas de ma faute, toujours ! Je disais à la Fanchon : soigne-le bien, contente la dame… Mais le bon Dieu nous aidera, on va le retrouver.

— Il est mort ? souffla Anne-Marie. Elle avait dû faire un effort violent pour parler. Soit qu'elle priât, soit pour l'émotion, les lèvres lui tremblaient. Dans le moment elle fit un vœu.

— Où est la Fanchon ?

La servante assurait que le petit n'était pas mort. Tout d'un coup on ne l'avait plus vu. Jeuselou et les gendarmes avaient mis tout le monde aux champs.

Anne-Marie, ses jambes ne la portaient plus. Comme elle put, elle gagna la maison. Une des filles l'y attendait, qui n'avait osé sortir ; elle ne fut que protestations, et cris, et larmes. D'une voix basse, qui donnait froid, Anne-Marie la fit

taire, puis lui dit de raconter, sans rien passer, sans rien excuser.

Eh bien, tout allait son train, lorsqu'à la fin de l'après-midi, deux hommes s'étaient présentés au portail : l'un qui jouait de la vielle organisée, l'autre qui montrait un singe habillé d'écarlate comme un général angliche. Les gens de la maison s'étaient attroupés sous le tilleul.

On riait tant qu'un des valets alla quérir la Fanchon dans la chambre. Elle ourlait des serviettes près du petit Henri qui venait de s'assoupir.

Il dormait donc là, bercé au pied dans son cros. Le valet avait laissé ses sabots au bas des montées, mais d'entrée la Fanchon lui fit le signe du silence. Elle ne voulait rien entendre. « Ce n'est pas la peine, Damien, je ne le laisserai pas, j'ai promis ! » Le garçon redoublait ses instances à voix basse : « Dé, ce petit, regarde s'il dort ! Quand tu serais là à le regarder pour qu'il dorme ! Tu feras bien rire de toi avec tes grimaces ! » La Fanchon avait dix-neuf ans, et c'est le temps de la folie où l'on pense plus à un mari qu'à ses maîtres. « Allons, viens d'un saut ! faut voir les tours de ce singe… » Elle y alla.

On a su par une femme de Roche-Savine, qui en paissant sa vache tomba sur eux au milieu des fougères, qu'une vieille se trouvait avec les deux comédiens. Assis à cent pas du château, ils mangeaient du pain et du fromage comme pour passer le temps… Lorsque ces montreurs de bêtes virent tout le monde autour d'eux, ils durent jouer un air convenu. La vieille alors entra par la fausse porte, traversa la cour et monta en haut. Là, elle n'eut qu'à prendre dans son

tablier le minou qui dormait à poings fermés, tout rose, tout ronronnant.

La Fanchon revient, trouve la porte ouverte, le berceau vide. « C'est le Damien qui t'a fait ça pour te donner une peur. » Mais la peur déjà lui arrivait, tandis qu'elle s'efforçait de rire en cherchant sur les lits. Elle redescend les montées quatre à quatre. « Ce petit doit pleurer quelque part : dépêchez-vous de me le rendre ! »

Puis elle a changé de figure.

On crie, on court partout après les montreurs de bêtes. Un enfant dit qu'ils ont pris leur route par le bois des Fayes. Damien monte à cru sur le cheval, galope jusqu'au bourg. Un quart d'heure après, les gendarmes étaient dans le chemin du bois. Les voleurs n'avaient pas une grosse avance. À travers une forêt si épaissement plantée et touffue, encombré de l'enfant, de leur orgue, ils ne pouvaient aller bien vite.

Un vieux qui fauchait du trèfle vit deux hommes et une femme tout embesognés sortir de derrière le château des Chapioux. Le brigadier, lui aussi, les aperçut de loin. Les recherches portèrent par là. Cependant, grâce à Jeuselou, qui était partout, les gens, hommes, femmes, enfants fouillaient la campagne, s'avertissant par les meuglements de leurs cornes de berger.

Lorsque arriva Anne-Marie, les voleurs, on croyait les tenir comme au filet au-dessous du bois des Fayes. Il avaient été vus, oui, vus, en pays découvert où les encerclait la battue. Il fallait qu'ils fussent là autour des Chapioux. Cependant, la nuit approchait sans qu'on eût fait main basse sur personne. On fouilla pouce par pouce la métairie et le château : rien, rien. Sinon, derrière une haie, un ciseau de char-

pentier et une corde de dix-huit pieds de long, de la grosseur d'une corde de lessive.

Des gens s'en revinrent. D'autres, avec des branches de pin allumées en guise de flambeau, continuaient de chercher. À tout moment il arrivait quelqu'un aux Escures. Ce fut bientôt comme dans une auberge un jour de foire. Dehors, le vent ronflait. Un volet claquait. M[me] Domaize faisait apporter des bouteilles ; tel ou tel mangeait un morceau avant de repartir, mais s'attardait, parlant dans le haut de la voix, tapant sur la table.

Quelle nuit ! Anne-Marie demeurait assise près du feu. Elle se serrait parfois les mains à se faire mal. Puis elle se levait. Elle ne pouvait plus supporter le train de ces hommes naïvement heureux de boire et de se donner là de l'importance. Jean Domaize même elle le voyait tout animé, tout élargi par cette émotion qui le tirait de son ordinaire.

Mais la patience échappait à Anne-Marie lorsqu'elle entendait la tante, causant avec un de ces pays dans le bruit des verres, bâtir quelque histoire bien sotte, bien chimérique, dont la fin était que le petit Henri serait rapporté le lendemain. Elle sortait, elle se portait au devant de ceux qui revenaient du bois.

Toute la nuit elle fit le chemin, de la route au logis, du logis à la route. Le vent soufflait en foudre, et ployant les arbres jusqu'en terre, il semblait vouloir tout renverser. Dans le noir on reconnaissait Jeuselou à ses habillements de burelle blanche. Il arrivait aux nouvelles, et, entêté, il retournait là-bas, du côté des Chapioux. Les paroles lui séchaient à la gorge, il s'essuyait le front d'un revers de main.

Anne-Marie regagnait son tabouret au coin de la cheminée. À sa contenance on connaissait qu'elle n'en pouvait plus. Mais pas un mot, pas une plainte. Si l'on avait eu Gaspard ! Elle tiendrait maintenant contre soi son petit enfant, comme elle le tenait ce matin au creux de sa robe, ce petit qu'elle ne reverrait peut-être de sa vie… Elle sursautait parce qu'un peu de suie dégringolait dans l'âtre. Ou bien rentrait le Barthaut.

— C'est la Fanchon qu'on ramène. Elle était partie comme une déraisonnée. Le Damien l'a rattrapée sur le bord de l'étang.

— Laissez-moi tranquille avec cette… D'un malheur n'en faites pas deux.

Un appétit de vengeance l'enfiévrait, et plus dur que celui, jadis, qui lui avait fait décharger le coup de coutelas sur la main de l'homme. Cela, sa peine, tout l'étouffait, sans qu'elle pût fondre en larmes. Trois fois elle sortit dans la cour et revint. Elle dut ouvrir le col de sa robe pour se donner de l'air.

Enfin elle prit le Barthaut sans lui rien dire, – le pauvre avait tant trotté pour son filleul qu'il ne tenait plus sur ses jambes, – et elle passa dans la grange avec lui.

La Fanchon était là, couchée, parcourue de tressaillements comme une bête prise. On entendait le bruit de son souffle et, mêlé au craquetis de la paille, celui que faisait en mangeant la fille assise à croppetons près d'elle. Une lanterne posée à terre envoyait de grands rais d'ombre se perdre vers la charpente.

Lorsque la malheureuse vit sa maîtresse, elle se détourna, la face dans les mains, comme une fille qu'on surpren-

drait nue. Anne-Marie s'agenouilla et chercha à lui découvrir le visage.

— Écoute, je te pardonne pour que Dieu vienne à notre secours…

Elle disait à la Fanchon qu'elle lui remettait sa faute, qu'on allait retrouver le petit, le rapporter dans la chambre. L'autre entendait-elle ? « Elle n'est plus bien à soi », souffla le Barthaut. De fait, elle n'eut pas un mot. Elle cherchait seulement à se dégager comme pour se couler, se cacher dans la paille. Soudain, cette pensée vint à Anne-Marie : « S'ils ont disparu si vite, c'est qu'ils ont jeté mon petit dans l'étang du haut avec leur vielle, leurs défroques. Oh ! alors, je tuerais cette Fanchon. »

Elle ne pouvait se relever. Elle avait perdu toute couleur de vie.

— Tirez-moi de là, sa vue me tue.

Si elle ne tomba pas en faiblesse, ce fut parce qu'il fallait tout de suite, tout de suite, faire allumer des feux autour de l'étang et le faire sonder avec des perches.

Même elle les fit vider tous deux dès le matin, malgré Mme Domaize qui, songeant au poisson perdu, voulait qu'on attendît.

Qu'on attendît quoi ? Robert avait fait tuer le petit pour rentrer dans les droits que le contrat lui donnait. Mais s'il croyait !… Anne-Marie se sentait devenir folle. Elle fut sur le point de descendre à Ambert pour tout dire aux juges. Si l'enfant, pourtant, n'était point mort ? Elle le honnissait à jamais en faisant connaître son père. Non : Robert reparaî-

trait. C'était d'elle qu'il avait à faire, et de l'argent. Cette idée, loin d'effrayer Anne-Marie, lui donnait un espoir.

… Huit jours après, il s'agissait bien d'un enfant volé par des montreurs de bêtes ! Car c'est environ ce temps que fut donnée la grande bataille du Mont Saint-Jean et que Napoléon se livra aux Anglais qui le trahirent. Anne-Marie seule et la Fanchon étaient toujours au lendemain du vol de leur petit Henri dans ce bouleversement de toute la France. Mais la Fanchon, totalement déraisonnée. Personne n'avait pu la remettre dans son bon sens, pas même Anne-Marie. Lorsque ses frénésies la prenaient, la malheureuse lâchait tout pour courir la campagne, criant et appelant le petit…

QUATRIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Les fureurs de la troupe. – Gaspard revient et il va aux Escures. – La nouvelle. – Le roi revint. Toute la France était en feu. À Lyon, des bandes de soldats, sabre nu, portant des torches, courent les rues avec des fureurs et des cris de possédés. On maltraite les gens bien mis. Les fédérés s'attellent aux canons : « Trahison ! Pas d'Autrichiens ! Aux redoutes ! Aux redoutes ! » Comme le général Mouton-Duvernet refuse de prendre le commandement, on le bouscule, l'émeute éclate.

Les chefs réussissent cependant à emmener l'armée rejoindre celle de la Loire. Mais lorsque à Montbrison les soldats voient le drapeau blanc arboré, leur colère se remet à bouillir. On crut qu'ils allaient, comme ils le disaient, foutre le feu partout. Des faces de forcenés, noires de consternation et de rage. Du moins saccagèrent-ils les maisons de ceux qu'on savait être pour le roi. Puis des compagnies désertent en masse et se jettent dans les monts du Forez avec l'idée de faire là une Vendée nationale.

Dans le pays, les pires rumeurs couraient : la troupe avait égorgé père et mère à Montbrison ; mais le Midi était à feu et à sang, on y massacrait partout. D'autres juraient leurs grands dieux que Napoléon se trouvait à Lyon avec deux cent mille Turcs et avait pris le commandement des armées. On ne savait ce qu'on allait devenir.

La France s’en irait par morceaux, comme son armée qu’on avait fait reculer derrière la Loire, depuis Bourges jusqu’aux monts d’Auvergne pour en licencier les corps l’un après l’autre. Les soldats ne décoléraient pas à l’idée qu’on les renvoyait ainsi, trahis, bernés, sans même leur payer leur masse ni l’arriéré de leur solde. Mais mille dieux, est-ce qu’on se moquerait d’eux tout du long ?

Gaspard rassemble les sous-officiers, ses camarades, désigne son chef d’état-major et fait occuper la ville. Tout chasseur trouvé en maraude ou dans un cabaret sera fusillé. Il convoque le receveur et le maire, et les habitants ayant complété la somme, les payements commencent dès le lendemain.

À Montluçon, les éclaireurs de l’ex-garde agissent de même. Partout les sous-officiers, après avoir consigné leurs supérieurs, saisirent les fonds du trésorier, firent financer le bourgeois et réglèrent à chacun son dû. Ce fut pour cela qu’on les surnomma les Brigands de la Loire.

Après quoi, pour regagner leurs foyers il leur fallut se mettre en armes et par groupes, car on les insultait dans certains cantons. Des bandes mêmes assassinaient les isolés. Mais en Auvergne, tout le monde était pour ces brigands, pour les soldats. Le préfet de Clermont écrivait à son ministre : « Le pays est si révolutionnaire que les nobles et les riches cherchent asile dans les villes. » On mettait le feu à leurs récoltes, à leurs forêts, tant on était furieux de la façon dont avaient tourné les choses.

Et Benoni Corps-de-Bœuf, le Dragon Baptiste, le Cadet Marcepoil, d’autres, revinrent ; Plampougnis, Valentin Verdier, qui était lieutenant. Et Gaspard revint. Et de tous ceux qui revenaient, on n’en voyait pas rire un seul.

Gaspard n'avait pas tant changé qu'on aurait pu croire. Le maintien plus fier peut-être, et il ne parlait pas beaucoup. Toujours cette face claire, ferme, aux os larges, toujours ces yeux perçants et parlants ; mais le regard appuyait davantage, avec au fond on ne savait quoi de terriblement tranquille.

Il arriva sur les quatre heures, un soir, alors que les moissonneurs assis sous un arbre mangent la salade à l'huile de noix. C'était bien le pays, la poulaille qui gratte le crottin sur la route, l'auberge à l'enseigne peinte, avec un char de sapins liés de chaînes devant la porte, et cette vieille senteur triste de montagne dans le vent. Au fond de la cuisine, la fille épluchait des herbes, un plat-écuelle sur les genoux.

Avant la nuit il fit un tour dans le bourg. À l'odeur de lapin, de futaille, de pain chaud, il reconnaissait chaque ruelle ; à un fumet animal, un relent de fromage, de tabac à priser, tel ou tel vieux homme. On l'appelait, il donnait des poignées de main au pas des portes. « Ha, bougre, tu enfonces l'amitié ! » faisait le charron en secouant les doigts. On prenait un verre. Mais c'était avec les camarades revenus que Gaspard se sentait en entente. On se regardait entre les deux yeux. « En avoir tant vu pour voir ça ? Ah maladie ! » Ils se taisaient, et tout revenait leur gronder dans la poitrine.

Ce ne fut qu'après la soupe, quand il fit noir, que Gaspard entra chez Jeuselou…

Le lendemain, dans la matinée, il prit le chemin des Escures avec Benoni.

Un terrible, le Benoni, un vrai dévorant, laid à faire faire un écart à une mule. Brossés, astiqués, leurs bottes cirées à

l'œuf, tous deux avaient gardé leur habit de soldat. Et cela, d'abordée, arrêtait un peu la jeune femme. Elle mit les mains aux épaules de Benoni et l'embrassa joue sur joue. Puis Gaspard. Elle étranglait d'émotion. Un tremblement agitait la joue de Gaspard sous la pommette.

La salle à manger, ç'aurait été bien cérémonieux. Anne-Marie les poussa vers le cabinet, une pièce tapissée d'un papier vert à fleurettes où le salpêtre traçait des ondes. La branche d'un prunier balançait devant les carreaux, – on devait toujours la faire couper au printemps suivant. Dans cette ombre, à l'humidité s'ajoutait un goût de vieux cuir. Des brides étaient pendues au mur ainsi que deux fusils de chasse. Le jour tombait de biais sur un petit bureau surmonté de casiers à registres de basane.

Gaspard et Benoni s'asseyaient sur le bord de la chaise.

— Vous devez être fatigués… Tu as l'air échiné, Benoni.

— Dans un lit, on ne sait plus dormir. Cette nuit j'irai à la paille.

— Attendez. Nous allons trinquer avec le vin de l'oncle Jérôme. Il en reste trois bouteilles.

— Non, laisse, cousine ; nous ne sommes pas venus pour te déranger.

Elle n'était pas longue à reparaître, toujours gracieuse et vive, brisant le cachet, de la clef, à petits coups. Benoni goûtait du bout des lèvres, par révérence, puis levant le nez, allait voir ce qu'il y avait au fond du verre. « Un vin flambant ! »

— Mon Dieu, je n'ai plus de biscuits. Mais si vous vouliez de la miche…

Gaspard n'en pouvait ôter les yeux. Toujours ce visage pur de ceux qui semblent ignorer la vie. Maintenant qu'elle souriait, il la retrouvait toute, sans qu'elle eût pris un jour… Comme jadis, aux après-midi où, cousant sous le cerisier du haut, elle relevait la tête lorsqu'il lui faisait signe d'écouter une caille qui chantait « Quant qu'aya ! » dans les avoines. Tous deux ils prêtaient l'oreille : « Elle est ici… non, là… vers le genêt… » Ha, Dieu !

Anne-Marie surprit ce regard. Benoni parlait d'un ton posé, raisonnable : « Pour ça, cousine, on peut dire que le soldat en a vu… » Elle rougit, si peu que rien. Elle causait, elle se sentait amicale. Son idée, elle le savait bien, allait toujours à son petit enfant, une idée qui ne la quittait pas d'une heure. Son doucet ! si elle ne devait plus le revoir, elle priait Dieu de l'ôter du monde.

Elle était contente que Gaspard fût là, lui, la meilleure tête de la famille. Quand ils s'entre-regardaient, elle éprouvait que l'amitié demeurait et malgré tout une confiance.

Il se leva pour prendre congé. Et alors il lui dit, d'un élan, qu'il savait le malheur de son petit garçon…

Il n'ajoutait pas, ce n'était pas la peine, qu'elle pouvait compter sur lui pour tout, pour toujours. En cette minute l'ennui et la fureur tombaient comme un manteau alourdi de pluie qu'on laisse couleur à terre.

Sans pouvoir répondre. Anne-Marie continuait de l'envisager et des larmes lentement lui emplissaient les yeux. Fil à fil elles lui déroulaient sur la joue sans qu'elle cessât de regarder Gaspard avec un pauvre sourire. Et soudain elle se prit à sangloter.

Les deux garçons, debout, se détournèrent. Gaspard empoigna sa chaise par le dossier, machinalement, et la replanta devant lui. Anne-Marie se tamponnait les yeux de son mouchoir. Elle effaça un pli sur sa jupe, et d'une voix mal sûre dit à Benoni en souriant :

— Allons, cousin, un second verre. Tu ne veux pas t'en aller sur une jambe.

Elle versait, la lèvre à peine mordue, penchant la tête.

Du tournant ils virent les gens rassemblés autour de la diligence : le charron en tablier de cuir, quatre, cinq paysans portant la faucille et des liens de paille, et les autres, d'anciens soldats, les mains aux poches, qui regardaient la boue.

Le conducteur parlait des ennemis. D'après la gazette, les Autrichiens occuperaient la Loire et la Haute-Loire ; les Bavarois et les Wurtembergeois le Puy-de-Dôme.

— Habillés de blanc, de vert, de noir, fit le charron, ça sera toujours des Cosaques.

Gaspard ne s'était arrêté que juste pour entendre, et de l'air d'un homme qui ne désire pas qu'on l'aborde. Il traversa l'auberge, prit sa hache : il y avait un pommier trop vieux à jeter bas.

Poitrine au vent, il bûchait. Eux, les vrais Français, qui avaient voulu avec délire les trois couleurs, on les avait vendus et trahis. Et maintenant on les humiliait jusqu'au sang… il grondait, abattant sa hache dans le tronc, à la volée.

L'enfant qu'ils avaient enlevé, ces autres, il s'en moquait bien. Ce fils d'un mirliflore qui à cette heure devait égorger les soldats dans les prisons d'Avignon ou de Nîmes ! C'était malheureux à dire, mais mieux eût valu pour Anne-Marie même que ce petit fût au fond de l'étang, une pierre au cou.

Oui, que lui faisait ce fils du monsieur ? et toutes ces histoires ? Anne-Marie était une dame, on l'avait mariée à ce noble au crâne déplumé. Jean-Pierre Grange, les cousines, il se ballait d'eux et du reste. L'empereur au pouvoir des Anglais, six cent mille ennemis en France.

Sur la plus haute branche d'un poirier de plein vent, un chardonneret chantait, le bec vers le ciel. On voyait se gonfler sa petite gorge, et la chanson jaillissait, filait en fusées, plus pure qu'une eau ressautant sur la roche vive. Gaspard ramassa une pierre et, redressé, la balança un moment dans sa main…

Et puis il la laissa tomber sur l'herbe.

DEUXIÈME PAUSE

L'attente. – Les messieurs noirs du bois et le vol de la caisse d'Ambert. – Les flammaçons. – Une nuit la chèvre grise de la Poule-Courte fut volée. L'avait-on enlevée pour continuer de nourrir le petit ? À ce compte il serait caché dans le canton ?

Gaspard levait les épaules. Il ne voulait songer qu'à Robert. Jetant l'œil sur son bras gauche, il se disait qu'il le donnerait de bon cœur et dix pintes de sang avec, pour pouvoir joindre le monsieur parmi les verdets du duc d'Angoulême. Lui et les ennemis de la France, c'était tout un

pour Gaspard. « Ha, tonnerre de Dieu, me passera-t-il par les mains, quelque jour ? »

Mais certainement le mirliflore allait reparaître. « Il attend que ses amis les ennemis tiennent la région… »

Gaspard le haïssait d'autant plus fort qu'il le voyait, maintenant. Jeuselou lui en avait fait le portrait, et il se le figurait en pied, aussi nettement que tel bourgeois aperçu dans la patache.

Il se dit que dans les forêts, à l'entour de Chenerailles, reviennent « les messieurs noirs du bois », deux frères en chapeau tromblon et lévite sombre. Mais on n'aime guère parler de ces choses. Le garde-chasse de Doranges les vit un soir à la rosée tombante sortir d'un fourré « d'où un chien ne serait pas sorti », assurait-il.

Le nom de leur famille, mieux vaut le taire, ici. Il ne serait pas chrétien qu'on reprochât à leurs parents le malheur de ce cousinage. Ces deux frères étaient au vrai des messieurs de campagne dont le bien se trouvait aux environs de Brioude. Ils montraient grande prétention d'être nobles, alors que l'arrière-grand-père se mêlait de chicane en petit chicaneau. En tout cas ils avaient de qui tenir. Leur oncle, surtout, le vieux La Godivelle, un bonhomme sec, à tête de mort, enfoui dans une énorme cravate, était un scélérat fini. On en a raconté des traits à glacer le sang.

Le père mourut en laissant une fortune considérablement dérangée. Ses garçons furent élevés par ce La Godivelle, qui entendait être maître de jouir de tout, suivant son bon plaisir, à quelque prix de conscience que ce fût. Il leur donna l'éducation du diable. Aussi, dès que le poil leur eut

poussé, leur vie fut-elle faite du vice en sept péchés capitaux sur sept.

Lorsque la révolution pointa, ils rejoignirent les blancs au camp de Jalès, dans ce canton sauvage auquel l'auberge de Peyrebeilhe a donné par la suite un affreux renom. Mais ces blancs étaient braves gens ; ils les chassèrent. En dehors des embuscades, ces deux-là montraient peu d'intrépidité, cruels d'ailleurs comme la plupart des sournois. Robert même prenait un étrange plaisir à considérer les cadavres, bien que cette vue lui soulevât l'estomac.

Après cela, plus ou moins compagnons de Jéhu, vers Yssingeaux. Ces messieurs s'étaient mis à arrêter les diligences. On peut donner cela pour de la politique, si l'on tient à en parler obligeamment. Mais on les a accusés aussi de l'assassinat d'un notaire, – un crime qui fut mis en complainte, – et de plusieurs meurtres sur les grands chemins.

En Livradois il y eut des trafics qui ne furent jamais éclaircis. Durant l'hiver de l'an V, chaque nuit quelque maison flambait dans les communes d'Auzelles et de Brousse. La garde nationale patrouillait ; elle faisait main basse sur les étrangers sans passeport et sur tous ceux qui voyageaient de nuit. Mais la neige empêchait une battue dans les bois.

Le 8 messidor an VII, à onze heures du matin, la voiture qui conduisait la recette d'Ambert à Clermont fut arrêtée près de Saint-Amand. Ils étaient une bande de neuf brigands armés qui firent feu sur les deux gendarmes d'escorte et pillèrent la caisse. Les autorités envoyèrent vingt-quatre hommes de troupe tenir garnison dans le bourg. Des réfractaires se cachaient dans le bois de la Varsillaire, et l'on disait que ceux qui avaient enlevé la recette publique s'y étaient rembuchés.

Ce fut le temps où M. Robert se croyait chef de partisans. Dans les grandes occasions il portait l'habit-veste vert à retroussis chamois, l'écharpe blanche, et le pantalon de drap vert garni de cuir à l'entre-jambe. Durant des années il se vit pour le mois suivant entrant à cheval dans une ville après quelque prise d'armes. À lui seul il avait plus d'ambition que tous les généraux de Napoléon en paquet.

Mais il lui manquait une ossature : au milieu du danger, plus d'homme. Lâche, pour trancher le mot. Et par là même impitoyable, afin de se convaincre de sa propre vigueur. Il passait sa vie à se jouer la comédie. Au bois des Fayes, lorsqu'il monta ce coup de main pour donner dans l'imagination des Grange, après les coups de feu, les hurlements, cavalcadant, s'escarmouchant, il croyait que c'était arrivé.

Ce goût de la comédie lui avait prêté d'ailleurs beaucoup de manège et une extrême habileté à duper les gens.

La police alors fonctionnait ric à rac. Puis en ces temps troublés, on préférait se taire plutôt que d'attirer sur soi quelque vengeance. Les aubergistes de Peyrebeilhe égorgèrent bien les voyageurs durant vingt-cinq ans, sans que les gens du voisinage osassent en parler aux gendarmes. Un vieux mendiant les avait vus assommer un marchand de bestiaux dans la fenière, tous les paysans le savaient, et cela ne parvint que trois ans après aux oreilles de la justice.

Robert et Gilbert restaient très soutenus de leur parenté. Par certains messieurs de Brioude, ils tenaient aux flammaçons, – ailleurs on dit francs-maçons – et avaient ainsi des alliances à Ambert. Car les deux loges étaient sœurs et se servaient d'un unique sceau : ***S. Jean d'Ambert & S. Julien de***

Brioude. À cette époque tout bon bourgeois cachait dans le tiroir de sa commode le chapelet à bouffettes, le cordon bleu soutenant l'équerre de cuivre, et le tablier où est peinte une chapelle ronde. Les assemblées se tenaient dans une maison délabrée aux trois marches en pyramide, sur le chemin des Croves du Mas.

À Clermont, la Compagnie de l'Arc s'était reformée parmi les francs-maçons. Le jardin des exercices, au Bois de Cros, renfermait des buttes de terre, des carrés, des ronds, qui gardaient une signification mystérieuse.

Ces pèlerins n'ont pas laissé renom trop catholique. Une nommée Marie Carelle passant une nuit près de la fontaine des eaux piquantes à Grandrif, vit une grande table entourée de messieurs. Ce qui lui fut dit là, et quelles personnes elle y reconnut on ne le sut jamais. On contait seulement qu'elle avait eu si peur que son bonnet ne tenait plus à sa tête.

Au vrai ces francs-maçons s'inquiétaient surtout de banqueter pour la Saint-Jean d'été et la Saint-Jean d'hiver. Si Robert se servait d'eux, il ne les mettait guère au fait de ses entreprises.

Gaspard en quelques jours en apprit assez long. Il devina l'arrogance, la folie d'ambition, et sous la lâcheté de naturel, quelque chose de détraqué, peut-être. Ce Robert, une sorte de goût pour Anne-Marie devait croiser sa haine. Alors, peut-être avait-il le désir de la reprendre en son pouvoir ?

Gaspard s'arrêtait en pied, l'œil fixe. Ses mains s'ouvraient comme pour empoigner l'autre à la gorge. « Pas d'autre mort que celle que je lui ferai faire… » Seule une idée rafraîchissait le sang : « Puisque des gens comme lui tiennent maintenant le haut du pavé, un de ces quatre matins on

le verra arriver aux Escures. Ça va. On saura ce que pèsent des détrousseurs de diligence devant les soldats de l'Empereur. »

TROISIÈME PAUSE

Anne-Marie et l'abbé Boutarel. – Entrée des Cosaques à Ambert. – Ce qui travaillait Gaspard. – Sa Haute Naissance. – Gaspard, questionné, non sans hésitation, par sa cousine, ne lui en rapporta pas la moitié de la moitié. Encore donna-t-il aux faits de brigandage une couleur de politique.

Anne-Marie, qui ne s'était pas étonnée jusqu'alors, tomba dans un grand trouble. Robert pourrait donc la contraindre ! Il le pourrait à force ouverte, parce que tout était renversé et que les blancs faisaient la loi.

Ce qu'elle avait appris n'aurait rien dû changer à sa grande résolution. Cependant elle savait que si l'autre revenait, elle ne saurait que devenir. Le revoir ! De ces trois jours de mariage, elle gardait la honte de son propre corps. Jamais le péché ne la tenterait, le péché, l'ordure, dans ce mauvais désir et cette fureur des hommes. Au moulin elle n'avait pas senti cela comme elle faisait à cette heure, de tout son être. Pourquoi ? Quel désarroi, quelle misère. Le pis était qu'elle ne se reconnaissait plus : elle sentait qu'un beau matin elle pourrait se réveiller tout autre, une autre femme, changée du noir au blanc.

Quoiqu'elle ne lui donnât pas grande créance sur son esprit, elle alla voir l'abbé Boutarel à la cure.

Il la reçut dans sa salle à manger, toute basse sous les solives dont s'écaillait le badigeon jauni. Ce matin-là il mettait son miel en pots. Des rognures de papier blanc traînaient sur le plancher. L'odeur du miel se mêlait à celle de quelque feu d'herbe venue du jardin des Sœurs.

L'abbé écouta Anne-Marie les deux poings sur la table. De crainte qu'elle ne se désespérât naguère, il lui avait parlé de faire examiner le cas en cour de Rome. Mais elle n'avait pas voulu que rien transpirât. Plutôt que de la mettre en garde contre ses sentiments, l'abbé prit donc le parti de lui rappeler ses résolutions. N'avait-elle pas décidé de rester dans son chemin et parce qu'elle était liée, et parce qu'elle avait un fils. Eh bien oui, sentir qu'on va droit, d'un cœur sans reproche…

Il était tout à elle, lorsqu'un bruit d'eau qui se sauve arriva de la cuisine où le miel fondait au bain-marie. Force fut à l'abbé d'aller voir. Il revint bientôt et se rassit pesamment en face de la jeune femme. Avec un petit effort pour se retrouver, quelque chose qui sentait un peu le prédicateur, il parlait des mérites qu'on acquiert seulement par les souffrances.

Le regard d'Anne-Marie s'arrêtait avec une expression butée sur l'habit noir et taché du prêtre, sur ses doigts rouges boulés de rhumatismes… Elle se leva comme si elle ne pouvait durer ici davantage.

— Voyez, je ne suis pas bien à moi, monsieur le curé. N'ajoutez rien. Ce que vous me diriez, je ne le recevrais pas avec assez de respect.

Il resta la bouche entr'ouverte, devint cramoisi. Il passait pour le plus brusque des humains. À la messe, un jour, le

clergeon musant sans répondre, il lui cria : Amen, bourrique ! en accompagnant le mot d'un pied-au-cul. Là, tout démonté, il fut sur le point de s'emporter ; puis, comme il était bon, cette bonté même lui agrandit l'esprit ; il devina Anne-Marie outrée de peine : « Ma pauvre petite, fit-il, en changeant de ton et en mettant le poing sur sa main, priez et continuez de remplir vos devoirs aux Escures. Dieu sait bien par où vous passez, et si vous voulez rester à lui, il ne vous abandonnera pas. »

Oui, mais les besognes ne sont pas ce qui empêche de songer. Lorsque Robert reparaîtrait, que conviendrait-il de faire ? Résister, elle ne le pourrait qu'en faisant appel au seul être qui fût son ami.

Un ami ! Ce qu'elle mettait dans ce mot-là, maintenant ! Elle sentait pourtant Gaspard un peu loin d'elle. Elle n'avait pas osé encore lui parler de ses affaires. Il aurait fallu qu'il fût proche, comme jadis, par de semblables après-midi d'arrière-saison, lorsqu'il arrivait, portant dans ses deux mains des noisettes, des pommes…

Alors, quand elle l'apercevait à la Belle Bergère, à propos d'un rien, elle lui demandait s'il se souvenait du jour où le père avait rapporté les paons ? de celui où l'on était allé pêcher aux écrevisses sous le moulin de Martial ?

Ensuite Gaspard s'écartait comme s'il avait eu les pieds sur de la braise : « C'est ça. Elle s'en souvient en dame, à présent, comme d'un autre temps… » ou bien, il se disait : « Elle a raison ; ce devait être l'amitié. Oui, l'amitié. Mais… » Et il restait agacé qu'elle l'appelât cousin, cousin, à tour de bras, non plus Gaspard, comme jadis.

Une fois il aperçut, à demi cachée par la guimpe, la cicatrice de son cou. La voix se mit à lui trembler tout en répondant… « Comme j'aurais su la garder, si… Ha, le monde est une jolie boutique. Je me rappelle ce soir près d'un pont, où les boulets faisaient sauter nos colbacks à dix pieds en l'air. Je me disais : Jamais tu ne reviens tout entier. Je suis, revenu. Et voilà. »

Une après-dînée les Cosaques arrivèrent à Ambert par le grand chemin. Barbus, velus, sous leurs bonnets bourrus, ils montaient des bidets dont les queues traînaient au sol. Le pauvre Alexandre Vialatte, marmot à collerette, alors, l'a conté souvent. Les crins balayant le pavé, surtout, le frappèrent. Tant de poil donnait à cette cavalerie un air sauvage. L'escadron tourna à droite entre les boutiques de la grand'rue. Le petit écarquillait les yeux lorsqu'il se sentit prendre par le poignet. C'était sa mère qui sans un mot l'emmena en rasant les maisons.

Voilà ce qu'ont narré des personnes qui le savaient bien, ou qui croyaient bien le savoir. Mais ne refaisaient-elles pas leurs souvenirs d'après quelques estampes ?

La musique donnait des concerts aux Allées, dans le rond-point du Roi de Rome. Les officiers faisaient danser les dames à sentiments ultras, qui venaient là parées de leurs turbans à plumes.

Cosaques ou Kaiserlicks ? Toujours est-il, comme le disait Plampougnis quand il revint de chez eux, qu'on n'aurait pas pris ces gens-là pour des chrétiens, si l'on n'avait entendu leurs chevaux et leurs chiens hennir et aboyer comme ceux de chez nous.

Mais ces balourds à tête carrée, on les aurait gouvernés comme on aurait voulu. Aux Chapioux, un vieux embrassait la petite fille, et de la main il faisait entendre qu'il en avait trois : de cette taille, de celle-là, de celle-ci. Puis il se mettait à pleurer. Les chefs le menaient au bâton. Un cuisinier s'étant pris de paroles avec la mère de Gaspard, il lui envoya un plein chaudron d'eau dans les jambes. L'officier passait : il fait empoigner l'homme et à la minute même, sans se soucier de ses cris, lui fait administrer la schlague.

Après cela la bonne femme ne pouvait plus les voir en peinture. « J'aimerais tant voir mon foie dans une poêle que de pareils margageats ! »

Parfois Gaspard les regardait de coin apprendre la charge en douze temps et pivoter sous les camouflets. « Non, pas possible que ces gens-là nous aient vaincus ! »

Les choses commençaient de se gâter, cependant. Quand les paysans travaillaient en champs, les Cosaques forçaient les portes, et rien ne leur était ni trop chaud, ni trop lourd.

Ceux d'Escoutoux se souviennent de l'aventure d'un nommé Collanges, près le camp du Bois-Mina. Il s'était caché derrière la maie et tombant la trique au poing sur les pillards, il en mit deux en si bel état que leur peau n'eût rien valu à faire une cornemuse. Mais il s'en fallut d'un cheveu qu'on ne le passât par les armes.

Voir l'étranger faire du pays à son plaisir, on ne sait pas quelle rage cela peut mettre dans le sang d'un homme. Ces cavaliers qui galopaient à travers les récoltes, ces officiers qui morguaient les gens, ha dieux !

Gaspard avait repris la petite veste de serge bleue à boutons d'os. Pour éviter les Cosaques, s'il n'allait pas dans le bois à sa journée, il demeurait chez lui. Les dimanches matins, quand il va pleuvoir et que l'odeur des coings vient du verger avec celle du lierre terrestre, il passait dans l'arrière-chambre pour couler des chevrotines. Dans sa roquille d'eau-de-vie, il jetait de la poudre, comme en Champagne, en février 14. Et lâchant tout, de tourner là, en rond, une heure, deux heures durant.

C'était un ennui. Le pain et le vin qui n'avaient plus de goût.

La fenêtre répondait sur un coin sombre, des plantes à gros tuyaux, les basses branches d'un cognassier noir. D'un triste à pleurer. Le banc de rondins où jadis on était deux sous l'arbre plein de rayons. Ce qui aurait pu être. « J'aurais passé dans le feu pour elle. Mais c'est comme ça, et sans doute ça ne pouvait pas être autrement… Allons, ces songeries !… »

Et il s'en allait oublier le temps où que ce fût, dans les bois.

La peine fait réfléchir. On se demande à quoi rime la vie. Quelle dégoûtation. Être condamné à cette triste farce dont la fin est d'aller pourrir dans le jardin aux orties, entre quatre planches. Ceux qu'on aime ont peut-être ce même sentiment de leur misère. Et non seulement on ne peut pas s'assister, mais il faut qu'on se fasse du mal… Anne-Marie a vu que je regardais sa cicatrice, elle met une collerette qui la cache. Je ne sais plus à quoi je pensais, je me rappelle qu'il y avait une tache de cire dans un pli. Oui, je pensais à quelque chose alors, à quoi donc ? Il y a des moments où la tête s'embrouille…

Il marmonnait entre les arbres, on l'aurait pris pour un fou. Il n'était pas malheureux, non, mais il aurait voulu tout foutre en l'air. Il souffrait de ce que le monde était bâti de la sorte. Il était seul d'un côté, et de l'autre tout le reste. Être le bon Dieu pour tout chavirer d'un coup de pied. Mais il n'y a pas de bon Dieu. Sinon les choses auraient tourné autrement pour cette pauvre petite. Rien n'était de sa faute à elle… Ne pas pouvoir pourtant s'assurer sur un autre, n'avoir rien à quoi se prendre en ce monde ! La France, l'Empereur trahis, et ces jean-sucre faisant les maîtres. Rentrer au pays pour voir ça !

Il mangeait et dormait beaucoup, dans un demi accablement. Le reste de sa vie se passait comme en songe. Sans mentir, il n'était plus lui, mais une sorte de démon que tenait une seule idée, noire et confuse.

Sur la route, en croisant un peloton de Cosaques, il dit une fois à Jeuselou :

— Je me suis bien battu, tiens ; mais qu'est-ce que je ferais maintenant.

Certaines nuits, il avait peur de devenir stupide, ou frénétique. Il ne pouvait pourtant pas faire tourner la terre à rebours. Se répéter que tout passe, qu'il faut laisser couler les semaines ; bon ; mais il savait que s'il ne se délivrait bientôt, il était un homme perdu. Il savait cela. Peut-être Robert allait-il revenir. En tous cas, bientôt, il faudrait quelque chose.

À la cuisine où le tournebroche faisait son bruit, un pêcheur de truites tout crotté se chauffait, tandis que la fille rougeaude cassait sur son genou des tarengots qu'elle jetait dans le feu. Quand Gaspard rentrait, s'il ne voyait là que ses

frères, il ne s'arrêtait pas. Benoni, le Dragon… L'un n'aurait pas compris, et l'autre, un maigre au teint de pain d'épices, furieusement porté sur les femmes, aurait compris de travers.

Avec Valentin Verdier, Plampougnis, Jeuselou, trois ou quatre encore, on causait politique. La châtaigne fumait. Quelque jour les fusils cachés sous les chevrons du toit partiraient tout seuls.

Gaspard écoutait, sans parler, appuyé du crâne contre le mur. Jeuselou, qui avait meilleur nez que les amis, le devinait capable de faire de grands malheurs. Il y avait surtout un certain lieutenant qui, à cause de son front dégarni, de son nez court, de sa mine insolente, se confondait dans l'idée de Gaspard avec Robert. Il était visible que le camarade ne pouvait le sentir. À quoi cela irait-il ?

Les hommes de troupe, – schnick, schnack, – jargonnaient en hachant la paille. – La métayère ne revenait point de cela, que ne parlant pas patois, ils ne parlassent pas français : « Qu'est-ce que c'est que ce monde ? » – Mais les chefs savaient le beau langage. En chauffant ses semelles, le soir, ce lieutenant faisait grand état au père de Gaspard de ses défunts aïeux qui avaient été ducs et princes dans leur pays de meurt-de-faim. Et il s'imaginait qu'on allait se prosterner devant sa Seigneurie. Tout ce qu'il en eut, ce fut ce mot du bonhomme : « Comme les pommes de terre, alors : c'est en terre que se trouve ce que vous avez de meilleur. » Cela lui fut dit d'un air si honnête qu'il put le prendre pour un compliment.

Un matin Gaspard mangeait sur le pouce son lard et son pain. Le lieutenant entre, roide, pommadé, la canne pendue à un bouton. Il jette l'œil sur le garçon avec pas mal de

morgue, et déclare que les Français auraient besoin d'apprendre ce qui est dû aux personnes de haute naissance : « Chez moi, les gens en ma présence ne peuvent ni s'asseoir, ni se couvrir. »

Gaspard se réinstalle sur son banc, renfonce son couvre-chef :

— Chez vous, monsieur, ils n'ont donc ni cul ni tête ?

Puis, fermant son couteau :

— J'étais maréchal des logis à l'ex-garde ; les roi et les altesses je les ai vus à plat-ventre devant l'Empereur. Je les ai vu aussi lécher les bottes du roi Murat, dont le père tenait auberge. Oui, tous les princes, on les a fait danser, et l'on saurait encore assez de la vieille danse.

Là-dessus, tournant le dos au Cosaque, il sortit respirer un autre air que lui.

Les choses se gâtaient.

QUATRIÈME PAUSE

Le festin des Cosaques. – Le règlement de comptes. – Anne-Marie vient au verger. – Pour l'anniversaire de leur souverain, les officiers firent un banquet à la Belle Bergère. Ce qu'ils purent goinfrer ce dimanche-là passe l'imagination. Il fallait les voir, écarlates, soufflant, rotant, déboutonnant leur habit d'où tombaient les chiffons dont ils se rembourraient avantageusement la poitrine. De temps à autre l'un d'eux allait ouvrir la croisée, et se plongeant deux doigts au fond du go-

sier, il faisait corps neuf à grand bruit. À la fin, comme la sabretache s'accrochait aux meubles, ils ne poussaient même plus jusqu'à la fenêtre. Une dégoûtation à lever le cœur.

L'idée vint à un major fait comme une tonne de déshabiller les filles qui servaient. Les deux gaillardes répondirent par de rudes bourrades à ces entreprises galantes. Le banquet menaçait de mal tourner, lorsque Sa Haute Naissance se rappela qu'il fallait avant tout porter à la santé du monarque. Et comme les filles avaient disparu, de hurler après l'hôtesse.

La mère, une maîtresse femme, vient, fait un bout de révérence en pinçant son tablier. L'autre, sans dire qui ni quoi, d'un ton d'arrogance :

— Apportez-moi un vase où des Français n'aient jamais bu !

Elle l'envisage. « Bien, monsieur. » Dans la minute elle reparaît, pose sur la table le vase qu'on imagine.

— Tenez. Vous pouvez être sûr de celui-là !

Sa Haute Naissance se lève, les yeux hors de la tête. Mais il lui fallut prendre son aplomb. Avant qu'il eût pu empoigner le vase, il vit l'hôtesse refermer la porte. Et il n'eut pas la peine de se rasseoir. Au même instant il recevait en pleine face une bouteille lancée si roide qu'inondé de vin et de sang, il s'écroula derrière la table.

Gaspard ayant vu monter la mère l'avait suivie sans qu'elle s'en avisât… Il n'eut que le temps de sauter sur un balai, de le démancher d'un coup de pied. Toute la bande dégainait dans le vacarme... Le premier qui fut sur lui, d'un estoc de ce fort bâton pointu, il l'envoya le bréchet effondré

rouler par la salle… Après cela, une confusion hurlante, le hourvari de dix ou douze ivrognes se bousculant, sabrant au hasard ; les cris du major, aigus comme ceux d'un cochon qu'on saigne, parce qu'un maladroit vient de lui trancher l'oreille ; un autre qui s'affaisse dans cette presse, la gorge trouée d'un coup de pointe…

Ils s'arrêtèrent, alors, dessoûlés, haletants, honteux de se voir tant contre un homme armé d'un bâton. Gaspard s'était couvert d'un moulinet, et le nombre même des Cosaques ayant gêné leurs coups, il avait pu rabattre les lames. Sa veste était en loques ; un peu de sang lui coulait d'un bras.

— Allons, ça va, une latte et descendons tous !

Les yeux lui flambaient. Ramassant un sabre il passa dans l'escalier et les Cosaques le suivirent.

Au verger, les regains étaient fauchés de la veille sous les pommiers croulants de pommes. Gaspard y allait d'une telle enragerie que dès l'entrée il jeta veste et chemise, Avisant un petit jeune, rose comme une fille, il le prit pour son témoin. « Et commençons ; qui voudra. »

Il se donna du jeu, respirant deux ou trois bons coups, et puis il attendait. L'ardeur, la fierté, la hardiesse, on ne savait quoi de terrible, lui sortaient par chaque pore. Il tenait son sabre la pointe en terre et, sans sourire, souriait de toute la face.

Un grand bouledogue, couturé de balafres violettes, s'avança le premier. Drôle d'effet, ce mufle rouge sur ce gros corps blanc où brillaient des poils d'or. Gaspard soupesa le Cosaque du regard. Les traits tendus, tout éveil et promptitude, il avait pris une garde basse assez déconcertante.

Quelques coups de banderolle pour se tâter, puis on cherchait à placer les coups de pointe qui nettoient un homme. Gaspard manœuvrait, les muscles bien roulant sous la peau. L'autre, plein de viandes et de vin, commençait de s'essouffler. Une feinte à laquelle il se laissa prendre, un froissis de fer… Et Gaspard, qui, de primevue avait souhaité de lui compléter le portrait, lui démantibula la gueule du plus beau taillant qui se pût voir.

Alors ce fut un garçon au visage étroit d'oiseau de proie, à l'air froid et faux. Assis sous un pommier, il avait suivi le combat de ses yeux en verre à vitre.

Celui-là parut sûr de soi. Il garda sa chemise, déclarant avec insolence qu'il n'entendait pas s'enrhumer. Mais dès le premier engagement, lorsqu'il sentit le poignet du Français, il eut un battement de paupières. Le mieux était de brusquer les choses. Sa lame filait sous le bras de Gaspard, et dans la seconde on se précipitait, on le ramenait à son pommier, la chemise teinte de rouge sous une fontaine qui lui pissait de l'épaule.

C'étaient les deux meilleurs escrimeurs de leur corps. Gaspard eut un sourire qui ne passait pas sa moustache. Les narines écartées, il respirait de toute la poitrine. Un lion, les yeux en feu. Rien ne lui semblait impossible. Les Cosaques se seraient-ils jetés en tas sur lui, comme tantôt, qu'il les aurait écharpés, culbutés, balayés.

Un autre. Cela ne dura pas le temps de le remarquer. Un autre encore.

Ha, pour lors, s'ils la dansèrent. Gaspard, le diable lui sortait par les fenêtres. Il avait des feintes, des parades, des détentes si rapides qu'on ne pouvait suivre sa lame. Ceux

qui demeuraient tirèrent au sort dans une casquette, et ce n'était pas à qui passerait le plus vite. L'habit au plastron matelassé, aux épaules rembourrées, ils le dégrafaient sans aucun plaisir. L'aide-chirurgien éleva la voix pour faire remarquer naïvement qu'il ne pouvait suffire à la besogne.

Gaspard se retourna vers son témoin devenu plus blanc qu'un cadavre.

— Il serait honnête d'appeler Sa Haute Naissance. Un coup de bouteille ne l'empêchera pas de croiser le fer.

Il alla, cependant, ramasser sa chemise et la roula en boule pour étancher le sang qui lui coulait encore du bras. Il riait aux choses. Une joie trop forte le soulevait comme un coup de vin.

Sa Haute Naissance arriva, portant haut une face camuse et massacrée. Il s'aligna, les dents crochetées, car la rage le tenait aux entrailles. Gaspard remonta sa culotte, serra sa ceinture, et devant cet autre qui le faisait penser à Robert, il se sentit une fois plus fort.

On ne s'amusa pas à tâter le fer. Le lieutenant rompait de deux pas, ramassant sa force pour assener un coup que nulle parade ne saurait amortir. Plus vite que la foudre, Gaspard fut sur lui. Il dut le prendre par le flanc, – ce fut si subit qu'on ne vit qu'un bond, un tourbillon de lame, la pirouette de l'autre chaviré dans le foin… Il était arrangé, oui, avec ce paraphe en travers de ce qui lui servait de visage, il pourrait aller faire le mangeur de Français près de sa belle.

Gaspard piqua sa latte en terre et passa le regard sur ceux qui se trouvaient encore debout. Il fallait bien qu'il en restât deux pour porter témoignage.

— On va mettre ces messieurs sur des paillasses et on les emmènera à l'hôpital. Vous, en prenant le commandement du détachement, vous donnerez de bons conseils à vos cavaliers.

Et ils firent ce que Gaspard leur avait enjoint de faire, parce que des hommes comme lui seront les chefs tant que ce monde sera monde.

Devant le portail, les gens du bourg regardaient déposer les Cosaques dans le fourgon. On comptait : sept, huit, neuf… On se sentait délivré, soulagé. Plus de bonapartistes ni d'ultras, plus de blancs ni de tricolores. Des chevaliers du lys en frac ou redingote causaient là avec le charron, avec le charpentier, qui, de joie, crachait dans ses mains. On donnait déjà des détails. Mlle Solier du Malmontat, royaliste fanatique, fit porter à Gaspard un pot de certain onguent dont le secret se transmettait dans sa famille.

Escorté de cavaliers pistolet au poing, le chariot partit. Déjà la nouvelle s'était cornée tout le long de la route. Entre les bouquets de pins, au bord du champ où ils arrachaient les pommes de terre, les paysans attendaient, les mains croisées sur le manche de la houe. Et chacun demeurait là jusqu'à ce que le dernier Cosaque eût pris le tournant.

Anne-Marie arriva à la Belle Bergère si émue que sa tête se perdait. Les hommes entraient, sortaient de l'auberge comme si le feu venait d'y prendre. Un brouhaha à ne s'y pas reconnaître.

Le Dragon lui dit de bouche à oreille : « Non, rien, des éraflures. Passe au verger par la remise. »

Ha, Dieu est bon. Avant de la pousser, elle s'appuya à la vieille porte argentée par les pluies. Elle le savait, elle le savait, Gaspard n'était plus un homme, mais une créature qu'habitait un démon. – Et cette idée, à cette minute même, en l'effrayant, lui donnait elle ne savait quelle joie. – Déjà elle avait été tentée d'essayer son pouvoir sur son cousin : il fallait se faire conscience de le laisser dans cette furie noire. Elle s'était dit certains soirs que si elle lui prenait les mains et qu'elle lui parlât comme à un frère, des malheurs ne seraient plus tant à craindre. Mais elle n'avait pas bougé…

… « Maintenant le malheur est fait, un coup de fureur qu'il payera de sa vie. Ils l'arrêteront, ils le fusilleront. Est-ce que je peux encore le sauver, maintenant ? »

… Soudain elle vit Gaspard à son côté. Il la regardait en ennemi, d'une façon étrange. Sans pouvoir articuler un mot, elle remua les lèvres. Ses regards allaient sur l'herbe, avec la peur d'apercevoir une flaque rouge. Il y avait des places foulées. Où les talons avaient mordu, le sol se voyait à vif.

Elle tomba sur le banc du cognassier.

— Voilà, fit-elle avec effort, tu vas aller te cacher sous la chènevière. À la nuit, tu viendras, je t'attendrai à la fausse porte ; je te conduirai à la chambre où était mon petit garçon et où l'on n'entre plus. Une fois remis de tes blessures, tu passeras en Suisse par Montbrison, déguisé en prêtre…

Gaspard faisait non, non et non. Si on venait l'arrêter, il y aurait du tabac. Qu'il traversât la cour pour dire un mot aux camarades, il ne resterait pas un Cosaque une heure après dans le bourg.

— Ils ne bougeront pas, les choses iraient loin.

Elle voulut insister, mais ce qu'elle disait lui paraissait à elle-même enfantin, inutile. Brusquement, elle était convaincue que les Cosaques n'oseraient rien tenter. En cette minute, elle voyait Gaspard tel qu'elle l'avait toujours imaginé, pouvant tout ce qu'il voulait entreprendre. Alors, dans ce vertige, elle prit le parti de lui adresser des reproches. – Elle s'était laissé tomber sur le banc, et elle le tira par le poignet pour le faire asseoir près d'elle.

— Hé, coupa-t-il tout de suite, si j'avais songé à me jeter dans une bagarre, je n'aurais pas gardé mes habits du dimanche !

Anne-Marie avait quitté son chapeau qui l'empêchait de regarder son cousin.

— Tu n'as songé à rien, à personne, pas plus que tu n'as songé à ton âme ? Si tu étais mort dans ce duel, où allais-tu ?

La face de Gaspard redevint sauvage.

— Tu le sais, toi, tu le sais ? L'enfer, tu y es allée voir ? Je me serais fait sabrer, tiens, ç'aurait été une bonne chose. Tu ne comprends rien. J'avais terriblement besoin de me décarêmer, ma pauvre Anne-Marie.

Une hardiesse et une peur mêlées la tenaient toujours, avec un désir de rendre Gaspard plus amical. Et tout cela lui passionnait le cœur. Elle allait, elle allait, surprise elle-même. Qu'il redevînt un ami, qu'il ne fût plus cet homme de colère !

— Écoute, parlons d'autre chose. Ce que tu me dis de la religion, j'y répondrais par des choses rudes.

Anne-Marie rougit, se souvenant de sa propre sortie devant l'abbé Boutarel. Une joie singulière la gagnait ; et en

même temps un secret sentiment la poussait à tracasser Gaspard, à lui faire la guerre sur sa violence.

Le regard aux racines d'un pommier voisin, il écoutait, d'un air de laisser couler l'eau. Mais il s'échauffait derechef.

— Les gens ! Je me soucie des gens ! Ceux qui valaient quelque chose, leurs os sont aux champs de Ligny et de… Les autres, ils sont bons pour la schlague. Quand bien les Cosaques viendraient les faire danser par représailles, eux et leurs écus, je m'en moquerais comme d'une pomme. Oui, regarde-moi au visage ! Tu ne me connais seulement pas !

Peu importait ce qu'il disait. L'élan enlevait Anne-Marie à elle-même. Que lui était le monde, et tout. N'avait-elle pas été trahie par le monde ? Elle pouvait s'en aller dans le vent et ne plus rien savoir, sinon ce qui brûlait sa vie.

Parce qu'elle se taisait, Gaspard se tourna vers elle. Jamais il ne lui avait vu tant d'éclat. Comme si son âme faisait flamme derrière sa face. En vérité, jamais il ne l'avait vue encore. Il eut un mouvement ; et elle, – pour l'écarter, pour le saisir ? – elle lui posa les mains aux épaules. Alors il lui prit les poignets. Une fraîcheur comme celle de l'eau courante au temps des moissons. Tout le sang de sa jeunesse affluait, lui battait dans la poitrine.

Le soir tombait. Les branches sous leur charge de pommes remuaient à peine. Un souffle d'air avec la rumeur des torrents venait de la montagne dont on voyait les longues cimes boisées s'en aller au loin. Ils étaient seuls. Des nuées flottaient, peintes d'une lumière jaune par le soleil couché qui les éclairait d'en bas, et elles à leur tour éclairaient les murs, les pommiers, la pelouse, d'un reflet si fort que sa couleur donnait aux yeux.

De l’auberge vint une chanson. Ils la chantaient en chœur, lourdement, tapant du poing sur les tables, d’une cadence grondante pareille à celle des tambours. D’un bond la reprise arrivait :

On va leur percer le flanc.
La la, que l’on va rire !

À la pointe de l’aube, quand le brouillard se déchire aux arbres, les colonnes d’un élan se portant au pas de charge vers le plateau, et déjà la victoire, cette chaleur qu’on sent jusque dans le ventre, plus ardente que l’eau-de-vie… De l’avenir, est-ce qu’il n’y en avait plus sur la terre ?

Il tenait les poignets nus d’Anne-Marie et les serrait comme si elle était sa part du monde. Leurs regards se mêlaient. Tant de franchise qu’ils se sentaient bondir le cœur. Elle détourna la tête, soudain, appuya le front sur l’épaule de son ami : « Ne me regarde plus, ne me regarde plus… »

— Nous ferons notre Vendée. Les trois couleurs au haut d’un sapin et demain nous serons douze cents. Par là, tout prendra feu. Et le Cantal et l’Ardèche, et Grenoble. À Lyon les canuts s’insurgeront comme un seul homme. J’oserai. Quand on ose, il vous vient une force qu’on ne connaît pas. Je ferai, je te dis, je pourrai faire.

Elle avait relevé la tête et le considérait de nouveau.

— Napoléon n’a rien voulu tenter alors qu’il vous avait tous… Napoléon !

— Et puis est-ce qu’il s’agit tellement de réussir ? Tiens-tu tant à vivre ? Trois mois, six semaines, huit jours, mais ce qu’on a dans le cœur, qu’on le fasse, sans le rêver tout le

long de la journée. Notre vie à tous deux, c'est de vivre ensemble : en dehors de cela, tout sera misérable. Viens dans les bois, avec moi dans la guerre…

De la tête Anne-Marie disait non, comme lui tantôt. Le serein mouillait l'herbe, et un goût pesant montait, celui du sang, à travers le parfum des regains.

— Gaspard ! Sais-tu ce qu'il y aura sous tout cela ? du sang, des morts, des centaines de morts. Nous irions tous à notre perdition.

Là guerre… Les décombres où, sur une vache ballonnée, trois poutres charbonnent dans les tuiles. Elle regardait Gaspard, toujours avec cette franchise totale. Ce fut lui le premier dont le regard ne se donna plus tout. Elle devina quelle résolution il prenait. Elle s'effraya.

— Vois, s'il m'arrivait de m'écarter de mon chemin, je mourrais de déplaisir. Mais à présent je le sais, je ne pourrai jamais me passer de toi. Alors, si tu t'en vas, comment veux-tu que je vive ?

Elle s'était levée. Elle le regardait. Gaspard tremblait. Elle lui avait parlé avec une telle confiance… Il ne parvint pas à avoir un mot. Il lui semblait que sa poitrine allait se fendre pour qu'elle pût lire dans son être.

Arrivée à la vieille porte, Anne-Marie se retourna à demi la joue pâle. Elle eut un pauvre sourire. « Jamais plus nous ne nous assoirons sur ce banc-là. » Et elle partit.

CINQUIÈME PAUSE

Découverte inattendue. – La cache en pleins champs. – Dans la semaine qui suivit, les Cosaques évacuèrent Saint-Amand. Il faisait trop chaud. Un rien pouvait amener un soulèvement ; au fond, ils avaient toujours peur en France de la levée en masse.

Par une de ces après-dînée que traversent des duvets de chardon sous un ciel pommelé, Jeuselou emmena Gaspard au moulin. Il le sentait dans des pensers où s'enfoncer ne vaut rien, même de jour. « Et nous reviendrons par chez Grivel. Je sais un terrier à blaireau… »

Ils ne se doutaient guère du terrier qu'ils devaient tantôt découvrir.

Sous les Chapioux, Jeuselou, pourtant, songeait à la façon inexplicable dont les voleurs d'enfant avaient disparu dans ce coin même. Cela l'intriguait comme une devinette. Il musait, repartait. Gaspard s'arrêta. « Je demeure là, tiens, à t'attendre. » Jeuselou balança, puis comprit que cela ferait mal au camarade de les voir ensemble, sa Marguerite et lui. Après deux paroles, filant, lui, vers le moulin, il le laissa là avec Taupier.

C'était un endroit inégal, raboteux, où la fougère piquetée jaunissait entre les bouleaux. Par delà des croupes de prairies à vaches toutes petites, on apercevait le bleu d'autres campagnes montueuses. Il faisait doux, sous ce moutonnement de nuées qui ne changeaient pas de place.

Taupier bourrait sa tête contre les genoux de son maître qui, sans vouloir parler, lui flattait l'épaule… Quelle misère

d'y revenir toujours. Il suffit bien que ces idées vous prennent dans le noir. Lorsqu'un homme a les pieds dans ses souliers, il ne devrait penser qu'à ce qu'il peut faire.

Et que faire après ce qu'Anne-Marie avait dit ?

Peut-être bien je l'aurais vue céder, si j'avais joué de sa peur que je me jette en pleine guerre. Mais je ne voudrais pas la gagner de la sorte. Il faut que ce soit moi, il faut que ce soit elle. Elle ne serait plus elle, Anne-Marie Grange. Et c'est vrai que le déplaisir la tuerait.

Assis, un poing au genou, il avait cette face rouge, en bois et d'un bloc, et cet œil durement luisant de l'homme qu'un ennui travaille. On ne se comprend plus bien, la tête à l'envers d'embarras et de fièvre. Parfois une drôle de douceur, comme celle d'après le carnage. Puis un torrent de colère, de détresse, de force. Et c'est à se demander quel lendemain on trouvera.

Eh bien je sais ce qui me reste. Il n'y a pas autre chose.

Comme il était sur ces réflexions, Taupier, les oreilles pointées, commença de grogner en basse note, sans lâcher des yeux un coin tout de pierraille, de genêts et de framboisiers. Gaspard, qui voyait cela sans bien y être, s'en avisa soudain. Voici qu'un hoche-queue s'envolait de la place.

Sans réfléchir, d'instinct, il s'allongea sous la fougère, contraignant le chien de se coucher contre lui.

On attendit un bout de temps. De loin vint un miaulement de chouette.

Il y eut quelque chose de dérangé parmi les pierres. Des framboisiers s'écartèrent, et dans le noir une vague tête apparut.

Se défilant dans les brandes, un homme, un grand vieux sec à nez rouge, arrivait du bois des Fayes. Gaspard crut entendre qu'il disait à celui du terrier deux, trois mots, comme : « Pas de mouchoir. » Après quoi la tête se renfonça sous terre et l'homme au nez rouge s'y coula à sa suite.

Le plus sage aurait été d'aller au bourg chercher les camarades. Et les oiseaux s'envoleraient peut-être durant ce temps-là.

Tant tourner lorsqu'on avait la pie au nid ! L'idée de la joie d'Anne-Marie s'il retrouvait l'enfant, emportait Gaspard. Il n'avait que son couteau, un couteau fermant à manche d'os. Mais si la chance lui en voulait, il tomberait sur Robert. « Que nous puissions nous regarder dans le blanc des yeux !… » Ha, et puis à la fin se jeter en plein hasard !

La pierre retrouvée, une grande pierre plate sous les genêts, il y colla l'oreille. Ensuite il la déplaça, déchaussa ses sabota. Taupier, à qui il fit signe de rester coi, devait rester couché là devant.

En avançant Gaspard put se relever. La voûte était de pierres pointues engagées les unes dans les autres. Il allait encore tête basse, en raclant les parois de terre. Et dans ce noir il lui semblait que quelque masse allait tout d'un coup se jeter sur ses épaules. Ce fut presque un soulagement de voir sur la voûte bouger le reflet d'une chandelle.

De là-bas, venait un marmonnement. Le silence se fit, comme si ces particuliers étaient mis en éveil. Juste à ce moment, le diable t'emporte. Taupier aboya à la gueule du trou. Gaspard entendit le craquement d'un fusil qu'on arme. Cette idée lui traversa la tête qu'il était frit, tant le couloir

était étroit… Un double vacarme à ne pas ouïr Dieu tonner. Le souterrain se trouva empli d'une fumée dont on voyait le mouvement et le passage.

— Avancez, vous autres, hurlait Gaspard. Ton fusil, Baptiste ! Avance, Joseph !

Les malagauches ! J'étais bon à tirer comme un lièvre au gîte. Il se repliait posément, car il avait peur que sa veste ne se mît en bourrelet. À ce moment un galop battit le champ au-dessus de lui. S'ils me prennent en tête et en queue, me Voilà bien !

C'était Jeuselou qui revenait du moulin. Il était arrivé tout juste pour ouïr la décharge.

— Et vite, vite, cours au bourg ! Je viens de dénicher un joli nid. Les foutues canailles. Dépêche, ils joueront de la fille de l'air.

Pourvu qu'il n'y eût pas d'autres soupiraux dans les fourrés de la montagne ! Une de ces caches en plein champ telles que Gaspard en savait à Germanangues, ou bien à la Fournerie, proche la route de Sauxillanges à Billom…

Il se cambrait, pour déprendre de son dos sa chemise mouillée comme s'il venait de battre les gerbes.

Jeuselou une demi-heure après ramena Valentin Verdier et Plampougnis. M. Jean suivait avec le Dragon Baptiste.

Une fumée sortait du trou, lentement ; celle-là n'avait plus l'odeur de la poudre. Gaspard passa premier avec deux pistolets. Mais dans la minute on le vit reparaître.

— On n'y tiendrait pas. Je vais me coller un mouchoir trempé d'eau sur la figure.

Et il rentra dans le terrier, et les camarades derrière, sans savoir ce qui les attendait au bout.

Ils ne trouvèrent qu'un feu de paille mouillée qu'ils achevèrent d'étouffer en le piétinant. La barricade de planches jetée bas, ils se virent dans une salle voûtée d'où d'autres sapes s'en allaient en étoile. Gaspard alluma une branchette de sapin. Il y avait là quelques ais, restes d'un lit de camp, un couperet rouillé, et une bouteille garnie d'une chandelle. Les galeries s'éboulaient dans une terre sableuse ; l'une d'elle venait d'être rebouchée avec des pierres. On dégagea la sortie : elle répondait dans le bois.

Le souterrain avait été ménagé anciennement derrière ce vieux petit château écarté et sombre dans ses houx. Les maîtres des Chapioux firent combler les ouvertures. En labourant il arrive encore qu'on rouvre l'une ou l'autre.

Ces oiseaux ne se trouvaient pas là pour y faire du séjour, songeait Gaspard, la cave est trop incommode : ils attendaient l'heure de quelque coup monté. Serait-ce que Robert se cacherait dans le pays ?

SIXIÈME PAUSE

Robert envoie une lettre. – Le débat d'Anne-Marie. – La nuit de garde. – Le Nanne ne leur ouvrit qu'après bien des mystères et rebarra le portail derrière eux.

On avait boulangé, ce jour-là. La farine blanchissait la table et le vaisselier que deux lumignons éclairaient mal. Dans la cheminée le feu dormait entre les bancs de pierre et

de fois à autre quelque flamme envoyait l'ombre d'Anne-Marie se ployer aux poutrelles.

— Vous êtes venus si vite ?

Ils ne comprenaient point. Elle expliqua qu'elle venait d'envoyer chercher Gaspard au bourg. Elle était contente que Jeuselou aussi fût là.

Elle le disait. Mais bien qu'ayant mis le garçon dans ses prières, elle regrettait d'avoir à parler devant lui, qui n'était pas de la famille.

L'avant-veille, donc, en descendant, elle avait trouvé une lettre sous la porte. Voici par ordre ce que portait l'écrit :

D'abord que le petit Henri était vivant, mais retiré dans un lieu d'assurance. Si sa mère se soumettait afin de le revoir, – et elle avait jusqu'au surlendemain midi pour se décider, – elle devait attacher un mouchoir blanc à la fenêtre de sa chambre. On lui manderait alors ce qu'elle aurait à faire. Toutes les sûretés seraient prises. Ainsi, qu'elle ne songeât point à ruser, car l'enfant pourrait avoir à en pâtir.

— Retrouver mon petit… Ne plus me demander ce qu'ils en ont fait, ce qu'ils en feront…

Ce doucet qui agitait ses mains vers elle quand elle l'enlevait de son berceau, et l'on jouait, elle touchait ces petits doigts : « La poulette a fait l'œuf sur la montagne, çui-là l'a fait cuire… » Mon Dieu, ces yeux qui lui prenaient tout son chagrin, ce que cela lui était, comme elle se sentait sa mère… Si vraiment il n'était point mort ! ?

Elle s'était tue. Eux, la gorge nouée, roulaient les bords de leur chapeau. Pauvre Anne-Marie, jalouse de son Henri

au point de ne pas souffrir que Mme Domaize lui donnât sa bouillie, parce que les enfants s'attachent à ceux qui les font manger. L'avant-veille, devant la Belle Bergère, elle avait changé de figure à la vue d'un de ces petits que la mère tient par les bouts d'un fichu et qui s'essaient à marcher, les bras en avant.

Elle alla éteindre la lanterne que le Nanne avait laissée sur l'escabelle. Le père l'avait habituée à ne pas aimer trois lumières dans la même salle.

— Je me disais : le revoir, avoir cela du moins ; et puis ensuite, s'ils veulent me tuer…

Mais c'était trop simple. Ce qu'il fallait, c'était le leur reprendre. Et elle devait d'abord ne pas se remettre aux mains de Robert pour tirer l'enfant de ces mains-là. L'autre ne désirait peut-être que la prendre au piège. Après quoi l'enfant n'en serait pas moins élevé dans le crime. Si toutefois il vivait.

Elle avait donc pris sa résolution. Elle ne se rendrait jamais que Robert ne fût devenu un honnête homme et qu'elle n'eût l'assurance d'en être traitée avec honneur.

Seulement ce soir, craignant quelque entreprise, elle avait envoyé chercher son cousin.

Alors il lui parla de leur découverte. Ces coquins remettraient la partie à présent.

Assis de travers sur un tabouret, Gaspard regardait les flammes faire les folles devant la plaque encroûtée de suie. Anne-Marie voyait bien qu'il lui en voulait de n'avoir pas parlé plus tôt de cette lettre. Elle le connaissait résolu, piqué

pour un rien. Mais elle, elle s'était fait scrupule d'en prendre conseil en un pareil débat. Cela, le comprenait-il ? en souffrait-il ?

Elle n'avait jamais pu s'empêcher de songer à ce qui s'était passé le soir des Cosaques. Dans son ignorance, elle, qui n'avait jamais lu un roman, ne se faisait pas trop de reproches.

… Gaspard, assez brusquement, parla de la lettre : le papier ne disait rien, n'apprenait rien ? pas une particularité qui pût… Il se répétait, faisant sentir qu'il ne demandait pas de secrets ; seulement il avait besoin de savoir.

Avant de répondre, Anne-Marie réfléchissait, et il comprit qu'elle ne lui dirait pas tout. Non, la lettre n'apprenait rien, vraiment…

Au fond, une seule phrase avait un accent de vérité : « Il y a quelque chose en vous qui m'a donné envie d'être votre mari et de vous faire du mal. » Elle ne la répéterait pas à Gaspard.

— Ce matin, quand je me suis dit que je ne me rendrais pas, j'ai jeté le papier dans le feu.

Gaspard, sombrement, repoussait du bout de son soulier des tisons vers les braises. Bien sûr quelque passage avait offensé Anne-Marie. L'autre était enragé de la reprendre pour faire d'elle à son plaisir.

Si je pouvais seulement le joindre, le tenir entre ces mains-là… Ni balle, ni coup de sabre ne m'abattrait que je n'en aie fait un homme.

Mais pourquoi n'a-t-il pas mieux saisi son avantage ? Tout de suite après le Mont Saint-Jean, il se trouvait maître de tout entreprendre ?

Anne-Marie restait dans le fond de la salle. Elle revint près du feu.

— En conscience, reprit-elle, j'aurais dû saisir l'occasion de lui écrire et tâcher de le tourner au bien. Mon affaire à moi c'est d'aimer notre honneur, le mien et celui de mon enfant.

Elle ne disait pas qu'elle avait été tentée de se rendre, pour en finir. Puisqu'il lui était impossible de suivre son chemin, impossible de s'en écarter, eh bien, sortir de ces luttes. La mort, c'est encore la meilleure trouvaille de la vie.

Pourquoi n'avait-elle pas cédé ? Si Gaspard n'était pas revenu, aurait-elle agi de même ? Elle prenait plaisir à s'examiner là-dessus. Gaspard souffrirait moins s'il comprenait qu'elle n'avait pas fait ce qu'elle aurait dû faire en rigueur. Aussi venait-elle de lui en laisser entrevoir quelque chose.

Gaspard pesait la petite phrase, – aimer mon honneur, – et cherchait à lui donner tout son sens.

— Au moins, ne va pas lui dire ce sentiment où tu es, il te ferait voir du pays. Si tu nous laissais le démasquer, le poursuivre à force ouverte… Ce soir, en ameutant tout le monde, nous ramassions ces canailles. Tandis qu'avec ta politique, jamais on ne retrouvera l'enfant !

Il avait parlé d'un trait. En relevant le regard, il vit des larmes grossir et briller dans les yeux de sa cousine. Honteux de sa dureté, il se mit debout.

— Tu es bien toujours la même tête, et ce n'est pas pour ton bonheur en ce monde… Donne-moi la lanterne, té, j'irai avec Taupier voir par là.

Quand on se tait, on n'entend plus que le bruit de son sang, et celui du vent qui, sur ce domaine, au pied de la forêt, apporte on ne sait quoi de fou, de déchirant, pour l'homme condamné à s'en aller seul dans la nuit.

Anne-Marie allumait une chènevotte à la flamme.

— Pardonne, Gaspard… Non, va, ne dis rien, je sens trop les choses… Écoute, je voulais te raconter : j'ai fait un rêve : dans une campagne jaune, il pleuvait, le vieux cousin prêtre se trouvait là. Il avait un tel air de douceur, de peine… C'était comme une promesse : il faut que je m'éloigne, mais je resterai avec toi, je n'abandonnerai pas ma petite… Je ne sais pas te dire ; j'ai vécu avec ce rêve toute la matinée. Vois-tu, pour me donner du courage, je n'ai que le souvenir du vieux cousin… et puis toi, si tu veux…

La lanterne était allumée, mais Gaspard demeurait contre la table. Elle pouvait lui raconter ses rêves ! Un rêve ? Lui aussi, il en avait fait un, sur le banc du verger, un soir. Jamais plus il ne reparlerait avec un tel feu de franchise. Et cette envie, pourtant, de toujours lui dire entièrement, absolument, ce qui faisait sa pensée. Ha Dieu ! si c'était possible de s'arracher le cœur de sous les côtes…

La nuit, dehors, s'étend sur toutes choses, pleine de vent, de bruit, de feuilles jaunes. Les grands sapins aux branches abaissées remuent faiblement dans le bois. Comme chacun est seul et sans bonheur. Elle, elle se tient là, respirant vite ; et il ne veut plus rencontrer ce regard qui mendie et qui donne, cette humble parole muette de quelqu'un qui

offre son âme, avec la peur de la voir mépriser, – si seulement on la veut, si on la veut bien… Anne-Marie, mon amie d'autrefois, mon Anne-Marie !… Mais même si je te prenais, fermée dans ces deux bras, et tout ton poids contre moi, toi, ma main à ton cou, – je sais tout d'avance. Cela ne se peut… Je ne m'en irai pourtant pas, puisque tu le demandes. J'aurais mieux respiré à quelques dizaines de lieues d'ici. N'importe, la force ! Je me tiendrai d'aplomb sur mes deux pieds et je bousculerai tout.

Les amis ne voulurent jamais qu'Anne-Marie leur fît des lits avec des draps, dans le foin. On coucha tout habillé, la figure entourée d'un mouchoir pour les brindilles qui piquent. Parfois Gaspard sortait, un gros manteau militaire sur les épaules, et faisait une ronde avec Taupier, de cour en cour, de terrasse en terrasse.

Au petit jour, comme on commençait de distinguer dans les ormeaux les branches couleur d'or touchées par l'automne, des gouttes tapotèrent les feuillages. Bientôt ce fut une grosse pluie froide, unie et serrée. Dans la fenêtre, Plampougnis s'étirait à grand bruit. L'eau ruisselait en traînées noires sous les larmiers au clapotis des gouttières. Encapuchonné d'un sac, le Nanne enjambait les flaques pour aller ouvrir le portail. Il faisait jour. Des brouillards se formaient dans les fonds, glissaient, s'emmêlaient, bouchaient la vue sur le dos des collines.

CINQUIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Les chasses de Gaspard et ses déportements. – Jalousie d'Anne-Marie. – L'avis au métayer. – Gaspard avait maintenant le regard plus perçant, plus vrillant, venu de plus loin sous les sourcils.

Il n'allait pas céder au malheur. Le monde a été fait un vendredi ; mais on n'est pas un homme si l'on ne sait marcher quand même et se baller du monde.

Il se dépensait sur les chemins, sautant sur chaque occasion de se battre. On dit que ce fut lui, et non pas un autre, qui, près de Noirétable, se prit de querelle avec deux kaiserlicks, la branchette de chêne au schako. Ils dégainèrent. Lui décrocha le pieu à l'arrière de son fardier… Fin finale, à six lieues de là il tira deux paquets de sous sa bâche et les fit basculer dans la Loire.

Ou bien, chassant le sanglier, il roulait des journées entières par la montagne. Le Dragon, Valentin, les autres, éreintés, s'en retournaient à la fin. C'était peut-être ce qu'il voulait, pour rester seul avec cette colère qui ne se retirait point de lui.

Des forêts de Randan, les « pouars sanliars » venaient d'une traite dans leur nuitée. Des terribles ! Le champ de pommes de terre où ces ravageurs se sont joués ne ressemble plus à rien. Et gare, quand on se trouve en face d'un

solitaire de trois cents, presque aussi gros qu'un âne ! Si on lâche tout droit son coup, la balle glisse sur les soies : on risque alors de mal passer son temps.

Ou quand on tombe sur quelque laie accompagnée. Le chien qui les débuche, elle et ses marcassins, dans leur nid de ronces si serré qu'on ne le traverserait pas, aboie devant eux comme devant une personne. D'ailleurs il a une voix pour le renard, une autre pour le lièvre…

Gaspard, qui n'a craint de sa vie la face de l'homme, n'allait pas craindre ces bêtes.

Au vrai, il n'eut jamais peur que des larmuses, des salamandres. Un certain été de ses quinze ans il lui était venu des gonfles, pour s'être couché en fanant à quelque place où une larmuse avait soufflé son venin. Il fallut qu'on enfilât deux de ces bêtes à la pointe d'une fourche, et qu'on les fît rôtir au-dessus d'un feu clair. Leur fumée, à laquelle il tendait le flanc, lui pompa seule ce venin du corps.

Il ne craignait rien de ce qu'on rencontre, et voyez ! l'idée de toucher une larmuse le faisait frémir de toute sa peau. Non que ces bêtes mordent, mais c'est leur souffle !

Le voilà donc courant le pays, battant les bois. Sa mère lui prédisait que, puisqu'il tenait d'elle pour le tempérament, il serait bientôt entrepris de rhumatismes. La vérité, c'est qu'elle n'aimait pas le voir passer son temps avec des fusils. Mais ce qu'elle aurait pu dire ! Tout glissait comme de l'eau sur l'aile d'un petit canard.

Dans le bourg, on le traitait d'enragé ! Il ne mordait pourtant pas les personnes, et s'il les avait mordues, il ne leur aurait mis que la bonne rage. Toujours au hasard dans

les hasards, sur les chemins. Cela lui donnait un air de force et de liberté qui chauffait les cœurs.

Il garçaillait quelque peu, comme son frère Baptiste. Ces façons de roulier, peut-être les prenait-il pour marquer des distances entre sa cousine et soi. Le temps où il eut trois bonnes amies à la fois, l'une à la Chapelle-Agnon, l'autre à Saint-Bonnet-le-Chastel, et la troisième rue de Goye ! Une vraie diablerie.

Anne-Marie apprenait tout par les rapports de la Poule-Courte. Elle comptait toujours la prier de se taire. Cependant elle amenait le propos sur Gaspard quand la Dorothée tardait à parler de « cet antéchrist ».

Les soirs, dans sa chambre, une révolte l'outrait. Après quelle Marie-couche-toi-là courait-il à cette heure ? Renoncer à ses brutalités, non, il ne le pouvait pas plus qu'un chien. Les hommes sont tous faits de même. Si vous saviez pourtant qu'au fond de cette nuit, vous avez un ami qui sait demeurer vôtre…

Et comme par vagues son cœur se gonflait. Ce n'était plus vrai qu'elle avait seulement le dégoût de tous les corps humains. L'autre soir, lorsque Gaspard s'attardait, lasse à n'en plus pouvoir, elle sentait que s'il posait seulement la main sur la sienne…

Les nuits passées à pleurer, la tête en fièvre, aussi seule que si l'on était morte depuis cent ans… Et s'il n'y a rien ? Regarde autour de toi : tous ne veulent que leur plaisir et ne s'inquiètent que de le prendre. Ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent même, ne tient jamais entre eux et le plaisir.

Ici, dans le bourg, que n'avait-on pas raconté de Mme Bostvialle et de Regouyat-le-Riche ? Et le Cadet Redon qui, à quatre heures et demie, chaque matin, derrière le couvent, criait comme un sourd : Jeanne-Marie ! sur quoi une certaine veuve descendait lui ouvrir en chemise. Ç'avait fait parler, puis on s'y était habitué jusqu'à n'y plus prêter attention. Et M. Amédée Chargnat, avec ses boutons sur la figure. Et tant d'histoires.

L'honneur, quelle duperie ! Anne-Marie, maintenant, savait trop. Mme Domaize lui avait appris les tares de chaque famille : par une dont on ne connût quelque manquement. Il y avait non pas les honnêtes gens et les autres, mais ceux qui s'étaient trouvés induits en tentation, et ceux qui ne l'avaient pas été.

Duperie, leur honneur, et la paix n'existe pas. La vie, c'est ce remuement d'ennuis avec pour fond une épouvante qu'on tâche de masquer. Mais pourquoi s'épouvanter de la mort, quand la vie, c'est ce cauchemar ?

Je n'ai qu'à attendre. Après sa lettre, l'autre ne laissera rien tomber. Tout cela va bientôt finir.

La nuit s'est passée à lutter, à prier des lèvres, sans pouvoir former la prière du dedans. Voici l'aube, cette fièvre tombe. Sur les monts du Forez, le soleil va se lever beau. Il fait du vent, un verdier chante vers les nuages de l'aurore. Vite se lever, il y a toujours tant à faire.

Et l'on espère dans le sort, faute de pouvoir s'assurer sur soi. On se dit que les événements font tout, et qu'à présent tout ira bien. Si le petit Henri se retrouve, si Gaspard se marie, ne sera-t-on pas en repos ?

Anne-Marie décidait de faire faire honte à son cousin par quelqu'un de sensé. Car elle estimait ne pouvoir se désintéresser de lui : sans ses grands chagrins se serait-il débauché de la sorte ? Et cette idée la portait à moins lui en vouloir.

Par ces matins d'automne, dans l'église où le vieux parfum de l'encens se mêlait à l'évent des pierres humides, agenouillée, elle se serrait dans sa mante. Sa place était près de la chapelle de gauche. Le bruit d'une chaise remuée avait un grand écho. Après l'action de grâces elle demeurait encore là, les yeux fixés sur le tabernacle. La bonté qui lui venait n'était plus cette charité un peu découragée qu'elle avait pour les gens. Une Présence lui changeait le cœur. Ce qui semblait tantôt tellement difficile ne l'était plus. Il suffisait de se renoncer soi-même. En perdant tout, d'ailleurs, que perdait-on ? « Et je pensais être heureuse autrefois, mon Dieu, parce que je n'avais pas besoin de Vous. »

Elle retrouvait son courage. Il y avait le bien et le mal, le péché et le salut, et Dieu qui fait la justice autrement que ne le voient les hommes. La vie n'était ni bonne ni mauvaise, mais simplement un moyen de choisir sa vraie destinée. Le mot final de tout, c'était l'âme. Et tout cela clair comme le jour.

À la Saint-Rémi, pour la rentrée, on avait reconduit Pauline et Hortense au couvent. Un dimanche, le métayer alla leur porter quelques provisions de noisettes, de miel. Et le paquet remis à la sœur tourière, il descendit au marché, qui se tenait alors le dimanche et le lundi.

C'était le temps où le P. Gaschon, avant de monter en chaire, venait sur la place chercher les hommes encore à leurs trafics : « Dépêchez-vous, mes frères, on va commencer la grand'messe ! »

Le métayer arriva là pour la sortie de l'office, dans la presse. Partout on se joignait. Les paysans se mettaient en pelotons, s'arrêtaient pour causer jusqu'à boucher le passage. Grimpé au porche des Pénitents, et le bras passé autour d'une colonne, un gamin criait en rythme les choses perdues : « Qui saura des nouvelles – d'une bourse qu'elle a été perdue – sur la route de Saint-Anthême… »

Placidement, le métayer s'enfonçait au milieu des gens attroupés devant les bennes de poires et de marrons, lorsqu'il se sentit toucher l'épaule. Un grand malbâti, édenté, couleur de chanvre, – ce fut tout ce qui lui en resta, – lui fit un bonjour de la tête et lui demanda s'il n'était point le métayer des Escures ?

— Je crois que je vous connais, moi aussi ? fit le métayer, mais il doit y avoir du temps qu'on ne s'est vu ?

— C'est le pays des bois, chez vous, poussa l'autre sans autrement répondre. Il se tut ; puis, plus bas, après un coup d'œil de droite et de gauche :

— Il y a quelqu'un là-haut qui ne mourra pas de sa belle mort. Et la première lettre de son nom, c'est Mme Anne-Marie. Dis-lui qu'un ami à elle lui fait dire qu'elle se cache.

Là-dessus ce particulier, qui n'avait pas tout à fait la façon d'un paysan, s'écoula dans la foule et s'y perdit.

DEUXIÈME PAUSE

La cuisine de la Belle Bergère. – Le chasseur de Bordeaux. – Les gendarmes et le sous-préfet. – La chose parut de conséquence à Gaspard. « L'homme, disait Gaspard, est peut-être vrai ami, quelqu'un qui te garde reconnaissance de ce que tu auras pu faire pour lui quelque jour. Il t'avertit : pourquoi ne pas en tenir compte ? On trouverait une cache bien sûre… » Mais Anne-Marie avait promis au père de tout gouverner : elle ne quitterait pas le domaine.

Les amis avaient passé par de si mauvais pas qu'ils ne s'inquiétèrent pas assez. Au fond, ils ne désiraient qu'une chose : voir paraître Robert et son monde. On réglerait les comptes en le leur faisant payer plus cher que chez le pharmacien.

Les soirs on se retrouvait à l'auberge. C'est bon, cette entente qui fait qu'on se comprend d'un coup de tête, de sorte que lorsque l'un ouvre la bouche, il dit ce que l'autre allait dire.

Dehors, il neigeait. On entendait Jeuselou dégalocher ses sabots aux degrés du seuil. Toujours frileux, il commençait par aller se rôtir devant la flamme. Il faisait chaud, un peu sombre. Nageaient par là de grosses odeurs de mirotons et de vin chaud. Dans ce coin d'ombre, entre l'office et le plot à hacher les viandes, on s'asseyait en habitués. Sur la servante de fer, quelque bout saigneux frillait dans la poêle dont la queue s'entortillait d'une chaîne à poids pendant.

En ce temps, c'était à la cheminée qu'on cuisinait surtout : le tournebroche et sa lèchefrite, la marmite à la crémaillère, le pot qui mijote devant la braise… On portait au

four chez le boulanger, aussi. Mais là, comme chez les gros bourgeois, un potager de briques se carrait devant la fenêtre, avec ses grilles pour la turbotière, pour les cloches, et, au bas, les deux arches noires où le charbon de bois s'entasse.

Dans cette cuisine on était entre soi. Les mouches auraient été mal venues à bourdonner autour des camarades. Sur la table de merisier rouge torchonnée en deux coups, on avait posé soi-même bouteilles et verres. Jeuselou demandait de la fourme parce que le fromage fait trouver le vin bon. À côté, dans la salle, un garde forestier tirait sa bourse. « Oh ! Nannette, venez compter ! » Un commis-marchand-voyageur se versait le fil-en-quatre d'une petite dame-jeanne épaisse et noire.

D'un peu loin les amis regardaient celui-ci, celui-là. Le Dragon avait toujours une espérance à donner de voir renverser le gouvernement : Debal, l'aubergiste de Lezoux, savait qu'il se tramait quelque chose à l'armée des Vosges. « Je me fais fort, lui avait-il déclaré à lui-même, de faire dans les environs une levée de dix mille hommes. La gendarmerie de Lezoux tremble de frayeur. Une personne à cocarde tricolore en a tué un à Montferrand, et, foutre, j'en suis bien aise. » Les couteliers de Thiers disaient que depuis la rentrée du roi tout le monde crevait de faim, mais que ***l'ancien*** était avec les Américains chez les Anglais, qu'il serait bientôt ici et que les choses iraient mieux !

Tapant sa pipe sur le bord de la table, Gaspard haussait à peine l'épaule. Valentin Verdier continuait de fumer, et d'un air de penser : rien à faire, on sera toujours vendu. Les cheveux en coup de vent, boutonné carré dans sa redingote verte à larges boutons de métal, il avait dans sa façon de se taire on ne savait quoi de fier, d'impatient. Ses yeux le di-

saient prêt à tout oser selon l'honneur. Mais peut-être parce qu'il se laissait trop vite gagner, échauffer, et qu'il se trouvait sujet à des hauts et des bas, espérant, désespérant, il s'efforçait désormais de parler peu.

Traquer un lièvre, battre des cartes, regarder la pluie tomber dans une ruelle sale où passent trois dévotes en une soirée, n'était-ce pas bien employer sa jeunesse ? Les bourgeois de Saint-Amand le dégoûtaient, il ne pouvait plus les voir.

La garde s'était recrutée surtout en Auvergne, dans la Lozère et dans les Cévennes. Valentin et le Dragon, tous deux d'imagination chaude, voulaient grouper les solides en une société secrète et parlaient de conspirations sans bon sens. Gaspard les laissait dire. L'Empereur, ce n'était pas un homme comme les autres, non : quand il était là on se sentait une fois plus fort. La fanfare furieuse des trompettes entrait dans le corps, se mêlait à la vague du sang : un froid vous montait des jarrets, on ne respirait plus… Mais le temps de l'Empereur était fini, la grande histoire était finie. De pareilles choses ne peuvent revenir.

Et Gaspard voyait que la France se refaisait, malgré tout. Il était pour l'Empereur, il n'allait pas changer. Mais enfin, il voyait. Devant des yeux comme les siens, les étiquettes, royalistes, bonapartistes, ne sont que des étiquettes. Il démêlait trop bien ce que valaient ces opinions affichées et ce qu'étaient, au vrai, les personnes. Les mots, les discours lui imposaient peu, et même les événements qui ont opposé les hommes. Tout revient, tout peut se refaire. Avec un roi et les blancs, la France se refait. Sa politique à lui, c'était uniquement de joindre Robert quelque jour. Comment se faisait-il qu'on ne l'eût pas encore revu ? Oui, comment ?

Seulement il n'aimait pas parler de Robert. Et il se sentait sur des épines si l'on parlait des Escures. L'idée qu'ils pouvaient le deviner lui aurait fait haïr les camarades. Par moment il lui semblait qu'il ne se souciait plus d'Anne-Marie. Puis, à nouveau, il était comme une âme damnée, bon pour enfoncer tous les obstacles.

Un soir, un voiturier, un nommé Saint-Joannis, dit Quatre-Épées, passa. Il venait de Maringues avec un chargement de peaux. Ce Saint-Joannis avait servi aux chasseurs. On vida chopine en parlant des malheurs de la France.

— À Bordeaux, le bourgeois était pour le roi. Ils auraient voulu voir débarquer les habits rouges. Le 26 juin, un lundi, je me rappelle, le colonel Carré, qui commandait le 66e, le harangua sur le quai des Chartrons. C'était tapé. Il fit jurer à ses lignards haine aux Bourbons et donna ordre de massacrer tout individu portant la cocarde blanche. La troupe était folle, on brandissait les fusils avec des hurlements. Devant chaque poste des cartouches avaient été distribuées à la garde montante. Nous autres, nous étions à cheval, place de la Comédie. De la foule partaient des : Vive le roi ! qui nous échauffaient les oreilles. Un certain bourgeois en lévite noire criait beaucoup… j'aime autant vous raconter.

Pour faire court, on charge le sabre en main ; il se trouve devant mon cheval, et voilà-t-il pas que je le reconnais pour un monsieur qui a pris la demoiselle de votre cousin, le sieur Grange. Ma bête l'envoie rouler, et l'escadron, quoi, lui passe dessus. Il paraît qu'on l'a relevé en triste état. Ça m'a embêté, mais vous savez comme tout va en des moments pareils ?

— Et alors ?

— Alors, c’est tout. Une fille que je fréquentais, une marchande d’oublies, m’a fait savoir qu’il était resté quatre mois à l’hôpital. On m’a dit ici qu’il était parti pour la Guadeloupe avec le sieur Grange. C’est ton cousin, Gaspard : je l’ai un peu bousculé, il ne faut pas que tu m’en veuilles. Comme les choses ont tourné pour les blancs, il pourrait me faire avoir des ennuis. Quand il reviendra, s’il y met de la rancune, je compte sur vous autres.

— Entendu. On arrangera ça. Et toi, si jamais tu le rencontres, envoie un mot d’écrit. Un mot tout de suite. De ton affaire je ferai la mienne.

Ainsi s’expliquait que Robert n’eût pas encore reparu. Mais il allait reparaître. L’avis donné au métayer sur la grande place d’Ambert prenait beaucoup plus d’importance. Cependant, Anne-Marie ne voulait pas le suivre. Chaque soir on verrait aux portes et on lâcherait les chiens. Puis, sans les mettre au fait, elle avertirait les gendarmes.

Gaspard levait les épaules. Les gendarmes ! Ils étaient trop empêchés à saisir des boutons marqués à l’aigle et pour des chansons, des bêtises, à conduire de brave monde en prison. Les fonctionnaires, tous gens de l’endroit, avaient été révoqués. On avait même cassé le sous-préfet, « le père Pourrat », un homme de droit sens, prenant à cœur le bien du pays plus que la politique. Il s’en était toujours tenu à annoncer les changements par la même harangue en patois dite du haut de ses marches. Un roulement de caisse, puis : « Enfants, le roi s’en va ; l’empereur est revenu. Crions tous : vive l’empereur ! » Ou « l’empereur s’en va : le roi est reve-

nu. Crions tous… » De Paris on l'avait remplacé par un noble. Anne-Marie pourrait compter sur ce monsieur de… pour être protégée !

Elle écoutait Gaspard, mais ses grands yeux doux gardaient une tranquille obstination. Elle ne se cacherait pas, elle ne voulait pas mener une existence de caches et de cligne-musette.

Peut-être aurait-elle aimé que Gaspard vînt, sinon s'installer aux Escures, du moins gouverner le domaine. Être là plus qu'un intendant, son cousin, son conseil. Personne n'y eût trouvé à redire. Il avait fait semblant de ne pas comprendre. C'est bien assez d'avaler sa salive avec peine, seul, dans quelque coin. Du moins n'avoir pas à la revoir à chaque instant, à lui répondre. Car tout est combat, à cause à la fois de l'entente et du désaccord. Et lorsque l'un avance, l'autre recule.

Gaspard ne faisait la guerre à Anne-Marie qu'à l'endroit de Robert. Il ne lui parlait pas autrement d'elle-même.

— Ha, si ta pauvre mère vivait ! Elle t'aurait fait remettre les choses sur le bon pied. Il est bandit, eh bien, il faut le donner pour un bandit à tout le monde et le traiter en bandit. Est-ce que quand il le voudra il te trompera encore par des grimaces ?

— Allons, voilà tes litanies…

Elle disait cela doucement, mais d'un air qui charmait et enlevait le cœur. Et elle ne répondait autre chose.

TROISIÈME PAUSE

Le gouvernement du domaine. – Un coup de fusil. – Le général Mouton et Maignet. – Au bois de bouleaux. – On reçut deux, trois lettres : le père n'annonçait pas son retour. Il se plaignait toujours de grands embarras. Les affaires de la succession n'étaient pas nettes. On sentait du reste qu'il ne disait pas tout. Anne-Marie, en lui répondant, s'en tenait à parler des façons, des récoltes. Elle profita d'une vente par licitation pour mettre le bien en trois pièces. Et peut-être pourrait-on le faire tout rond à la mort de M. Clouvel.

On chante que :

Pain frais, jeune femme et bois vert,
Tout ça ne fait qu'aller la maison de travers.

Or, il fallait voir le domaine : plus une taupe dans les prés, plus un fil de chiendent dans les terres, plus un tertre non relevé, plus une serve qui ne tînt l'eau.

Gaspard aurait voulu qu'Anne-Marie s'éloignât tout de suite. Il lui dit que la tante Domaize accepterait de s'installer aux Escures.

— On ne viendra pas commander chez moi ! Je n'entends pas ça !

Elle parlait raide, toute rouge de mécontentement. Mais Gaspard se faisait plus raide qu'elle.

— Il va te laisser tranquille, bien sûr ! Dis-toi maintenant que ceux du gouvernement, il les met dans sa poche !

Il fallait qu'elle se cachât, il le fallait. Lui, souvent, le roulage l'emmenait loin…

Au vrai, il tâchait d'être le plus possible sur les routes. La rencontrer dans le bourg, aller la voir chez elle, être relancé par elle chez lui, il ne le pouvait plus. D'ailleurs mieux valait qu'elle se mît hors d'atteinte. Et il le répétait, avec une grande passion de la convaincre…

Les mains au creux de sa robe, Anne-Marie se taisait. Depuis le soir des Cosaques, Gaspard était pour elle un homme tout de force, tout de feu, plein d'idées trop fortes qu'elle n'était plus bien sûre de deviner toujours.

— Comment veux-tu que je m'en aille ?

Tout le domaine… Les bois de Robert, aussi, qu'elle s'attachait à exploiter ainsi que les siens propres, peut-être pour rappeler qu'elle était liée par mariage.

Dans le canton, il n'en était pas de mieux tenus. Mais cela ne l'empêchait pas d'être bonne. Un homme venait la trouver. Il se plantait là, les mains dans son chapeau, donnant le bonjour, parlant du temps, avant d'amener sa petite affaire. « Je voulais vous dire comme ça qu'un char de bois me ferait bien nécessité… — Oui, mais tu n'iras rien raconter à ma tante Domaize. — N'ayez crainte, madame. — Ce sera à condition que tu replantes tout autant d'arbres. Je te montrerai où les prendre. — Oui, madame. — Et tu sais, si ce n'est pas fait proprement, tu n'auras pas à te déranger pour revenir. Passe demain, sur les deux heures. »

Personne n'aurait touché à la forêt sans permission. Rien n'y traînait, pas un baliveau cassé, pas une branche morte.

Mme Domaize, qui disait : « Mieux vaut être ladre que non pas pauvre », et qui ricouaillait dans son grenier tous les pots égueulés, tous les paniers crevés, n'aurait pas trouvé bon qu'on donnât de pleins chars de bois. Anne-Marie, elle, pensait que ce qu'on donne fleurit et que ce qu'on mange pourrit.

Cependant elle n'aimait plus les malheureux du même cœur. Elle se sentait dégoûtée des créatures. Ainsi, ce Mathias de Virennes : certainement il s'était arrangé pour que son père se rompît l'échine en dégringolant d'une charrette de foin qu'on chargeait : il avait simplement fait avancer les vaches sans crier gare au vieux… Assister ces gens, ce n'était plus cela qui pouvait suffire à Anne-Marie. Tous les jours elle craignait un peu plus d'enlaidir. Il est trop tard ! Un soir on voit sa vie perdue. Il n'y a plus de lendemain, c'est trop tard.

Oui, peut-être qu'un soir on aura ce sentiment-là qu'on a été dupe. En attendant, le temps passe et l'on ne fait que tuer le temps. Ou plutôt on tue sa vie.

Puis elle se reprochait ces pensées, prise de la peur que Dieu ne la punît en son petit garçon.

Sur la place, devant l'église, elle voyait jouer les enfants du bourg. Ils étaient tous voués, alors, et jusqu'à deux ans leurs habillements n'avaient d'autres couleurs que le blanc et le bleu. Les plus grands s'escarmouchaient autour des perrons, leur culotte fendue laissant passer quelque corne de chemise. Celui-ci courait contre le vent avec son viravoulet, qui tournait comme un moulin, celui-là traînait un sabot monté sur quatre roulettes. De sa porte, une femme jetait un coup d'œil et défendait au sien d'approcher le cheval attaché à l'anneau de fer. Et ce petit, le voir donner un coup à Anne-

Marie : il était de la même semaine qu'Henri : on les mettait dos à dos pour comparer leurs tailles.

Il faut qu'on se résigne à ses propres adversités, on n'est pas chrétien sans cela. Mais que les enfants puissent souffrir…

Au milieu de la nuit, une idée la réveillait comme un poids sur la poitrine. Dormait-il ? N'était-il pas malade ? Chaque fois cela lui arrachait l'âme, comme au soir qu'elle ne l'avait plus trouvé en revenant d'Ambert.

Elle n'entendait pas quitter les Escures : comment se pardonnerait-elle de n'être pas là tout de suite au cas où l'on viendrait à apprendre quelque chose ? Ah ! si Gaspard voulait le chercher, cela vaudrait fait.

Elle lui en avait parlé : il répondait que le temps ferait tout.

— Vois-tu, pour les gens, un secret est toujours trop lourd. Quand ils risqueraient un mauvais coup en trahison ou trente ans de galères, il faut qu'ils s'en déchargent. On ne peut pas vivre avec quelque chose sur le cœur.

Ce dut être en février, au premier redoux, quand le merle chante dans l'alisier, au-dessus des fougères rousses aplaties par les neiges.

Sur les neuf heures, Anne-Marie était montée dans sa chambre. Elle posait la chandelle sur la commode, lorsque, brusquement, une voix intérieure lui cria, une voix qui répondait au creux de son estomac : Jette-toi à genoux ! à genoux ! à genoux ! Mais d'une fureur telle, – le cas, d'ailleurs fut soudain, – qu'elle se laissa tomber comme en prière.

Ses genoux n'avaient pas touché le plancher qu'une lueur éclaira d'un sursaut le dehors ; et tout d'un temps, dans le fracas d'un coup de feu, elle entendit un bris de verre, l'écho roulant de mur en mur, le vacarme des chiens, un morceau de vitre encore qui tombe…

Elle demeurait là, le souffle coupé. Elle ne voulut jamais que le Nanne sortît avec un fusil. Il ne fut pas trop chaud à le demander, d'ailleurs.

Le miroir était en morceaux dans son beau cadre. L'autre l'avait donné pour la fête d'Anne-Marie, entre les fiançailles et le mariage. Elle le décrocha avec un contentement.

Après cela il y eut comme une peur sur le pays. On reparla du départ de M. Robert au lendemain des noces, et du vol du petit garçon. « Dans les grandes maisons, les grands vents y battent. » Aux veillées on brodait là-dessus. Les gens s'attendaient à des choses extraordinaires.

Le second valet quitta les Escures. On n'y voyait plus que les gendarmes et le mauvais temps. Gaspard était sur les routes du côté d'Aigueperse. Cependant Anne-Marie ne s'effrayait pas. Désormais elle tirerait les volets avant d'allumer la chandelle.

Cette obligation de cacher son secret, en l'habituant à dissimuler, la rendait plus ferme. Maintenant, à qui s'enquérait de Robert, elle prenait plaisir à répondre : « J'en ai eu des nouvelles mardi dernier. »… C'était le jour du coup de feu.

En se cachant elle n'aurait pourtant fait que ce que faisait plus d'un dans le pays. Le général Mouton-Duvernet s'était réfugié au fond des bois de Saint-Alyre. On a conté qu'il enterra son trésor près du village, et qu'ensuite il regretta cet argent qui aurait pu lui procurer la liberté. Car le pauvre général se laissa prendre à Montbrison et fut fusillé à Lyon en juillet 1816.

À Ambert, Maignet, qui jadis avait voté la mort du roi, vivait terré dans la maison de son frère. Par un placard à double fond, il passait de celle-ci dans la sienne et les sorties répondaient sur trois rues.

Le sous-préfet, alors, demeurait en face. Des fenêtres de son grenier il l'aperçut un jour qui se promenait dans le potager, – aujourd'hui le jardin de ville. Il y envoya les gendarmes. Mais le garde courut prévenir Maignet qui, en meunier et poussant un âne, eut le temps de filer par la rue des Jardins.

Le malheureux avait perdu son fils, naufragé avec ***la Minerve*** et, à ce qu'on a raconté, mangé par les sauvages. Sa fille, Dorothée, s'était mariée à un monsieur d'Issoire, qui avait fait inscrire en or sur le plafond du salon : ***Dorothée, c'est mon étoile***, et qui la rouait de coups. Il est vrai que lorsqu'elle trépassa, il la fit embaumer pour placer le cercueil à table, en face de lui.

Peut-être qu'il y a toujours eu dans ce pays plus d'extravagances, de drames et de caches qu'on ne voudrait l'admettre.

Finalement, Maignet, homme doux et bon, paraît-il, s'exila en Belgique, revint en 1830 et mourut dans une mai-

son du grand chemin, pauvre, seul, perclus de douleurs, presque aveugle.

Lorsque Gaspard sut qu'on avait tiré sur Anne-Marie, il ne fit pas beau pour ses frères. Les veines du cou lui enflaient gros comme le doigt. Dans le même moment il prit le chemin des Escures. Le Nanne lui dit que la dame était vers les bûcherons.

Il monta à Roche-Savine par un chemin de troupeau. C'était un de ces matins d'hiver où, en longeant la haie, on croit sentir, comme une bouffée tiède à la face, l'odeur des premières violettes entre les feuilles mortes. Le soleil avait la couleur jaune de la lumière qu'on voit dans les rêves. Mais la pluie viendrait après trois jours de ce temps-là.

Sur un replain, un char attendait, chargé de sept ou huit longs fûts polis dont des billons de bois serraient les chaînes... Un ballot de foin y était accroché ainsi qu'une lanterne de fer-blanc.

Gaspard aperçut Anne-Marie. Elle redescendait par le bois de bouleaux. Plus fine que sa mère, avec un agrément que ceux qui l'ont connue disent avoir vu à peu de personnes, elle avait ce maintien qui ne se compose, ne se concerte jamais ; et loin des regards elle reprenait sans y penser sa vivacité de petite fille.

Gaspard ne lui dit rien de ce qu'il avait minuté dans sa tête. Il parlait du bois, des bûcherons…

Ils allaient tous deux, se rapprochant ou s'écartant entre ces bouleaux qui avaient poussé tout déjetés. Des oiseaux, dans la chevelure rose des arbres, sautaient, se perchaient,

comme s'ils jouaient à un jeu d'enfants. Il fallait parfois écarter un long fil tendu, dansant et brillant à l'air, où une ligne de lumière semblait courir. Anne-Marie s'arrêtait pour épousseter sa robe, blanchie par ces pelures usées des troncs.

Gaspard, enfin, lui demanda ce qu'elle comptait faire : elle n'allait pourtant pas attendre aux Escures un second coup de fusil ?

— Je donnerais ma vie pour une épingle, murmura-t-elle.

Elle baissait et laissait aller la tête. Il revit la cicatrice du col. Cette tête un peu petite gardait ses lignes nettes, les traits presque de la seizième année. Seulement, autrefois, cette veine ne se marquait pas aussi bleue à la tempe… Et elle n'avait même plus son air de tantôt, cet air de liberté vive lorsqu'elle dévalait le chemin, mais on ne savait quelle impatience souffrante.

Ils s'aperçurent tous les deux qu'ils se taisaient.

— Que veux-tu que je me cache ? Ne plus voir personne, est-ce que ce serait une vie ?

Elle fit deux ou trois pas sans y songer et dit encore, la tête basse :

— J'ai déjà perdu mon petit garçon… C'est dur de renoncer à tous ceux qu'on peut voir…

Alors elle se retourna. Son visage était devenu tout vermeil par le feu de son cœur. Gaspard ne se rappela jamais bien ce que la figure d'Anne-Marie lui dit en cette minute. À peine sut-il ce qu'il devenait.

Il y eut un trouble et un silence plus parlant que des paroles.

Sans s'approcher de son ami, elle souleva un peu les bras :

— Vois comme j'ai les mains froides. J'ai le frisson… je t'en prie, va-t'en.

Les derniers mots, elle les murmura à demi détournée, et dans le moment même, s'écartant, courant, elle disparut.

QUATRIÈME PAUSE

La fin du vieux prêtre au Champ-Maudit. – Le départ d'Anne-Marie. – Chez la devineresse. – Quatre jours après, Gaspard reparut avec son frère. Leur contenance disait qu'ils venaient pour entretenir Anne-Marie.

— Mon Dieu, vous avez appris quelque chose ?

Gaspard comprit qu'elle songeait d'abord à l'enfant.

— Appris, oui ; mais sur une plus vieille affaire. Benoni était à la foire d'Allègre. Il a rencontré un garçon qu'il avait vu dans des bouviérades…

Une bouviérade c'est la collation des bouviers après quelque gros charroi. Le mot décida Corps-de-Bœuf. Il raconta, amenant les choses de loin, ne faisant pas grâce d'une des bouteilles qu'on avait vidées d'abord.

— Tout d'un coup, cet autre me fait : « J'ai l'air saoul ? Eh bien, je pourrais t'apprendre des choses dont tu ne te

doutes guère. — Tu crois ça ? — Je le crois et j'en suis sûr, et encore il s'agit d'un de tes parents. — Vaut mieux entendre ça que d'être sourd. — Tu sais peut-être comment est mort ton cousin-prêtre de Marsac ? »

« Dieu de Dieu ! Malgré ce vin je me sentis froid. Je lui dis qu'il ne vînt pas faire le fendant, que le démon même n'en devait rien savoir.

» Possible, mais moi, je le sais. Écoute, Corps-de-Bœuf. L'an dernier je travaillais vers Craponne et un jour je me trouvais dans une bouviérade. Il y avait là un homme, un tout efflanqué avec une chemise de chanvre roux qui bouffait au-dessus de ses culottes. Je le vois encore, tiens, coiffé d'un grand vieux crasseux de feutre si déchiré qu'il lui tombait sur le nez. Plus ce bougre-là buvait, plus il avait l'air de porter le diable en terre. À la fin il arrache ce chapeau et il l'envoie entre les arbres : « Mon chapeau, je le foutrais au feu s'il savait ce qu'il y a dans ma tête ! »

» Il me dit qu'il avait fait un coup pour monter sur l'échafaud. « Un soir il en arrive un : Tu vas me suivre, on a du travail pour toi. » Moi je croyais que c'était parce qu'un autre voulait venir voir ma femme. Mais j'ai vu le bourgeois là-bas. Il avait un pantalon blanc. Et il aurait mieux aimé être ailleurs ! Si bien que le vieux, qui était le plus maître de tous, s'en approcha : « On dirait que tu es d'une noce. Je vais apposer ma signature. » Il posa sa main sur le beau pantalon, une main rouge comme celle d'un boucher travaillant dans la viande. Mais ça, c'est après…

» Je les trouvai dans un petit bois. Ils attendaient le prêtre. Le vieux me dit que c'était toujours le dernier entré qui portait le premier coup, et il mit en main un merlin. Puis on me fit boire. Je tremblais de toute ma peau. Malheureux,

que vas-tu faire ? Tu n'auras plus une heure de paix en ce monde et tu seras damné en l'autre. Par moment, je croyais qu'on se jouait de moi, et que c'était pour aller caresser ma femme, puis je comprenais bien que non. On peut dire que j'en ai vu long sous ces arbres.

» Le vieux me joignit. Avec sa grosse face plate et grise, grêlée comme un dé de tailleur, il semblait un tigre : « Tu vois, – il soulevait son fusil double, – un coup pour lui si tu le manques, et le second pour qui ? » Il fallait passer par le pont ou par l'eau.

» J'ai entendu le bossu, quand il a dit au prêtre de couper au plus court. J'étais ébloui, sans pouls, une fadeur au cœur. Je portai le cou de travers. Du sang sauta sur sa barbe blanche. Alors le bossu se jeta dans ses jambes pour le renverser. Il n'eut que le temps de dire son ***in manus***. Le vieux avait tiré un couteau tout ouvert de la poche de sa houppelande et lui scia le cou.

» Des corbeaux s'étaient levés dans une friche. Ils tournaient au-dessus de nous en croassant comme pour nous faire prendre. On hissa le cadavre sur un fagotier, et puis on battit du feu. Ces flammes ! Le vent les arrachait par touffes aussi grandes que le branchage d'un pin. On voyait les chemins, les croix des carrefours, les ravins de la côte qui tremblaient et se gonflaient dans ce rouge. Je ne sais pas comment les gens ne se sont pas réveillés…

» Ils me donnèrent deux petits écus qu'ils avaient trouvés dans une poche. Des fois je me dis que si je faisais d'autres coups, je n'aurais plus tant celui-là en tête. Seulement je revois le Père, ses yeux sur moi, comme s'il voulait que je revienne…

» … Voilà, Corps-de-Bœuf !… Voilà comme l’homme au chapeau déchiré m’a raconté la chose. Après, j’allai m’asseoir à côté de mon beau-frère et je continuai de boire sans rien dire. Je n’en ai plus su ni feu ni fumée. »

On avait dormi dans la paille à Allègre, et ce matin Benoni avait remis le garçon sur ce propos. L’autre avait d’abord fait la bête. Comme s’il fallait prendre au sérieux des bavardages à l’ombre d’une chopine !

Bavardages ? Certainement, avec la terrible mémoire des paysans – ils tiennent tout d’elle comme si leur esprit demeurait en jachères – celui-là n’avait fait que rapporter mot pour mot la confession de l’assassin. Il finit par le reconnaître. « Mais je ne sais rien de plus, ou que la tête me tombe ! » Et il avait demandé à Benoni de ne jamais parler de lui, parce que ce serait pour lui faire arriver quelque malheur.

Gaspard disait que le vieux à face de tigre était à n’en pas douter La Godivelle. Le garçon avait dit : une houppelande noisette, et une queue à la vieille mode : c’était bien cela, on le tenait pour le plus terrible de tous. Robert et Gilbert pliaient devant lui. Mais, Robert, Gilbert, Albert, Lucifer, tous dans le crime ! Ils avaient fait disparaître le cousin-prêtre parce qu’il en savait trop long sur eux.

Anne-Marie regardait devant soi. « Mon Henri, mon petit… » Son petit enfant, fils d’un scélérat ! Dans le moment elle fit un vœu : il serait prêtre si elle pouvait l’élever selon l’honneur.

— Anne-Marie, dit encore Gaspard, moi aussi j’ai appris des choses. La Godivelle a un filleul qui fait la banque dans les Îles et qui trafiquait avec Jérôme Grange. Tout est venu

de là… Mais La Godivelle a tué l'oncle de sa main ? Eh bien, regarde la mienne : avant un an, de cette main-là je le tuerai !

Le lendemain, Anne-Marie entra dans la cour de la Belle Bergère où Gaspard et le Dragon pansaient les chevaux.

— Voilà, je ne tiens ni au oui ni au non. Si vous pensez que je doive le faire, je me cacherai pour un temps.

Seulement elle entendait ne pas quitter l'endroit.

Elle irait au moulin de Martial. Elle et la Marguerite s'étaient depuis longtemps prises d'amitié. La figure claire, le geste tranquille, lente à sourire, et peu parlante, cette petite, c'était la compagnie même que souhaitait Anne-Marie.

Gaspard ne comprenait pas trop une résolution aussi soudaine. Il y avait tout au fond des yeux de sa cousine quelque chose de vif. Ainsi elle entendait rester cachée dans le pays, ce qui l'obligeait à ne plus communier et à perdre la messe ? Comment arrangeait-elle cela ?

Si c'était ce qu'elle désirait secrètement ? Être privée des sacrements pour se trouver plus libre ? En être privée sans avoir à y renoncer d'elle-même, car alors qu'aurait-on pensé ?

Gaspard se défiait et faisait travailler son imagination contre Anne-Marie, comme si elle n'était qu'un adversaire. Peut-être qu'il tenait à son âpreté : la joie a on ne sait quoi de moins solide que la douleur. – Puis ces suppositions lui paraissaient des sottises. Décidément le malheur diminue l'esprit.

Ce qu’il savait, c’était que tout se préparait. Qu’Anne-Marie se cachât ou non, Robert reviendrait rôder autour des Escures. S’il ne revenait pas, eh bien, lui, Gaspard voyait à peu près où aller le chercher… Et depuis qu’il espérait l’agrafer, il le haïssait davantage.

… Le jeudi, Gaspard vint prendre Anne-Marie et la tante. Anne-Marie avait dit à son monde qu’elle se trouvait obligée, elle aussi, de partir pour les Îles. La veille, tandis qu’elle allait faire ses adieux à Pauline, les Domaize s’étaient installés aux Escures.

Le vent brouillait tristement les branches contre ces vieilles murailles jaunies de lichens qui étaient devenues sa maison. Quitter cela… Gaspard s’assit sur le brancard du cabriolet. Après les cahots de l’allée, roulant plus vite, on enfila la grand’route.

Par-dessus les genêts, qu’il rudoyait, l’air roulait sur ce découvert, jusqu’aux fonds pointus des montagnes. Anne-Marie regardait la fumée se sauver d’une chaumine. Il lui semblait qu’elle partait véritablement pour la Guadeloupe. Il y a des gens qui vivent dans leur maison. Une femme qui rapièce la brassière de son petit sort sur la porte, pour voir si son mari revient sur le chemin, contre le vent. Elle, qui avait mari et enfant, elle partait, pour vivre en recluse sans son enfant et fuyant son mari. Sans doute qu’il le fallait. D’après les nouvelles qu’on avait, si elle ne disparaissait, l’autre allait reparaître. Le guet, la bataille, le sang et la mort. Cette guerre entre lui et Gaspard, elle ne pouvait l’imaginer sans trembler. Ah ! se résoudre à tout, plutôt que de voir cela.

Harnaché, bien pansé, un peu poussé d’avoine, le Grand-Blanc sur la route allait bride abattue. « Je tenais mon âme dans mon poing, dit par après la tante, j’ai fait mon acte

de contrition tout le long du chemin. » Lancé, le sang fouetté, il allait, il allait.

Quelle bête, ce Grand-Blanc ! Énorme, l'encolure ramassée, la tête grosse, mais si doux qu'un enfant le tournait de deux doigts. Le vrai portrait du cheval en perfection dans ***le Ménage des Champs***, ce livre habillé de peau jaune qui traînait sur la cheminée, près des lanternes : « Qu'il ait trois parties correspondantes à trois de femme, assavoir la poitrine, le fessier, les crins ; trois de lyon, le maintien, la hardiesse, la fureur ; trois de bœuf… » Et ainsi du reste.

M. des Eymards d'Herment, un homme fou des chevaux, ne passait pas à Saint-Amand sans venir lui taper sur la croupe. « Allons, pas tant d'histoires. Faites-moi votre prix ! — Eh bien, monsieur des Eymards, un louis le poil ; comptez-les. — Oui, quand on a une bête pareille, on la garde. — Mon garçon ferait un beau sabbat, ce soir, s'il ne trouvait plus son Grand-Blanc ! »

Il valait cinq cents écus de bonté, et davantage. Quand il ne fut plus d'aucun service, le père, par amitié, allait lui donner la paille. « Pour tout l'argent qu'il a fait gagner, ce cheval devrait être dans un lit. »

On arriva le même soir à Clermont. Le lendemain matin, la tante entraîna Anne-Marie chez une devineresse. Cette femme prépara son marc, fit souffler trois fois dessus, pencha, repencha l'assiette, et commença par voir des initiales. « Il faut attendre… Une lettre viendra et il y aura un voyage à faire. Le petit, je ne peux pas bien le voir : un endroit qui ne ressemble à rien, sans planchers, sans murailles… Oui, ils sont plusieurs contre vous. Cet enfant est le fils de celui qui est le plus monsieur. Mais le vieux, quelle figure ! En voilà

deux qui ne passeront pas l'année. Je vois une menace sur leurs têtes. D'ici peu, tout changera… »

Anne-Marie, qui n'était venue qu'à contrecœur, son voile baissé, était à présent plus en fièvre que Mme Domaize. Ces bouts de phrase lui donnaient des battements. Elle tuait de questions la somnambule qui, tout en avouant qu'elle confondait parfois passé et avenir, leur en débita une belle râtelée.

Elles allèrent à la cathédrale, et après cela Anne-Marie força la tante de lui dire adieu. Tout en larmes, Mme Domaize entra à N.-D.-du-Port. Pour éviter la dépense chez un traiteur, elle avait emporté du pain, des œufs durs, du fromage de chèvre et une poire. Elle se blottit bien au fond, derrière un confessionnal et fit là son petit dîner sans laisser sur le pavé ni pelures ni coquilles. Par la suite elle le raconta en confession à l'abbé Boutarel qui lui dit « Vous avez bien fait. Le bon Dieu veut que tous ses enfants vivent. »

Elle n'était jamais allée qu'à Ambert et à Sauxillanges. Quels récits ne fit-elle pas de Clermont. Ce qui l'avait frappée, c'était le timbalier nègre d'un régiment de cavalerie et le fait que dans toutes les maisons les escaliers étaient de pierre. Puis aussi les prévenances qu'on avait eues pour elle à l'Hôtel du Roulage. « On a peut-être su que j'étais de la famille Vignal… »

Une heure après son dîner à l'église elle remontait dans le coucou de Gaspard. Elle ne se douta jamais qu'Anne-Marie était là, avec son porte-manteau, cachée par des couvertures.

Et le Grand-Blanc les ramena à la Belle Bergère.

Gaspard le pansa, soupa, monta se coucher. Sur la minuit, Anne-Marie, M. Jean et lui sortirent par la porte du verger et gagnèrent le moulin.

CINQUIÈME PAUSE

***Au moulin*. – *La veillée avec Jeuselou*. – *Le pays de la nuit*. – *Belle saison*.** – Le moulin est dans un fond assez humide. Triste campagne de joncs, de gentianes, livrée toute à la bise. À l'arrière-saison, quand revenait la nuit, on y voyait danser des feux-follets hauts comme une gerbe de paille. Parmi les fondis d'eau rousse et les roches dans le gazon broui, le pacage remonte vers les bouquets de sapins hérissés d'une lisière incertaine.

Sous ses solives fendues, la maison gardait une odeur de petit lait et de vermoulure. Comme à Chenerailles jadis, on y mangeait la soupe trois coups par jour. Du chèvreton, des noix, des pommes. On la laissait courir, la viande !

La mère, une vieille au visage jaune, tout peaux et rides, se serait mise en quatre quartiers pour Mme Anne-Marie, grâce à qui l'on avait à nouveau une vache. Le jour où il lui avait fallu vendre la sienne restait le plus mauvais jour de sa vie. Cette misère, alors ! On vivait toute une semaine sur une tête de brebis donnée par quelque voisin. Marguerite quêtait du chanvre et le filait. Et la vieille faisait de l'argent avec ses dents. C'est-à-dire qu'elle jeûnait pour quelque sous, au bénéfice de telle ou telle : quand le sorcier ordonnait à une femme de passer trois jours au pain et à l'eau afin d'obtenir la guérison de son homme, elle, prenait le jeûne à son compte. « Ça m'a crevée ! Si encore j'avais pu boire chaud…

Mais cette eau froide ! » Une vache, autant dire le bien-aise et l'honneur retrouvés. Ha ! Mme Anne-Marie s'était montrée pour elles !

Anne-Marie se sentit là très loin des gens. Il n'y avait pas à craindre de voisin. Une seule fois un nommé Grivel vint chercher une braise dans un sabot, parce qu'en rentrant chez lui, il avait trouvé son feu mort. La maison, d'ailleurs, avait une cache entre deux planchers, comme beaucoup d'autres en ce temps-là.

Une existence d'un tout petit train toujours pareil où rien n'arrivait jamais. Les soirs, on posait devant la cheminée la marmite de pommes de terre et chacun, assis à sa guise, y pêchait, prenant, pelant, mangeant. Puis on se rafraîchissait d'un bol de petit lait.

Les femmes travaillaient près du feu. De temps à autre, la mère mouchait entre ses doigts la mèche du chaleil, ou, ramassant des écorces, des brindilles, les jetait sur la braise, de ses deux mains jointes.

Mais quand elle se mettait à deviser, on battait du pays. La Marguerite, qui avait un cœur d'enfant, prenait pour du bon pain tous ces dires. À dix-huit ans elle croyait aux lutins comme au temps de sa première tartine. Dans son idée d'autrefois elle avait placé leur maison derrière Barbaliche, et hâtait encore le pas dans le voisinage.

— Quand j'étais gagée aux Chapioux, disait la mère, il y avait deux chevaux, le Sannajal et une petite jument bien dégagée. Un soir, nous faisions la veillée, la dame, la demoiselle et moi : tout à coup, dans la cour, une galopade, une galopade ! « Les chevaux se sont détachés. Allez voir, Toinon. » Je prends la chandelle. Rien dans la cour ; et je trouve

les deux bêtes attachées à la crèche, mais fondues de sueur… C'est vingt fois qu'on les a trouvées les crins emmêlés par le lutin, à moitié fourbues… Ce galop sur le pavé, il me semble que je l'ai toujours dans l'oreille.

Anne-Marie, sans écouter, s'en allait dans ses songes.

Jeuselou avait vu ceux qui habitent les ruines de Boutonnargues, là où est cachée la chèvre d'or. Ils courent sur les murailles, dans les noisetiers, de petits hommes tout de rouge. Ils vous embrouillent, vous ahurissent de leur manège, et s'ils peuvent vous mettre en leur pouvoir, ils vous enterrent jusqu'au cou.

— Maintenant, mon oncle vous le dira : c'était les seigneurs qui faisaient croire aux lutins pour fanatiser le monde. Dans son endroit ils ont eu de la façon pour une tourte de pain un pré de huit quartonnées.

Et ses yeux clairets semblaient rire.

Comment le démêler, sous cet air qu'il avait, tantôt de musardise, et tantôt en éveil ? Le dimanche, il arrivait avec sa vielle. Il savait cinquante-trois bourrées à chanter, cela d'une langue si déliée qu'on ne pouvait le suivre.

Il avait des attentions pour Anne-Marie, comme de lui apporter des œufs qui venaient des Escures.

Lui parti, on se mettait à genoux sur quelque botte de paille, et l'on faisait la prière tourné vers le crucifix de la cheminée.

Les deux lits-coffres, avec l'horloge entre eux, tenaient le fond de la salle. La fumée les avait faits aussi bruns qu'un

tison. Sous le fronton ornementé d'épis, pendait une bande d'indienne violette et des rideaux de même coulissaient sur des liens. Comme paillasses, couettes et couvre-pieds montaient à mi-hauteur, clapi là, on s'y trouvait au chaud, l'hiver. Il fallait bien : les cloisons n'étaient que de larges planches, – celles des grands arbres d'alors ; et par leurs disjoints passaient des vents coulis qui vous tailladaient la peau.

Anne-Marie dormait dans la chambre haute. Le matin, elle voyait les noirs sapins se démener au bout du pacage que des flaques de neige parsemaient ainsi qu'une lessive étendue. Les nuages passaient, passaient, se poussant au-dessus de ce canton désolé où le jonc jauni sifflait entre les roches. Il lui semblait soudain qu'ici sa vie se rétrécissait, qu'elle était plus loin de son petit enfant.

Tout le jour, son carreau de dentellière sur les genoux, elle travaillait à un voile de tabernacle qu'elle voulait offrir à l'église. Ce métier de dentellière a été inventé par un saint, S. François Régis, pour qu'on pût, tout en gagnant sa vie, prier, surveiller les enfants, les bêtes et le ménage, Anne-Marie l'aimait parce qu'il réservait la liberté de la songerie. Comme on la laissait seule ! Ah ! Gaspard, il était plus raisonnable qu'elle. Mais être plus raisonnable, cela signifie simplement avoir le cœur plus dur.

Pauvre beau cœur aimant qui n'avait plus personne à qui se prendre. Marguerite qui venait là filer tournait la tête sur elle parce qu'elle ne répondait pas, et elle la surprenait tout en larmes. Alors Anne-Marie s'essuyait les yeux. Puis elle disait qu'elle ne pourrait demeurer cachée davantage. Dimanche elle retournerait aux Escures. Il lui fallait le train du domaine. Ici elle pensait à trop de choses, cela ne lui valait rien.

Cependant, en se réfugiant au moulin, elle avait aimé obéir à Gaspard ; elle attendait encore, encore un peu. Il y eut une tombée de neige. Les sapins se chargeaient, là-haut ; parfois un paquet glissait d'une branche et s'écrasait à terre en faisant fumée. Une paix entrait dans la chambre où Marguerite, de peur du froid, apportait une terrine de braise.

Jour à jour s'adoucissait la saison. Sous les croûtes de glace, l'eau glissait comme des bulles d'ombre. Des mottes verdissaient par traînées aux endroits mouillés. On sortait sans cape et l'on n'allumait le chaleil que sur les six heures.

Il fallut que Gaspard fît sermonner Anne-Marie par M. Jean. Ils avaient le sentiment que les autres cherchaient et tracassaient. Peut-être arriverait-on sur leurs traces aux traces de l'enfant. Mais il faudrait de la vigilance, de la prudence, de la patience. Elle promit de patienter encore. Cependant elle rêvait de faire de nuit une ronde dans ses bois : s'assurer qu'on avait abattu comme il fallait les arbres qui gênaient la pousse des jeunes.

Elle s'en ouvrit à la Marguerite. La petite ne serait sortie dans le noir pour rien au monde. Dès qu'il faisait nuit, les bois, les pâturages devenaient pour elle une contrée sans nom. En forêt, elle savait des ruines sous la mousse, des délabres de châteaux où celui qui descend pour s'emparer du trésor voit la dalle se rabattre sur lui. De grandes pierres bizarrement gravées. Ici, c'est le creux d'une marmite et d'autres écuelles autour, comme pour le dîner des fades ; là, celui qu'aurait laissé le fer d'un cheval, ou le pied d'un homme, ou tout un cadavre.

De même que certaines fontaines des ravines, ces pierres avaient leur esprit, il fallait avoir peur d'elles. Quel mauvais peuple les avait façonnées pour ses besognes ? La

nuit appartenait à cette race dont on n'aime pas parler, qui guette les créatures. Sous la lune qui luisait vilainement dans un immense rond aux bords rosâtres, on s'y voyait, à travers la bruyère, suivi par l'ombre d'une bête. Ou bien, derrière soi, par ces solitudes, on entendait, s'arrêtant si l'on s'arrêtait, repartant si l'on repartait, le pas toujours pareil d'un cheval invisible.

Par temps bas, quand le vent chassait au loup, pour peu qu'Anne-Marie prêtât l'esprit à ces contes, elle se laissait gagner par la peur. Elle imaginait quelque grande forme muette se dressant tout à coup dans la chambre, entre la lucarne à barreaux et les courtines rouges.

Mais les jours allongeaient. L'herbe poussait autour des puits-fontaines. Les nuits, on était long à s'endormir. Par les fentes arrivait le miel des cerisiers en fleur dont les files bordent les prés nouveaux de doucette et d'oseille sauvage. Un vent tiède réveillait les arbres encore nus dans les boqueteaux des tournants. C'était le mois d'avril où le coucou chante à fil… Puis la fête de la Croix pour laquelle on lâche les vaches ; et jusqu'à la Croix de septembre on mange un morceau de pain à quatre heures parce qu'on est dans la saison du gros travail.

Anne-Marie changea. Au fond de ce moulin elle avait retrouvé sa petite vie paysanne de Chenerailles, et plus proche de ce vieux temps, elle était plus proche de Gaspard.

La séparation faisait qu'elle l'imaginait comme là-bas sur le pâturage, l'œil tout riant, la face toute claire, et tout porté de bonne volonté. Elle revoyait le cousin, le frère des

anciens jours au grand soleil de la campagne. Cet élan, et ce don, ce cœur. L'ami alors de moitié dans sa vie…

Elle n'irait plus autour des fontaines cueillir pour son mois de Marie les aimez-moi que sa mère appelait les yeux de la Vierge. Quelqu'un la cherchait, la criait : elle continuait sa cueillette, la poitrine pleine de joie, attendant une minute avant de répondre. Mais il savait bien la trouver. Il arrivait, elle voyait sa face couleur de flamme ; et ses yeux bruns qui, pour mieux lui parler, attrapaient du soleil.

Durant ces nuits de mai, elle ne savait plus que cet ami de jadis. Ni mauvais dires, ni rien du monde ne pouvait aller contre cela qui roulait en son sang : cette amitié où ils étaient tous deux. Et pour qu'une telle tendresse lui vînt, avec ces larmes, de cette nuit dehors, toute de menus bruits, de souffles, d'odeurs vertes, ah, il fallait bien que là-bas il songeât à elle comme elle songeait à lui.

Elle se troublait. Alors, elle s'efforçait de penser aux Escures. Mais c'était Jeuselou et Marguerite qu'elle revoyait comme tantôt, s'entre-riant pour un instant sur le pas de la porte. Ceux-là se marieraient. Ils seraient ceux qui dorment l'un près de l'autre et se retrouvent ensemble au matin, quand on devine que devant les montagnes bleues commence une journée de bonheur. Heureux ceux qui sont ainsi mari et femme, de pensée et de fait, car c'est la vraie vie à trouver dans ce monde.

Un peu de vent tiédi s'éloigne ; les branches remuent jusqu'au fond des bois, et ceux qui s'entr'aiment dorment doucement.

SIXIÈME PAUSE

La visite à Chenerailles. – Une rencontre en forêt. – L'auberge du Pont-du-Merle. – Vers le milieu de mai, on eut une surprise et une soudaine affaire. M. Jean apporta de nuit une lettre des Îles. Le père demandait qu'on allât à Chenerailles prendre, dans une cachette dont il venait d'avoir connaissance, les papiers qui s'y trouveraient pour lui en envoyer copie aussitôt ! Certainement, de ces papiers-là, tout venait. Anne-Marie se souvint que l'autre s'en était enquis et qu'il y attachait une grande importance. Il fallait au plus tôt voir à cela.

M. Jean s'offrit à faire la course. Mais Anne-Marie dit résolument qu'elle irait là-bas elle-même.

Gaspard était alors en Languedoc ; en prenant sa route par le pays de Robert il en ramenait un convoi de vin.

Non plus ces caravanes des vieux pères, les tonneaux sur les chars, escortés de cavaliers aux chevaux porteurs d'outres, et les bouviers à hautes guêtres s'arrêtant pour boire au robinet tous les cent pas. Quelles fêtes, les bonnes années ! En Auvergne, la soupe, la cuisine, tout se faisait au vin. Il fallait le leur approcher et non pas le leur promettre.

Cependant, de beaux convois, ceux de Gaspard et de ses frères, quand ils marchaient, le fouet sur la nuque, à côté de leurs chevaux, tous harnachés de même, à grelots et à floquets de laine bleue. Le chemin passait par Peyrebeilhe. Là les rouliers s'attendaient l'un l'autre et ne faisaient pas la couchée. Mais eux se ballaient bien de Leblanc et de son nègre Fétiche.

À présent, une confiance montait Gaspard. Il soufflait sur l'amadou, allumait sa petite pipe, repartait d'un bon pas. En tête, Benoni faisait claquer son perpignan et allait rouli-roulant, balançant les épaules…

Pour Anne-Marie, donc, il fut décidé que M. Jean l'attendrait le lendemain sur la route où Jeuselou l'amènerait.

Le ciel d'abord couvert se dégagea. Bientôt la nuit se trouva claire plus qu'il n'eût convenu. Il n'y avait pas cinq lieues à vol d'oiseau, mais c'était tout mauvais chemins. Enfin on entra dans les grands bois, « les bois peureux ». Une chape de froid vous tombait sur les épaules. Parmi ce peuple de sapins aux branches tombantes, on sentait, cachées, des présences. Elles vous suivaient et tantôt elles auraient leur heure. Il fallut abandonner la carriole à cause des ornières.

Il était minuit lorsqu'on arriva devant la maison. M. Jean s'inquiétait du retard et demandait à voix basse qu'on se hâtât. Cependant, au milieu de l'escalier de pierre couvert de fougères et d'orties, Anne-Marie dut faire une pause. Elle se sentait si oppressée qu'elle s'appuya contre le parapet. Sans raison ? rien n'est sans raison. Peut-être quelque sentiment lui disait-il que son petit enfant n'était pas à ce moment-là bien loin d'elle.

La serrure rouillée cria. On avançait à tâtons dans un noir froidi de souterrain. Des toiles d'araignée vous embrouillaient les yeux. Jeuselou alluma un rat de cave. Leurs ombres à tous trois s'allongèrent par la salle où un étrange silence d'humidité et qui sentait la suie, semblait un silence d'embûche.

Anne-Marie sentit sous son escarpin une petite chose ronde. Elle ramassa un bouton de cuivre qu'elle reconnut pour en avoir recousu un semblable à la veste de Robert, le matin de l'Arbre-Blanc. Et courbée, elle vit à la lumière tremblotante des marques de sabots, de bottes, sur la poussière grasse. « Vous voyez quelque chose ? — Non, fit-elle vite, sans savoir pourquoi… Il ne faut nous occuper que des papiers, dépêchons-nous ! »

Jeuselou et M. Jean, dans la cheminée, travaillèrent à enlever la plaque de fonte. Ils s'agenouillaient, se relevaient, ne prenant que le temps de s'essuyer le front, du poignet, et de rejeter leurs cheveux en arrière. Anne-Marie, penchée pour les éclairer, séchait d'inquiétude. Robert, son monde… Peut-être avaient-ils trouvé la voiture en forêt ; ils venaient, à présent… Enfin la plaque, qui n'était point scellée, céda ; derrière, on reconnut la pierre écornée dont parlait la lettre. On la déchaussa, Anne-Marie enfonça la main dans le trou. Au fond, hormis quelques gravats, ni boîte de plomb ni rien.

On tourna encore un peu : rien, rien… Ces papiers de conséquence, que le père attendait tant, voilà qu'ils n'étaient plus là. Mais où les chercher ? Anne-Marie ne vivait plus. En ouvrant, n'allait-on pas voir Robert, les attendant au haut de l'escalier ?

Non, dehors, pas une âme. Elle ferma et traça de la clef un signe de croix sur la porte. Une corne de lune montait des vieux sapins. Mieux que de jour on entendait le bruit d'un ruisseau perdu. D'autres bruits s'y mêlaient, passages du renard, du blaireau, jeux de l'écureuil, d'arbre en arbre ; d'autres aussi qu'on ne s'expliquait pas.

On allait, sous les branches. Les yeux se font à l'obscurité et Anne-Marie connaissait tellement l'endroit. Mais, derrière chaque tronc, elle croyait voir quelqu'un en veste de chasse, et elle se hâtait, serrant le bouton au creux de sa paume.

Depuis un moment Jeuselou prêtait l'oreille. Il fit signe à M. Jean. Tous trois s'arrêtèrent. Des pas, on entendait des pas au loin, parfois le craquetis d'une branche… C'était si singulier, quelqu'un faisant chemin à minuit en ces quartiers, qu'un frisson leur passa par le corps. Allant où, pour faire quoi ? La recherche dans la maison abandonnée les avait énervés déjà. Ils reprirent en main leurs fusils, et, traînant les pieds, conduisirent Anne-Marie à une touffe de sureaux.

— Il y a, souffla Jeuselou, une bête et un homme.

D'entre les feuilles ils virent, efflanqué, décharné, un âne chargé d'un sac déboucher par la sente. Suivait un homme, un ragot aux épaules en boule, qui allait, les bras ballants, vite, mais tout en jetant l'œil de droite, de gauche, aux arbres, comme s'il y cherchait quelque chose à sa convenance.

L'âne soudain s'arrêta des quatre pieds. Prenant le vent, ouvrant les naseaux, déchaussant ses dents, et semblable sous la lune à quelque gargouille effrayante, il se mit à braire en tempête. De loin la Bichette des Domaize y répondit. L'homme s'était jeté à la tête de sa sinistre bête, et la secouant, lui tapant furieusement du poing sur les naseaux, il tâchait de la tirer par le licou hors du chemin.

Il passa devant le buisson à longueur de bras. On vit une lourde tête ronde, crasseuse, hargneuse, que déformait par derrière une loupe. Et lui, pour peu qu'il eût regardé, il eût

vu la jeune femme. Mais il ne songeait qu'à se sauver… Tout cela si étrange qu'on aurait voulu savoir à quoi s'en tenir. Il fallait d'abord ramener sans histoire avant le jour Anne-Marie au moulin.

— Un charbonnier, qui s'est égaré après boire…

On sentait que M. Jean disait cela sans y croire beaucoup.

— Le sac faisait de trop grosses bosses pour qu'il y eût du charbon dedans. Ah ! maladie ! continua Jeuselou, baissé sur le chemin : regardez : les pas de la bête s'en vont par là. Drôle de charbonnier qui ferre sa bourrique à l'envers.

Il paraît que Mandrin, comme il était poursuivi dans ces mêmes parages, entra dans une maison et fit mettre à rebours les fers de ses chevaux.

Anne-Marie avait entendu raconter par le père beaucoup de choses de son passage à Ambert. Ses margandiers et lui, ils assistèrent à la grand'messe de Noël, dans le chœur, tous en houppelande bleue à parements rouges. On voulait qu'il eût caché son trésor sous un des degrés de la tour dite de Mandrin. Et dans sa selle quarante mille francs ! Après son supplice, se souvenant d'un avis qu'il lui avait donné jadis, un aubergiste l'acheta, les y trouva. À Sail-sous-Couzan, où sont les eaux piquantes, on montre le château qui a été bâti avec cet argent-là. Et les histoires des bandes d'autrefois venaient se mêler dans la tête d'Anne-Marie avec cette rencontre de l'homme à l'âne et ces papiers disparus de leur cache.

Gaspard arriva au bout de la semaine. M. Jean vint à la Belle Bergère. C'était à l'écurie. Gaspard l'écouta, parut près

d'éclater, – la plus belle de leurs juments était morte en route, il demeurait de fort méchante humeur.

Moi qui pensais les toper tous à Chenerailles un de ces jours… Ils ne verront pas que vous y êtes allés et ils s'y attarderont, maintenant !

— Pourquoi ne dis-tu pas les choses ?

— Je n'aime pas dire, j'aime faire. Et on est bien heureux quand on peut faire tout seul… Ça va. Mais je parlerai du pays à Jeuselou.

Jeuselou fut un gros quart d'heure à l'apaiser.

— Oui, un petit, avec une grosseur sur la nuque. Tiens, le poirier du charron porte comme cela une loupe à sa fourche.

— Le cantonnier de Mayres, pardi. Il tient auberge au Pont-du-Merle, sur la route de Nîmes.

Une auberge comme dans la complainte :

Entre Paris et Valence,
Y a-t-un beau logis.
Toutes les gens qui entrent,
On n'en voit plus sorti.

À cela près que le logis n'avait rien de beau. Un garçon de Chez-le-Procureur y était entré en voisin, pour prendre un air de feu. Il voit dans un coin un paquet d'affaires. Il allait regarder de plus près, quand l'hôtesse arrive. « Touche rien, bon digne ! » crié d'un tel ton qu'il reste là juste le temps de retrouver des jambes.

Il se disait du cantonnier que lorsqu'il avait expédié un voyageur, il cachait le corps sous le pont, puis à la nuit le chargeait sur son âne et allait le pendre au fond des bois. On trouvait ces pendus des mois après, quand on n'y pouvait plus rien connaître.

— Je me suis déjà demandé si des connaissances à nous n'auraient pas leurs habitudes dans cette auberge ?

Le clair de tout cela, c'était qu'Anne-Marie devait se tenir plus recluse que jamais.

Cependant, laisser gouverner le domaine par sa tante durant les gros travaux, elle eut du mal à s'y résoudre. À tout le moins, elle ferait revenir Pauline du couvent aux Escures, afin qu'il y eût quelqu'un des Grange dans la maison. Mais il fut besoin, pour la gagner, que Gaspard allât de nuit lui parler lui-même.

Et elle, ne l'avait-elle pas gagné plus encore ?

De ses amitiés, pas plus qu'autrefois, il n'avait pu ce soir-là se défendre. Il s'en revenait aux rais de la lune, irrité, riant, aussi près de chanter que de se moquer, faisant voler les cailloux du bout de son bâton. « Allons, il faut passer par tout dans la vie, et puisqu'on ne peut faire ce qu'on voudrait faire… »

Il avait cru qu'il commençait de s'en sortir ! Lorsqu'il s'asseyait sur une bille de bois devant la clairière, pour boire un verre de vin, cela paraissait aller mieux. Ou les soirs, lorsqu'il arrivait poussiéreux au haut de la montée, et coupait un genêt pour chasser les mouches du cheval. Parce que le cœur peu à peu s'apaise quand le corps travaille.

Et se sentir si lié, encore. Voir sa honte : car on serait tout prêt à revenir si seulement elle se tournait un peu vers vous…

Il lui avait cédé en fin finale. Il avait accepté une espèce de marché. Elle, elle resterait cachée – sans rien promettre, du reste, et elle disait que si jamais quelque chose de son devoir ou de son honneur l'appelait aux Escures, elle y rentrerait dans le moment. Lui, ce ne serait plus l'autre, Robert qu'il s'inquiéterait de joindre, mais le petit Henri qu'il tâcherait de retrouver. Cet enfant, s'il faut tout dire, il s'en souciait peu. Mieux serait qu'il fût mort, qu'il n'eût jamais vécu. Puisque Anne-Marie le voulait, pourtant…

Il le chercherait, il le lui rendrait. C'était promis. Peut-être que cela l'aiderait, d'entrer de tout son cœur dans cette besogne. Tout allait être sur un autre pied d'amitié avec Anne-Marie.

Il revenait à travers les prés. Des fraîcheurs traînaient dans les fonds où sentaient si bon les narcisses. Une fureur d'agir l'avait repris. Le sang lui courait par le corps comme du vif-argent, ce sang sec, bouillant, qui le fit toujours jeune de cœur et entier de zèle. Et au bout du compte, il ne se voyait plus si petit compagnon qu'il faisait jadis. Pourquoi ne retrouverait-il pas l'enfant quelque beau matin ? Et si Robert alors se mettait sur sa route, lui non plus, il n'avait rien promis : tant pis pour Robert !

SIXIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Gaspard endiablé. – La recluse. – Courses par pays. – La chienne du curé de Besse. – Toujours par voies et par champs, toujours un pied en l'air ! Il mangeait comme le loup, ses repas n'avaient pas plus d'heure. Quant à la soupe, il ne savait plus ce que c'était. Dans la bise qui emportait là-haut plus roses que feuilles d'églantine les nuées de l'aube, il tirait une croûte de sa poche ; après quoi il secouait sa veste pour faire tomber les miettes.

Roulier de la Provence,
Prête-moi tes chevaux,
Car je suis dans l'ornière,
Amarré comme il faut !
Clic, clac, hue ! riau !

Des herbes, l'eau du matin déroulait sur ses guêtres. Il allait. Se déplaçant de tout le corps, l'épaule en avant, comme les montagnards, il marchait avec une espèce d'entrain opiniâtre.

— Prends mon cheval de flèche,
Ma Margot par devant !
Au premier coup d'ahi
La charrette est partie.
Clic, clac, hue ! riau !

Fait comme il était, il avait une charge de plus qu'un autre : il lui fallait chanter, chanter en dépit de ce vieux regret pesant qui lui roulait dans la tête. Le malheur est une maladie, et la première chose, c'est de ne pas l'aimer.

Ha, et puis il avait fait ce ferme propos de ne plus rien prendre au sérieux.

Quand il n'était pas au roulage, ou à la chasse, par pays, il ribotait encore, fricassait chair et poisson en vrai enfant de débauche.

Un soir qu'il s'en donnait à La Belette, sa mère lui envoya dire de quitter le bal parce que la tante de Fournols venait de rendre l'âme. « Dé non non ! elle ne sera morte que quand j'aurai sauté une autre bourrée ! »

Il avait appris à danser n'ayant pas neuf ans, dans les noces. Il montait le vin broc par broc aux gens de la grande salle, – un vieux, assis près de la porte, faisait une coche chaque fois. Puis, redescendu à la cave, tout seul devant le tonneau, il s'essayait à la bourrée, comme là-haut les garçons. Lorsque ça marcha, hardi donc, il se mêla aux autres.

À présent, il semblait qu'il eût repris goût à la danse. Dans la grande auberge à galerie de Saint-Dier, le relais près du pont, il trouva un jour des gens attablés à un repas de sépultures. Il gagea bouteille qu'avant le soir il ferait danser la veuve. Dans ces dîners, c'est souvent que le vin porte médecine et change la tristesse en une sorte de liesse. Mais lui, il pouvait plus que bien des pots de limagne. Il ne mit que deux heures d'horloge à gagner sa gageure.

Cela se raconte peut-être encore à Saint-Dier. Le curé, même, tonna en chaire contre ceux qui font du carillon et du scandale. Gaspard allait et se ballait de tout.

Et toi, chiffon de fille,
Apporte-nous du vin,
Du meilleur de ta cave,
Car on en a besoin !
Clic, clac, hue ! riau !

Une après-midi que la Marguerite était au bourg, sa mère monta tenir compagnie à Anne-Marie et en profita pour lui dévider toutes les folies de Gaspard. Anne-Marie ne questionnait pas, ne répondait pas. Elle était interdite.

Ha, elle ne voulait plus rien savoir. Être dans son chemin, à l'écart de tous. Une colère et une révolte mêlées lui revenaient de loin, à l'idée de son père, de Gaspard, ses entours. Certes oui, chacun est seul, jamais aimé vraiment. Seul ! comme le comprend celui qui va mourir, car il voit alors que les autres seront bientôt sans lui à leurs mêmes affaires. Si je mourais, Gaspard ne mourrait pas, ni personne ; pour eux, demain la vie continuerait sans moi !

La vieille ayant conté ses histoires, enfin redescendit. Tout en travaillant au cliquetis de ses fuseaux, Anne-Marie songeait, tête basse. Et voilà que de cette chambre haute, dans sa solitude, peu à peu elle faisait retour sur soi. Le vrai Gaspard, on le retrouverait, passé ce temps de folies. Mais elle, qui méprisait les autres ? Pourquoi était-elle allée au verger ? Pourquoi cachée en ce moulin ? Qu'attendait-elle ? Que souhaitait-elle ?

Jamais plus elle n'oublia cette heure, dans la chambre misérable. Près de l'alcôve aux rideaux rouges, deux grosses touffes de laine brune et bise qui bouffaient, lavées de frais pour la quenouille, pendaient à la poutre. Un taret crissait…

Vivre d'accord avec soi. Quand on est honnête, on doit en porter la peine. Au bout du compte, c'est simple de faire son salut : c'est simple d'être dans son chemin à chaque heure de sa vie. D'ailleurs il faudra toujours mourir. Pourquoi ne pas vivre le cœur net et pur de péché, toujours !

L'abbé Boutarel l'avait mise en garde lorsqu'il était venu la communier pour Pâques : à perdre ainsi la messe et les sacrements, elle risquait de succomber un jour aux tentations : on se croit tout esprit et soudain on se voit tout chair.

Eh bien, certainement elle n'entendait plus demeurer dans cette hypocrisie. La fierté, un désir de netteté, le furieux besoin de passer en grand air, au grand jour, tout cela ensemble la montait. Elle voulait, se disait-elle d'un cœur tout en feu, se sentir avec Dieu et ne plus savoir rien d'autre. Avancer, avancer. Il faut bien espérer mieux, lorsqu'on ne peut plus espérer le bonheur.

Vrai, c'est bon qu'on arrive ainsi à se reprendre, retrouver souffle, à la fin, alors qu'on ne pouvait plus durer dans son âme et dans son corps. Comme quand, sortant d'une chambre où l'on était entêté par la braise, sur la porte on respire la grande haleine du vent venu du fond du ciel pardessus les montagnes.

À la vérité, c'était naguère que Gaspard avait fait le plus l'endiablé. Et certes tant et plus, assez pour exterminer le tempérament de tout autre. Depuis, on avait brodé là-

dessus ! Mais ses frasques, il se souciait peu qu'on les grossît, alors qu'il en aurait voulu terriblement à quiconque eût démêlé sa secrète histoire. Elles avaient cela de bon qu'on ne se demandait pas pourquoi tout le mouvement qu'il se donnait.

Il dormait vite et se levait matin, sifflant la marche. Le retour du petit, de l'héritier, aux Escures, sauvegarderait Anne-Marie. Trouver l'enfant, voilà. Mais mieux vaut un qui sait que deux qui cherchent.

Au soir, parfois, sous les courtines de nuages pendant à gros plis bleuâtres, il regardait à l'autre bord la montagne du Forez. Sous le suspens de la nue, des vallées de sapins s'enfonçaient entre les dos des monts que des granits parsemaient de leurs tas énormes. On voyait sur des lieues d'un bleu plus noir que le bleu des airelles ces hauts cantons où Mandrin et sa bande s'étaient terrés autrefois. On aurait pu les fouiller des années…

Combien de gens, au vieux temps, avaient cherché une cache en ces bois, dans quelque trou creusé sous le couvert. Ainsi des brigands s'étaient cavé des retraites dans la forêt, entre Thiers et Vollore. Les nuits, d'Escoutoux, on apercevait le feu à la croix du carrefour. Ceux qui l'allumaient n'ont plus d'engelures aux mains…

Après avoir écouté bien des bavardages d'auberge, Gaspard n'était plus si loin de penser que le petit se trouvait logé de la sorte.

Mais ces racontars… Un soir, chez un paysan du côté de Saint-Éloi-la-Glacière, on avait entendu de grands cris dehors. La campagne s'étend là, moitié en landes couvertes de pins rabougris, moitié en pâturages à moutons où tous les

vents se battent. C'était la Fanchon qui, dans sa déraison, appelait le petit Henri. « Le petit de la dame, avait dit un mendiant qui se trouvait là, elle ne le retrouvera pas, on l'a logé sous la terre. » Anne-Marie, – car la vieille avait été assez mal avisée pour lui rapporter cela, – loin de conclure que l'enfant était mort, voulait qu'il fût vivant, mais dans une cache souterraine. Et peut-être, après tout.

Cependant Taupier était crevé et Gaspard désirait de trouver un autre chien.

À Combronde, en passant, il fut invité par le curé à goûter sous la tonne le vin de la comète. Un labrit, au jabot couleur de feu, avec deux touffes de même couleur au-dessus de ses bons yeux vifs, l'oreille pointue, la queue plus touffue que celle du renard, tel enfin que Gaspard le prit en amitié à première vue, vint les y trouver.

— C'est une chienne, dit le curé, c'est ma Chopine. J'aurais dû lui choisir un nom plus relevé, elle est gentille comme une personne. Il ne lui manque que la parole.

— Monsieur le curé, faites-lui apprendre à parler !

— Ma foi, si l'on s'attachait à son dressage…

— Écoutez, il y a un secret pour cela. Donnez-moi la chienne, vous me récompenserez plus tard, si c'est votre plaisir.

Pour faire qu'un chien s'habitue à une maison, dit-on, il n'est que de lui frotter les quatre pieds d'un morceau de lard qu'on lui donne à manger ensuite. Ceux que j'ai eus se sont bien habitués chez moi sans tant de mystère.

Gaspard en usa de telle sorte avec cette Chopine qu'elle ne le quitta plus. Elle le regardait en dressant les oreilles, et lui obéissait au doigt et à l'œil. Il la perdit à la foire de Chignat, où elle l'avait suivi, quoique sur son terme. Or, quelques jours après, elle reparut avec quatre chiots. Elle avait fait chaque étape sept fois, les trimballant un par un à sa gueule. Et par des chemins détournés ; et le flanc percé d'un coup de fusil, car de peur de la rage on tirait dessus aux chiens errants. Tellement à bout qu'elle demeura sur la paille toute la semaine.

Mais le curé de Combronde ? Il ne manqua pas lorsque Gaspard repassa de demander des nouvelles de Chopine. Et si elle avait fait des progrès ?

— Des progrès ? Ha, que trop ! À peine savait-elle parler qu'elle commençait de dégoiser des horreurs. Vous ne sauriez croire ce qu'elle disait avoir vu faire à l'un, à l'autre ! À l'entendre, pauvre monsieur le curé, vous étiez porté sur la bouche, vous mettiez trois gros quarts d'heure pour manger une grive… Hoooo, je n'ai pas aimé ce genre. J'avais mon bâton, je lui en ai allongé un coup sur le chignon qui lui a fait passer sa science en même temps que le goût du pain.

— Qui aurait cru tant de malice à une bête, dit le bon curé. Enfin, n'en parlons plus…

Et Gaspard n'en parla pas davantage.

DEUXIÈME PAUSE

La cave des Fades. – Le château du Lac. – Jeuselou achète des œufs de poule noire. – De la grande salle des Escures, un

escalier tournant conduisait aux caves. En face de la porte s'ouvrait un boyau qui passait sous la cour et remontait, disait-on, jusqu'au château de Roche-Savine. Il était déjà impraticable en 93, lorsque Aristide Couthon et Publicola Maignet prirent un arrêté ordonnant la destruction des tours, donjons et souterrains, « tous ces crimes vivants de l'ancien régime qui blessent la vue des hommes libres et outragent la Révolution. »

La première chose que fit Gaspard, ce fut de regarder à cela et de façon à n'y plus revenir.

Ensuite il chercha. Il songea à la Cave des Fades.

Vers Pierre-Couverte, à main droite de la grand'route, se creuse un très profond ravin, où l'épine noire s'enracine parmi les pointes de roches. Tout au fond, le ruisseau écume comme du lait bourru entre des halliers de frênes liés de chèvrefeuille.

La grotte s'ouvre non loin de Lavaur, entre trois pierres rondes.

Deux chasseurs suivaient la trace d'un renard qu'ils avaient blessé au gros sang. Ils arrivèrent ainsi au trou, et, le plus jeune, sans faire cas de ce qui s'était toujours dit, s'y enfonça.

L'autre attendit jusqu'à en devenir tout bête. Enfin, remontant cette pente, il courut demander conseil au curé de Saint-Ferréol.

« Prends les cordes des cloches, roule-les toi autour du corps et retourne là-bas… » Surtout, qu'il ne s'amusât à regarder ni de gauche ni de droite…

Il n’a jamais pu dire ce qui se trafiquait dans la cave au milieu d’un vacarme d’enfer. Il attacha le camarade, puis déguerpit sans lâcher la corde. Et lorsqu’il l’eut tiré au jour, il s’entendit crier, du fond : « Celui qui t’a appris le métier ne t’a pas volé ! »

À tout hasard, Gaspard alla voir. On prétend que le souterrain par la Pierre-Couverte va jusqu’au château du Lac. Il s’y faufila entre les roches, se guinda encore, et ne put s’enfoncer davantage. La Cave des Fades, c’était cela, un méchant trou de quinze pieds…

Au flanc d’un val verdissant, diversifié par des bosquets et des cascades, le château du Lac est assis parmi ses prés-vergers. En ces jours, il se trouvait à l’abandon comme une ruine à chats-huants, et l’herbe-aux-verrues poussait sur l’appui des fenêtres. Il est si vieux avec ses deux grosses tours à l’antique, ses douves, ses allées, ses terrasses, qu’on le tient pour bâti par les fées au temps que la vallée du Livradois était encore un lac.

Peu après, un avocat d’Ambert le fit remettre en état ; et ce fut alors qu’en honneur des vaillances de Gaspard, on peignit le départ des Cosaques aux murs de la grande chambre.

Sous des couleurs à vif sont représentés rang par rang des bataillons dont le chef chevauche quelque haridelle. Des écriteaux indiquent les chemins : ***Route du Palatinat, Route de Hongrie, Route de Hesse-Cassel, Route de Courlande***. Plus bas se disposent des villages pleins de pignons, de cabarets à enseigne, de bâtiments à cent fenêtres et de clochers en fleur d’oignon. Ici, de sa fenêtre, une dame frisottée regarde

partir les chevau-légers gris et verts qui emportent ses pendules. Là, défilent des fusiliers à plastron jonquille, là, des Bavarois bleu-de-roi, que leur vivandière accompagne dans un chariot enguirlandé de saucisses. Ailleurs, la peinture fait voir un Écossais accueilli sur le pont en dos d'âne d'un torrent par une sensible épouse dont l'écharpe voltige. Quels assemblages de palais, de chapelles, de pavillons chinois sur des rochers, à côté de pots d'œillets ou de tulipes aussi gros que les châteaux ! La procession se déroule tout autour de cette salle à poutrelles, avec, de place en place pour séparer les paysages, quelque arbre pointu chargé de pommes écarlates où revolent des colombes. Une fantasmagorie enluminée comme un jouet pour le plaisir des yeux…

Bien que les murailles se délabrassent, les portes restaient solides, Gaspard savait qu'on ne pourrait, sans les clefs, patrouiller dans les caves. Or, le trousseau pendait à un clou de la cheminée dans la métairie voisine. Cela, Gaspard le savait aussi.

Un jour de foire, la métayère, qui portait à Saint-Amand un panier d'œufs, rencontra Jeuselou du Dimanche. Le garçon l'arrêta : il achèterait ceux de poule noire et les paierait jusqu'à onze sous la douzaine.

— Mais, pauvre, comment les connaissez-vous ?

— Par secret. Portez pas peine, Isabeau.

Il en avait levé quarante douzaines déjà et prendrait ceux-là pour la débarrasser. Sa carriole l'attendait vers Paneton. Seulement, comment faire le tri au milieu de ce sentier raboteux ? Enfin il s'avisa d'un expédient.

— Croisez les bras ; vous allez voir.

Elle, elle se piète et croise les bras. Jeuselou, triant dans le panier, commence d'aligner les cacos. Sur le premier rang un second, sur le second un troisième, – quarante-trois, quarante-quatre, quarante-cinq. – ainsi jusqu'au menton de la malheureuse.

— Bougez pas, surtout ! Vous dites soixante-six ? Cinq douzaines et demie, trois livres et trois liards.

— Ah, trois livres et un sou. Le sou pour passer le pont !

— Non, trois francs, le compte rond, corne que vous êtes !

Ils disputaient, hardi petit ! lorsque Jeuselou, qui se fouillait, changea de visage. Sa bourse ! Tout à l'heure il avait compté son argent au pied d'un arbre. Pourvu que…

— Attendez, pauvre Isabeau… De peur des mouches, vite et vite…

Il passe derrière elle, lui tire de la poche le mouchoir à carreaux, le lui jette sur la face. « Ça vous garantira du soleil aussi. »

— Enlevez-moi ces œufs de sur les bras ! Enlevez-les moi, antéchrist d'enfer ! ! !

— Je reviens, pauvre. Si quelqu'un trouvait ma bourse…

Et adieu je t'ai vu ! Il filait à travers pré de ses longues jambes, avec en main la clef de la métairie subtilement prise. Gaspard, Plampougnis et le Dragon l'attendaient dans le branchage du tilleul géant qui ombrage la terrasse. Le trousseau décroché, on alla faire la visite des caves. Il était sûr

que de longtemps personne n'était venu là. Ils se promenèrent entre ces murailles à salpêtre, sous les voûtes où pendaient en loques épaisses les toiles d'araignées, et d'où se détachaient, ailes battantes, des ratepenades. Puis il fallut remonter dans la cuisine enfumée, pareille au dessous d'un pont. Chacun s'épousseta avec des bouchons de paille.

Debout au plein soleil, sa montjoie d'œufs sur les bras et son mouchoir sur la face, la métayère semblait la femme de Loth changée en statue de sel. Lorsqu'elle entendit Jeuselou, des injures, des cris, quelque chose de pis que la fin du monde.

— Je l'ai retrouvée, pauvre, cette bourse ! Et vous voyez que j'ai fait vite !

— Ah, il vous faut longtemps pour faire vite, bougre d'antéchrist !

— Allons ! Je vous étrennerai de ce sou que vous pleuriez tant.

De la sorte il la rendit contente. Et c'est ainsi que chacun fit sa foire, ce matin-là.

TROISIÈME PAUSE

L'ami du magister. – Les piqueurs et les chiffonniers. – Gaspard en chasse. – Le Barthaut vint un jour conter à Gaspard que vers Saint-Jean, à la croisée de quatre chemins, une fille avait aperçu un enfant abandonné, et s'étant d'abord sauvée, un instant après elle n'avait plus trouvé en ce lieu qu'un tison brûlé des deux bouts.

Gaspard en avait entendu d'autres, et cela ne l'empêchait pas d'avoir toujours une oreille au vent. Il avait déjà couru sur bien des lieues, de la motte de Mauzun à la tour de la Roue, des châteaux de Clavelier et de Bellefille à celui qui est au-dessus de Vollore-Montagne. Où qu'il allât, on ne lui lançait pas les chiens après. Et si on le disait fou comme les cloches, il laissait dire. Peut-être que demain, à la corne d'un bois, ou bien dans cette cour même, par un mot d'un guenilleux, une seule minute lui donnerait tout.

— Mon oncle, dites, de qui les tenez-vous, ces belles nouvelles ?

C'était du bossu Gervais qui était venu chez les voisins faire un habillement à leur drôle. Il y avait servi son conte à Barthaut. Le bonhomme l'avait écouté des deux oreilles, avait dormi dessus, et il croyait que c'était arrivé.

Gaspard ne dit mot. Il n'aimait pas les tailleurs qui travaillent assis et qui ont les mains blanches.

Le Barthaut, malgré sa simplesse, sentit bien que le garçon ne faisait guère cas de l'histoire. Lui vint alors une vision : celle d'aller chercher lui-même à Saint-Jean des nouvelles de son filleul. Mon Dieu Seigneur ! S'il avait pu le rendre à Anne-Marie, il se serait cru au milieu des étoiles. Il en parla à ce tailleur, nouveau dans le bourg.

Boiteux, pied-bot, les tailleurs le plus souvent n'avaient pris cet état que parce qu'ils ne se trouvaient pas propres à travailler la terre. Celui-là avait une épaule plus haute que l'autre ; roux comme le chien de S. Roch, au demeurant, et l'œil creux dans une face de renard, grippée, futée, chafouine. Mais il se redressait pour dire d'une voix aigre à faire

pisser un chat par la patte : « Deux aunes de drap et d'un paysan j'en fais un monsieur ! »

Le Barthaut se lia avec lui, tout aise d'avoir trouvé un compagnon qui lui disait à l'occasion : « Portez votre pain, du fromage et une bouteille, vous viendrez faire quatre heures avec moi. » Frétillant de malice, le bossu en contait à qui voulait l'entendre. « Tellement simple qu'il a volé son baptême. Je gage que je lui fais manger du foin. Gageons, monsieur Clouvel ! »

On gagea. Le bossu alors fit partie avec le Barthaut.

Bref, l'appointement fut fait d'aller voir le pays du côté de Saint-Jean. Ils se munirent chacun d'un morceau de pain, d'un oignon et d'un peu de sel gris dans du gros papier bleu à cartouches. Un beau matin les voilà partis, et de grand matin, tant Barthaut était désireux de recouvrer son filleul.

Le conte du carrefour avait eu cet effet sur Gaspard de lui rappeler qu'il voulait faire un tour vers Saint-Jean-des-Ollières, qu'on appelle encore Saint-Jean-des-Voleurs.

C'est que ceux de ce Saint-Jean-là n'avaient pas jadis une réputation édifiante. On les surnommait les piqueurs. Aller à la pique, à la picorée, c'était aller mendier par la France avec un certificat d'incendie. La chose était simple : on mettait une demi-douzaine de limaces dans un vieux sabot et l'on faisait brûler le tout. Le maire délivrait un certificat attestant que le feu vous avait détruit un corps d'habitation ainsi que six bêtes à cornes qui y étaient renfermées.

Non, mais il y avait d'habiles paroissiens pour fabriquer les papiers, et ce trafic de bénédiction avait passé dans les

habitudes. On prenait rendez-vous à l'auberge, l'un tirait sa feuille, l'autre sa pièce de quarante sous ; on faisait échange sous la table ; après quoi l'on trinquait honnêtement. Le piqueur, besace à l'épaule, n'avait plus qu'à aller de ville en ville implorer la pitié des âmes charitables en leur faisant lire ses malheurs signés d'un maire et d'un curé. Il revenait au printemps avec des écus qui ne devaient rien à personne. Durant la mauvaise saison, cela distrayait et empêchait de mal faire.

Ce monde de Saint-Jean n'était pas plus mauvais que le monde de partout ; mais aller de la pique était leur coutume… À Bertignat, ils étaient tous chiffonniers ; ils ont essaimé jusqu'en Suisse. Aujourd'hui, le quart des chiffonniers de France s'appellent Fonlupt. Il y avait des villages de scieurs de long, d'autres de porteurs d'eau. Dans je ne sais quel endroit du Cantal, ils allaient tous trompettes du roi à Versailles. Quand un Auvergnat trouve un biais pour faire de l'argent, il appelle toujours ceux de son pays.

Anne-Marie était portée à croire que le petit Henri était quelque part entre Saint-Jean et Bertignat. Gaspard disait que non : – c'était son premier mouvement de dire non à sa cousine. Mais elle était la mère. – Et les peines, ainsi qu'aurait fait la maladie, l'avaient rendue de sens encore plus fin.

Au vrai, les gens de ces quartiers étaient de terribles pillards qui, dans une maison, n'auraient pas laissé le plâtre des murs. « Monseigneur, disait le doyen de Bertignat à l'évêque, je suis le curé de cinq cents mendiants à cheval. » En 93, sur la promesse du pillage, on les avait vus arriver à Lyon montés à cru sur leurs bardots. Coiffés du grand feutre et portant des boges, d'énormes sacs vides, en bandoulière,

ils semblaient non des soldats, mais des paysans qui vont à la foire.

Anne-Marie en avait peur depuis son enfance. Sa pauvre mère lui contait souvent le grand feu de Job, un furieux incendie qui de chaume en chaume détruisit tout un tiers du bourg. Les chiffonniers, voyant le malheur, passèrent la Dore sur leurs chevaux, et Dieu sait ! C'était de nuit, dans une confusion telle qu'il n'y en eut jamais à Babylone. Le vacarme des cloches et le pétillement du feu, les gens se démenant dans ces poussées de rouge qu'une montagne de fumée étouffe soudain, les vaches qui reculent, toutes bramantes, alors qu'on essaie de les tirer hors des étables… La mère, une enfant, se trouvait chez un oncle : on entassait les meubles sur des chars, pêle-mêle, et on tâchait de traîner cela hors du village. Elle, on la tira de son lit, on la roula dans une couverture, et on courut la poser sur le pré à côté du reste. Ceux de Bertignat arrivèrent avec leurs boges et pillèrent tout. Ils firent même main basse sur la couverture, laissant la petite en chemise à la rigueur du temps.

Les trois fois que Gaspard vint au moulin, cet été-là, Anne-Marie lui parla du pays des chiffonniers et des piqueurs. Comme ses yeux disaient merci de ce qu'on tenterait.

Gaspard redoutait sa présence. Et cependant vivre sans la voir, c'était le pays de la mort. Personne ne saurait par où il avait passé. Il regardait la lumière de ces beaux yeux purs, humides un peu, tels qu'un marron sortant de sa coque. Il avait besoin de respecter Anne-Marie. Il découvrait à cette

heure que la frénésie du sang est à la grande amitié ce que le vin de l'ivresse est à la joie. Si seulement on donnait leur vrai nom aux choses…

Mais arriverait-il à se tirer d'affaire ? Il aurait fallu quelque grand coup qui le jetât hors de lui-même. Il ne savait quoi d'où, face à la mort, leur vie repartirait autrement. Sinon il retomberait peut-être demain dans un état pire. Anne-Marie ne pouvait pas deviner cela, elle, et ne se défiait pas assez. Celui qui connaît son corps, il en a peur.

… Le premier jour, donc, qu'il se vit quitte de besognes, Gaspard décrocha son fusil. Et, à la paysanne, en pantalon de la même grosse toile écrue que sa chemise, il se mit en route pour Saint-Julien-des-Ollières.

Cette journée passa sans faits notables. Le lendemain, dès l'aube, il repartit derrière Chopine.

QUATRIÈME PAUSE

Gaspard repêche un fantôme coiffé d'un pot. – La promenade du magister et du tailleur. – Le pays par là est assez vif en lièvres. Gaspard en avait tué un dans un trèfle. Il montait par des prés qui fumaient vers ce bleu brouillé de vapeurs, lorsqu'il ouït soudain des cris perçants, puis aussitôt un tapage, plongeon et bruit d'eau, comme d'un soliveau s'abattant dans une mare. Aïe ! quels cris, pointus à faire dégringoler les alouettes du ciel. Ils redoublaient, on ne s'entendait pas plus que quand on saigne le cochon.

En trois pas et un saut il fut sur la crête, dominant une ferme et un rang de peupliers que courbait le vent. Il vit

alors deux filles, d'ailleurs bonnes à voir, qui lavaient des draps dans une mare, et qui criaient, qui criaient, tandis qu'un fantôme en pantillon blanc ruisselant et ayant un pot en guise de tête, semblait tâcher de sortir du milieu des eaux, battant l'air de ses bras à l'aveuglette, comme s'il voulait s'envoler. Gaspard y courut, s'aida d'une perche à gauler les noix, enfin, il vint à bout d'amener sur l'herbe cette espèce de démon, pareil à ceux qu'on voit dans les tentations de saint Antoine, qui continuait de se débattre, à demi suffoqué. Quant à le décasquer, impossible. Il fallut prendre un caillou. Au second coup le pot rompit, et Gaspard reconnut qui ? le pauvre bon Barthaut en chemise. Pas de pays où il arrive de plus drôles de choses que dans ce monde !

On conduisit le bonhomme devant le feu et on le fit sécher comme un jambon. Le maître, un vieux à nez de chèvre, qui semblait rire toujours, jeta un fagot dans la cheminée. Les gens de la ferme arrivaient, à moitié-vêtus, et le bossu Gervais descendait de la chambre avec sur les bras l'habit du magister. On riait de si bon cœur qu'il fut entendu qu'on dînerait tous ensemble pour laisser le Barthaut se remettre de sa mésaventure.

Gaspard se chargeait du plat de résistance. Et de la poche ménagée dans le dos de sa veste, il tira un maître lièvre qu'il éleva à bout de bras. Barthaut s'émerveillait, tout en enfournant des cuillerées de soupe chaude :

— Tu en as déjà tué un si matin, m'ami ?

— Comment, un ? Je n'ai pas encore compté, nous allons voir.

Il prend le lièvre de l'autre main, se penche pour le poser à terre, le refourre dans sa poche de dos, et de la droite

l’en tire derechef. « Deux… Trois… Quatre… Cinq… » Le Barthaut, une vieille, et un grand valet, ouvraient le bec comme les petits d’une pie. Les autres, voyant le mystère, riaient plus encore que tantôt.

Gaspard en compta quatorze.

— Vous voilà de quoi frire, allons, dit le maître. Préparez le dîner alors et cherchez votre vie comme vous pourrez, on vous laisse avec la vieille.

— Portez pas peine. Quand il y a du pain et du vin, le roi peut venir.

Les hommes, décrochèrent leurs houes, sous l’escalier, les deux filles prirent des paniers et tous allèrent ramasser les pommes de terre. La vieille se cantonnait au coin du feu, au chantou, pour garder la maison.

Avant de se mettre à la cuisine, Gaspard voulut que Barthélemy contât de bout en bout ses aventures. Voici l’histoire, telle à peu près que le garçon la démêla.

On avait quitté le bourg alors qu’il faisait encore nuit. Il y eut à longer un étang où les grenouilles coassaient par douzaines. En un endroit si ténébreux sous les feuillages, Barthaut ne se sentit pas rassuré.

— Gervais, Gervais, dites ?

— Ce sont les lutins qui crient famine. Nous ne ferions que bien de leur jeter un peu de notre pain, et passons vite.

Mon Barthaut, avec une candeur antique, jette son pain, bouchée par bouchée. Le bossu, lui, se contenta d’envoyer

une poignée de graviers à ces grenouilles. Et toutes de plonger entre les sabres des glaïeuls.

— Entendez ; ils rentrent manger ce que nous leur donnons, les malheureux.

Le soleil commença de luire, le jour de s'échauffer, les alouettes de monter. Les deux compagnons avançaient par les friches que les toiles d'aragne givraient entre les herbes folles. De bouquet de frênes en bouquet de frênes, on traversait des pacages où le grillon court entre les cailloux d'agate et les petites fleurs jaunes ou violettes. L'air vif creusait l'estomac. Plus ils allaient, plus ils avaient la faim aux dents.

— J'ai grand'faim, dit Barthélemy.

— Moi aussi, et il y en a bien d'autres. Quand nous l'endurerions pour l'amour des lutins ! Nous n'y penserons plus quand nous serons de noces.

En attendant ces noces, le Barthaut avait la fringale. Marchant et marchant toujours, ils arrivèrent sur le midi dans un vallon. Des tas de regain s'alignaient là, ces tas ronds qu'on appelle chez nous des cuches.

— Ho, Barthaut, cette fois voilà de quoi manger. Prenez cette cuche, qui me semble bonne. Je prendrai cette autre vers le buisson.

Et le bossu, assis derrière la haie, de s'expliquer tout à son aise avec le pain, l'oignon et le sel gris. Le Barthaut, cependant, bataillait avec le foin sans en venir à bout.

— Gervais, vous le mangez, vous, ce foin ?

— Bien sûr, répondait l'autre, la bouche pleine. Voyez si ma cuche baisse.

— Ha, moi j'y renonce.

— Alors, faisons la méridienne.

La méridienne faite, ils continuèrent de marcher, marchons, marcheras-tu, si bien qu'ils se trouvèrent surpris par la nuit tombante.

— Les jambes me rentrent dans le corps. S'iouplaît, demandons à coucher dans la première maison qui se présentera.

On rencontre de braves gens partout. Ceux de la ferme se sont montrés de si bon accueil que le pauvre Barthaut leur a confessé son jeûne et sa fringale. Eux ne savaient trop qu'offrir à ce monde, le magister ayant presque la mine d'un juge de paix dans son habit neuf, et le bossu se faisant prendre pour quelqu'un avec sa canne à pomme de cuivre et sa veste de velours vert bouteille à petites basques. Les filles s'affairèrent. Elles firent du patias, de la purée de pommes de terre au lait, et en servirent un plein grand pot.

Sans lui demander si c'était chaud – et la langue faillit leur en peler – les deux voyageurs se jetèrent dessus. Les os ne s'en seraient pas sauvés, si ç'avait été de la viande. Une pointe de langue au coin de la bouche, ces filles les regardaient sans pouvoir se tenir de rire. Ils n'osèrent pourtant pas faire place nette. La civilité veut qu'on laisse une goutte au fond du verre, un morceau au fond du plat.

À la quatrième assiette, ils abandonnèrent donc le pot non sans un soupir. On les fit monter à l'étage et on leur donna une chambre joignant celle des filles.

— Ha, Gervais, j'en aurais bien mangé encore, mais la honte m'a retenu.

— Dé, quand ils seront endormis, qu'est-ce qui vous défendra de descendre ?

Une heure passe, deux heures. La faim tenait toujours le Barthaut qui se retournait dans ses toiles.

— Gervais, oh, Gervais ? Seulement pour remonter sans chandelle, si j'allais me tromper de porte ?

— Donnez votre jarretière que je l'attache à la poignée. Et s'il y a du patias de reste, apportez-m'en dans la louche.

Ce fut à la porte des filles que le bossu noua la jarretière. Mon Barthaut remonte, entre, pardine, dans cette chambre, avance à tâtons vers le lit : « Tenez, Gervais, tenez, attrapez ! » L'autre, tapi près de l'armoire, était là comme à la farce et ces jeunesses continuaient de dormir de tout leur appétit. Assez en peine, le Barthaut écartait le drap. Mais entendant quelque bruit, – sans doute le Gervais qui ne se tenait plus de joie, – il flaque le patias près de ce qu'il croyait un visage, et redescend en hâte remettre la louche à sa place. Gervais va rattacher la jarretière à l'autre porte.

— Eh bien, le patias, vous l'avez fini ?

— Je vous en ai apporté. Vous ne faisiez que souffler dessus sans répondre.

— Hé ! j'entendais remuer, je croyais qu'on nous écoutait…

— Il en reste tant soit peu au fond du pot. Je crois que je le finirai demain matin.

Avant le jour ces petites s'éveillent, se tournent, se retournent, tâtent les draps ! Une dispute commence, et elles

se seraient prises au chignon si elles n'avaient pensé que le meilleur était d'aller vite laver ces linceux.

Un moment après, le Barthaut, qui se sentait encore de sa fringale, descend en chemise. Et pour lécher les bords, il enfonce la tête à moitié dans le pot.

Sur ce point, entendant un bruit de pas, il veut se dégager, ne le peut, et ma foi enfile à tâtons le trou du maçon, c'est la porte. Épouvantées par cette apparition dans le brouillard d'un fantôme ayant un pot pour tête, les deux lavandières se mettent à crier. Lui, effaré, perdu à ne savoir où il en était, ne va-t-il pas se jeter droit dans la mare !

— La promenade ne vous vaut rien, mon pauvre oncle. Mais le brave monde n'a pas souvent de chance… Allons, s'il vous restait quelque fâcherie, ça vous a passé en mangeant la soupe.

CINQUIÈME PAUSE

La soupe à la soldate. – ***Les deux cousines***. – On n'allait pas dîner d'une histoire pareille. Gaspard demanda à la bonne femme ce qui était requis pour le civet et pour la soupe. Elle le regardait par-dessus ses lunettes.

— Riez-vous de moi ! Je n'ai peut-être pas vu que vous êtes sorcier ? Cette douzaine de lièvres que vous avez tirés de votre poche !

Elle disait ces choses d'une voix de biquette, serrant les épaules sous son fichu. Et il n'y eut rien à en tirer d'autre. Elle croyait dur comme fer qu'il ne lui demandait lard et lé-

gumes que pour se jouer d'elle, ainsi qu'un charlatan les mouchoirs et chapeaux du monde.

— Sorcier, dit Gaspard, il s'en faut de tout ! Mais j'ai un secret pour faire d'un pavé la soupe à la soldate. Montons seulement la marmite.

Pétillante de curiosité, la vieille soufflait déjà le feu. Gaspard alla chercher un caillou de ruisseau qu'il lava bien proprement à la fontaine. On le mit à bouillir.

— Il faut que votre eau ne soit guère bonne. Nous la corrigerons d'une poignée de sel.

— Alors, de cette pierre vous ferez une soupe ?… Le monde est devenu trop fin !

Certainement elle aurait été de goût plus relevé avec une tranche de lard. « Puisqu'il ne tient qu'à cela, dit la vieille, je monte au charnier vous en tailler une. »

— Eh bien ; sentez-vous ce fumet ? Elle ressemblerait tout à fait à une soupe aux choux si seulement nous avions une tête de chou à y mettre. Mon oncle, sans vous commander, passez au jardin, rapportez-m'en quelqu'un, de ces bien pommés, bien cabus !

Puis ce furent des pommes de terre et des pastenades qu'on ajouta pour corser le potage. Le bossu aida bien à trouver quelques ingrédients, dont il avait la patte souple.

Gaspard cependant dépouillait son lièvre, le coupait en quartiers, préparait le civet avec vin, serpolet, bouquet garni. Et de chanter à plaisir de gorge la bonne Hôtesse et les trois Grenadiers revenant du Piémont :

Mais quand vint l'heure de dîner,
— Hôtesse, qu'allons-nous manger ?
— Vous aurez du civet de lièvre,
C'en dessus dessous et c'en devant derrière,
Et de la bonne soupe au choux,
C'en devant derrière et c'en dessus dessous !

Pour bonne, elle le fut cette soupe faite par secret d'un pavé tout seul. Et ce civet ! On s'en serait mangé les mains jusqu'aux coudes !

Puis on embrassa les filles, il fallut repartir. Gaspard battait les champs, questionnant les gens sans faire cas de rien. Le bossu, qui était amoureux où il pouvait, cajolait les bergères et n'y gagnait que quelque camouflet sur le museau. Mais le Barthaut, lui, s'asseyait sur l'herbe pour frotter ses mollets. Si échiné, le pauvre, qu'on dut faire la couchée à Auzelles, à l'ombre de la belle église plantée comme une forteresse au-dessus du ruisseau.

La nuit fut bonne. Il n'y avait pas beaucoup de puces dans cette auberge : les punaises les avaient toutes mangées. Du reste, on ne s'embarrassait pas de cela.

Gaspard dormait de bon cœur lorsqu'il fut réveillé par un coup de fusil tiré dans la chambre même. Il sauta sur le plancher : « Aux armes ! » Alors, passant sa culotte, il vit à la fenêtre, dans la fumée, mon Barthaut fusil au poing.

Par les montées des sabots couraient déjà et les volets claquaient dans tout le voisinage. Le bonhomme se retourna.

— Je t'ai réveillé, pauvre petit ? J'ai pourtant tiré ton fusil bien doucement !… Sur l'alisier, comprends-tu, j'avais vu une grive…

Gaspard, qu'une colère folle enlevait, allait empoigner le bonhomme, l'envoyer dans les choux ! Il fut si démonté par ce « doucement » qu'il n'y put tenir. Le rire le prit.

— Avez-vous tué la grive, au moins ?

Barthaut l'avait tuée, et maintenant il ne se tenait pas de joie.

Même en temps de misère, c'est bon de rire. On y gagne d'être plus dispos à la vie. Mais du petit Henri, quelles nouvelles ?

Gaspard passa trois jours du côté de Chenerailles. Le soir même de son retour, il fit dire à Anne-Marie qu'il lui demandait de demeurer au moulin une quinzaine encore.

Elle y consentit, à moins que quelque chose la rappelât aux Escures. Mais elle aurait désiré que Pauline connût sa retraite et vînt la voir une fois. Gaspard n'y voulut rien entendre. Qu'on lui donnât une quinzaine, pas davantage !

Pauline habitait la maison avec les Domaize. Hortense et elle cousinaient du meilleur de leur cœur. Avec la tante cela n'allait pas si bien. Sentant que sa sœur la soutiendrait, Pauline s'était mise sur le pied de tout faire à sa tête. Elle y prit quelque belle humeur de liberté.

Par le capitaine de la frégate *la Pimpante*, le père avait fait passer des curiosités, des colliers de graines, des mousselines peintes. Pauline était née les mains ouvertes ; elle donna presque tout à sa cousine. Hortense, ne sachant quel cadeau lui faire en retour, chercha ce à quoi elle tenait le plus.

C'était sa colombe, une tourterelle à pattes roses, le demi-collier noir au col. La tourterelle est de toutes les bêtes la plus aisée à apprivoiser parce que la plus gourmande. Hortense avait habitué la sienne à venir chaque matin toquer du bec à la fenêtre. Et il lui en coûta d'en faire cadeau à quelqu'un, même à sa cousine…

Ainsi la vie coulait aux Escures toute de soleil pour Hortense et Pauline. Toujours ensemble pour aller au bourg, au bois, dans les métairies. Mais cela n'allait guère sans que M. Jean et Valentin Verdier, à qui Gaspard avait passé la consigne, les accompagnassent, car on sentait plus que jamais que de rudes choses étaient dans l'air.

SIXIÈME PAUSE

La fièvre qui passa. – Mort de Mme Domaize. – Pour la Saint-Michel, le temps devint sombre, rechignant, entremêlé de froid, de malsain, de pourri. Un brouillard noir traînait par la montagne où se voyaient de loin les sorbiers harnachés de grappes écarlates. Les femmes sur les chemins frissonnaient de toute l'échine et se plaignaient qu'arrivât si vite la morte-saison.

Alors, à cause du mauvais air, une fièvre passa. La peur se mit sur le pays. Pas de soir que ne tintât le glas de la paroisse. « Chez le Damien on a enterré hier la Miette et on a porté Dieu au gendre. On dit que la mère est prise, maintenant. – Est-ce vrai que la dame du Malmontat est malade ? – Ha, les riches, ils ont le temps de se soigner, eux autres ! » Mais tout le monde avait un air de pauvre. Il ne se trouvait plus personne pour accompagner le saint viatique.

Il commençait de courir des bruits affreux. Des hommes avaient été vus jetant des poudres dans les fontaines. On chuchotait que les prêtres empoisonnaient les hosties et que les femmes qui allaient communier prenaient toutes le mal.

Toujours il y a eu des histoires sur les prêtres. Ils possédaient des livres, on les tenait pour aussi redoutables que des sorciers.

On les croyait à même de conjurer la grêle, le feu, mais d'attirer aussi les sécheresses, les ouragans, voire des calamités telles que la guerre.

Des histoires qui n'avaient ni père ni mère passaient de bouche à oreille. Les femmes aimaient ce frémissement lorsqu'on parlait de poudre dans les fontaines et d'hosties empoisonnées.

Un jour, sur les cinq heures, Anne-Marie entendit la vieille rentrer et monter tout de suite, sans s'aider de la corde qui tenait lieu de rampe.

— Ha, pauvre dame, – elle levait la main, – cette fois c'est le malheur de tout le monde. Votre tante, le mal vient de la prendre. Les filles sont comme perdues. Comment voulez-vous qu'elle s'en tire, elle qui ne mange rien, qui fait trois jours d'une cuillerée de bouillie…

La bonne femme continuait son dire avec des hochements de tête pitoyables, des soulèvements d'épaule. Mais déjà Anne-Marie chaussait ses galoches, ouvrait l'armoire.

— Madame, que voulez-vous faire ? Aller chercher la mort ? Et rappelez-vous, hier au soir, votre cousin…

Gaspard en venant annoncer, sans plus, qu'il partait pour huit jours, avait tant demandé à Anne-Marie de demeu-

rer sur ses gardes ! Rentrer aux Escures serait double folie… Peut-être aussi la vieille était-elle un peu sujette à l'argent, comme ceux qui se retrouvent à l'aise après de la misère. Voir Anne-Marie quitter le moulin c'était voir quelques petits profits s'en aller avec elle.

— Et ma petite, quand elle rentrera !…

— Vous lui direz qu'il le fallait. N'être né que pour soi, voyez-vous, Toinon, c'est être né pour une bête… Je boirai tant soit peu de lait chaud avant de partir.

Elle fit son adieu. Jamais elle n'oublierait ce qu'elle leur devait à toutes deux. Et sans attendre que la nuit tombât, elle prit son chemin.

Il le fallait. Mais elle était contente qu'il le fallût. L'entreprise de Gaspard lui faisait peur. Elle souhaitait presque qu'il fût forcé de revenir. Car il ne rejoindrait pas le petit Henri sans d'abord rencontrer l'autre.

Aux Escures tout était dans l'effarement. Lorsque les gens reconnurent la maîtresse qu'ils croyaient aux Îles, ils en furent à crier miséricorde. Le Barthaut arrivait aux nouvelles. Sans lui laisser reprendre vent, Anne-Marie l'envoya dire à M. Jean qu'il restât au bourg pour veiller sur Hortense et Pauline.

Barthélemy rencontra M. Jean sur la route. Hors d'haleine, le bonhomme n'arrivait pas à s'expliquer.

— Comment ? Anne-Marie ? Elle est aux Escures ? D'abord, vite, dites : avez-vous parlé à quelqu'un de son retour ?

— Elle n'a pas dit de le tenir secret… J'ai rencontré le bossu Gervais, là, sous le bois des Fourches…

M. Jean ne s'emporta point, mais dit au Barthaut rouge comme un enfant qu'il eût à rejoindre le tailleur tout de suite, tout de suite, et à en obtenir promesse, serment, d'un complet silence.

Anne-Marie s'était mise au chevet de sa tante. Elle lui fit avoir tous les secours, la soigna comme sa propre mère. Du premier moment Mme Domaize s'était vue perdue. Et si timorée, devenue plus affaissée avec l'âge, elle eut pourtant la décision de renvoyer les petites au bourg où leur vieille servante, la Perrine, gardait le logis. Après cela, le mal la mena vite. Le soir du second jour, comme l'abbé Boutarel l'administrait, elle passa.

Ses dernières recommandations furent pour qu'on l'enterrât à Sauxillanges près de son défunt. À dater de son veuvage elle n'avait plus été aussi agréable à beaucoup près, elle qui passait pour la plus gaie et la plus douce des jeunes filles de son temps. M. Domaize l'avait épousée pensionnaire et l'appelait « ma nonnette ».

M. Jean dit à tous qu'on ne pourrait tenir Pauline au bourg si elle savait sa sœur là. Avec de grandes instances, il demanda le secret pour Anne-Marie à l'abbé Boutarel, au médecin, aux domestiques. La peur de l'épidémie le servit, car ces dames n'osèrent venir aux Escures. – Même ce dut être sa cousine et lui qui habillèrent la morte. Les servantes discutaient en bas avec le Nanne des lunettes qu'il convenait de mettre à Madame, car elle en avait deux paires : ses lunettes pour lire ou ses lunettes pour sortir ?

Les domestiques la regrettaient assez peu. Elle n'était pas mauvaise femme ; mais défiante, regardante, car elle imaginait des calamités qui la mettraient sur la paille, effrayée d'un rien, – prête cependant à se mettre en quatre

pour la famille, – persuadée qu'on la volait, faisant de misères des désastres qu'elle disait n'arriver qu'à elle.

Une fois, M. Jean et Gaspard durent insister pour qu'elle retirât la plainte déposée contre un garçon qui lui avait dérobé une abeille et sa ruche. – Or, on tâchait de voler les essaims : les essaims volés profitent mieux, parce que les abeilles s'offensent d'être vendues. – Elle l'aurait bien laissé condamner, et il y allait pour lui de six ans de fers. En ce temps-là on envoyait aux galères le voleur d'une abeille-reine.

Il faut dire que Mme Domaize aimait beaucoup les siennes et prenait plaisir à leur procurer de petites gâteries. On observa même un fait singulier, mais non pas nouveau : ces abeilles vinrent se rassembler sur son cercueil et ne l'abandonnèrent que lorsqu'on le transporta hors de la chambre.

M. Jean avait parlé d'un tel ton à ceux qui avaient vu Anne-Marie, qu'il espérait encore, en vrai jeune homme, tenir la chose couverte. Aussitôt après la mort, il lui demanda de ne plus sortir de la chambre. Cette même nuit, il la ramènerait au moulin.

Mais elle, elle avait décidé qu'elle suivrait le corps à Sauxillanges. Il dit qu'elle ne ferait pas le voyage sans être reconnue. Que ce serait peu à peu tout un bruit dans le pays ; qu'au point où en étaient les choses, cela la mettrait en grand hasard… Quoi qu'on pût dire elle considéra qu'elle devait assister à l'office et à la sépulture. Elle se serait crue aussi déshonorée de n'avoir pas été à la messe de sa pauvre tante, que de ne l'avoir pas soignée durant la maladie. Personne ne la connaissait là-bas, dit-elle, et l'on ne pourrait

voir sa figure sous son voile. Ensuite, si l'on voulait, elle resterait cachée jusqu'au retour de Gaspard.

Bref, elle avait pris cette résolution d'aller à Sauxillanges et par malheur elle y alla.

SEPTIÈME VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Un vieux apporte une lettre. – Le chemin en carriole. – La colombe lâchée. – Cela ne traîna pas beaucoup. Les choses arrivèrent le surlendemain même de l'enterrement. C'était une de ces matinées âpres qui font dire aux gens que le temps est vert. Marguerite vit arriver une carriole montant, boitant, sur les pierres du chemin.

Le charretier sauta par terre, une sorte de grand vieux coq jovial, à tête maigre et rouge. Ses bottes rapiécées et son bonnet de soldat graisseux paraissaient du même âge que lui. Sous sa blouse il alla chercher une lettre et un paquet enveloppé d'un mouchoir bleu que Marguerite reconnut pour être celui de Gaspard.

— Voilà, ma belle, pour vous et pour qui de droit. Il ne fait pas chaud dans vos quartiers, ce matin.

Elle rompit le cachet de mie de pain et trouva sous le premier pli un billet portant : ***Pour ma cousine***. « J'entre le lire dans la maison. — Oui, oui », fit-il en clignant un petit œil de chenapan guilleret. Et il s'assit sur une meule rongée, au milieu des orties et des choux d'âne.

Les doigts d'Anne-Marie tremblaient si fort qu'elle déchira la feuille.

« Ce mot d'écrit pour te faire savoir de venir avec Pauline. Tenez cela secret et apporte de l'argent si c'est possible. En marquer davantage ne vaudrait rien dans une lettre. La voiture vous amènera… »

Puis au-dessous : « Je t'envoie quelque chose qui t'assurera que tu peux avoir confiance. »

Confiance… Comme s'il fallait ce mot ! Gaspard voulait marquer sans doute qu'il avait gagné ceux qui avaient la garde de l'enfant.

Lorsque dans le mouchoir elle trouva bien plié le bonnet à trois pièces qu'elle avait mis elle-même à Henri le matin du vol, elle n'eut plus la tête à elle. L'idée de revoir son petit garçon la tirait comme une corde. Partir, partir tout de suite.

Dans la minute elle envoya Marguerite chercher Pauline. « Ramène-là comme elle est, avec un manteau et du linge pour deux, trois jours… » Puis elle prit un rouleau de doubles louis caché dans le bas de l'armoire et descendit questionner l'homme.

— Ha moi, vous savez, ma petite dame, j'ai servi, j'étais aux hussards de Chamborand. On m'a donné la consigne de tenir ma langue, alors… Sitôt prête, vous n'aurez qu'à lever le doigt.

Il s'expliquait rondement, de son air galant de vieux houzard. Et comme Anne-Marie demandait encore de quel côté on irait, reprenant son brûle-gueule d'entre ses dents, il le tendit vers le levant d'hiver.

La voiture était une charrette à deux colliers, couverte en paille. Il avait dételé les chevaux. Ces deux pauvres bêtes, qui n'avaient pas sur le corps une place grande comme la

main sans écorchures, mangeaient l'avoine dans une auge vermoulue prêtée par la vieille. L'homme voulut demeurer près d'eux. On lui mit là, sur la meule, une bouteille de vin coiffée d'un verre. Son manger tiré d'un papier, il portait à sa bouche, de la pointe du couteau, les bribes raclées contre un os. Pour lui faire compagnie, Anne-Marie dîna dehors, d'un œuf cuit sous la cendre qu'elle tenait dans son mouchoir. Mais elle ne pouvait tenir en place. À tout instant elle se levait, avançait de deux pas vers le tournant, guettant Marguerite. Pour tromper son impatience, elle aida la vieille qui rembourrait de foin la banquette. « Ha, madame, vous devez trouver que vous êtes bien levée, ce matin ! Attendez, vous n'avez pas dîné, d'un œuf ! Je vous en donne un autre. »

Anne-Marie n'entendait même pas. Comme il lui semblait étrange que cette heure sonnât, et que cela arrivât de la sorte, ce billet, cette carriole, ce vieil homme qui sifflotait.

Enfin Pauline parut, tout courant. Elle se jeta contre sa sœur, l'embrassait, la réembrassait, sans pouvoir dire deux paroles, sinon que la colombe, qu'elle apportait dans sa cage, serait du voyage. Elle ne se retrouvait plus. Ces nouvelles, les unes sur les autres, ce changement, tout cela l'enlevait.

Anne-Marie, elle, l'admirait, la trouvait grandie, jeune fille déjà à ne pas la reconnaître.

… C'était le jour des SS. Côme et Damien où l'on va boire le saint vinage dans leur chapelle. Pauline n'aurait pas besoin de se marier, puisque Henri serait son petit garçon. Gaspard l'avait repris, elle l'aurait en garde. Elle s'occuperait de lui, et si elle pouvait s'occuper aussi d'une chapelle… Elle

rêvait d'être baylesse, d'avoir un autel à orner, les matins, quand le soleil peint les pierres au violet des vitraux… Toute dans ses songes, elle laissait rouler la carriole sans regarder autour de soi.

Le brouillard descendait. Ses fumées traînantes, on les voyait faites de gouttelettes plus fines que pointe d'aiguille. L'après-midi s'était assombrie. Les chevaux trottaient sans bruit dans un chemin gazonné, large à surprendre. Les roues des chars y avaient creusé deux ornières entre les taillis de noisetiers. La fougère jaunissante se mêlait au feuillage, l'airelle déjà rougie à la fougère. Dans ce foisonnement le vent ne prenait pas et parfois une goutte se détachait de quelque feuille. Mais là-bas, au-dessus du hallier, un pin contourné gémissait de toute sa tête noire.

Le charretier regarda l'heure à son oignon de cuivre. Sous les brouillards, le soleil semblait glisser ainsi qu'une lune. D'un de ces pins sans doute vint un miaulement de chat-huant. « Vous l'entendez, le chavanieu ? » Et se réinstallant sur le brancard, le vieux miaula comme par dérision.

Anne-Marie crut, elle crut bien entendre au loin quelque froissement de branchages. Comme si quelqu'un posté là pour attendre leur passage se levait, s'éloignait à travers le fourré. La tristesse du temps et cette course à travers bois peu à peu lui serraient étrangement le cœur.

On passa derrière une ferme de pierre rouge. Sur son four tombaient les alises d'un alisier enraciné dans le tertre. Anne-Marie reconnut l'endroit : le vieux avait pris l'ancien chemin de Roche-Savine à Marsac. Mais Gaspard devait le lui avoir dit…

Ce fut un peu plus loin qu'on rencontra deux paysans assis sur une murette. Apercevant la carriole ils se mirent debout, comme pour demander une place. « Mais, dit Pauline entre haut et bas, ils savent que nous allons de leur côté ? — Oui, oui, fit le charretier. Je connais, n'ayez crainte… » Tous deux avaient des figures jaunes, bouffies, semées d'un crin noir, et l'un, des ongles noirs comme s'il avait reçu des coups de marteau. Ils s'assirent à l'arrière, jambes pendantes. Leurs épaisses vestes d'un bleu verdi montraient la corde. La bruine y avait laissé une rosée, et ce remugle de laine mouillée s'ajoutait à l'odeur forte des deux hommes, une odeur de sueur, de foin, de bouc.

Pauline les regardait par-dessus son épaule… Du banc de la carriole son regard plongeait, et elle vit tout à coup sous une veste un long couteau à manche de bois blanc. L'idée lui arriva en paquet dans la cervelle : « Ils nous ont prises ! ils vont nous tuer dans quelque coin. »

Elle s'accota aux ridelles. Parce que ses mains tremblaient, elle les appliqua sur la cage de la colombe ; et de peur qu'on ne vît ses yeux, elle baissa la tête en s'abritant de son chapeau. Des cahots la jetaient contre sa sœur…

Le chemin s'était fait plus uni. Pauline, avec de petits gestes resserrés, semblait mener de vagues besognes. Elle s'amusait d'un ruban, d'une épingle… Puis elle tira la colombe de la cage, la para du ruban. Brusquement, la cage tomba, – et la roue l'aplatit. Pauline s'était dressée pour la rattraper. Dans ce mouvement qu'elle fit, elle lâcha, jeta la colombe comme elle avait lâché la cage. Et l'oiseau partant d'entre ses mains fila à tire d'ailes.

Elle, après cela, elle ne put plus se contenir, elle éclata en sanglots. Anne-Marie tressauta. « Pauline, voyons, Pauline ? » Pauline lui saisit le poignet, le serra à lui faire mal. Ses épaules sautaient encore. « La colombe va aller aux Escures, dit Anne-Marie, Hortense te la rendra… — Il n'y a que si le milan l'accroche… fit le vieux. Les tourterelles, c'est fait pour être en cage. »

Il rit, puis les paysans. « Si nous descendions ? dit Pauline au bout d'un instant. Nous nous réchaufferions à la montée. J'avais les mains engourdies… » Le vieux faisait la sourde oreille. Pauline lui demanda d'arrêter. « Eh ! vous autres, cria-t-il, descendez aussi. Ça soulagera les bêtes à la côte. »

Ils s'écartèrent, jetant les jambes de droite, de gauche, et allèrent faire de l'eau contre un buisson. Anne-Marie et Pauline se trouvaient forcées de rester entre eux et la charrette.

— On nous a trahies, chère sœur…

Anne-Marie n'avait plus couleur de vie. « Alors ils ont tué Gaspard, murmura-t-elle. Son mouchoir, c'est qu'ils l'ont tué. » Elle ne sut pas comment elle n'était pas tombée sur le chemin. Pauline, pour l'obliger à marcher, l'avait prise par le haut du bras, et elle voyait des balles de feu danser sur les feuilles, éclater comme les étoiles filantes au mois d'août.

Bas et vite, Pauline expliquait qu'elle avait lâché tout exprès sa colombe. De son sang et de la pointe d'une épingle, elle avait écrit À NOTRE SECOURS sur le ruban. Aux Escures, ils comprendraient.

Mais Gaspard n'y sera pas, songeait Anne-Marie. Gaspard est mort. Ils l'ont tué : va venir sûrement notre tour.

— Tâche de te reprendre. Il faut que les chevaux s'arrêtent dans quelque auberge. Laissons croire que nous ne nous doutons de rien.

— Oui, souffla Anne-Marie… Mais pardonne-moi, je n'ai pensé qu'à retrouver mon petit, dis que tu me pardonnes !

Au haut de la côte, il fallut s'asseoir à nouveau sur la banquette. La bruine toujours, les bois toujours ; avec, dans le dos, ces deux hommes qui pouvaient à tout instant vous tirer par les épaules. Au fond du brouillard et des bois, se sentir tellement à la merci de ces trois gueux… Le vieux envoya vers les oreilles de ses bêtes un coup de fouet qui les fit partir au grand trot.

« Gaspard est mort, nous pouvons bien mourir. Et j'avais cru que nous allions retrouver mon petit. Ils ont écrit d'amener Pauline pour la tuer aussi et que tout l'avoir revienne à l'autre, peut-être par l'enfant… L'enfant serait vivant… » Anne-Marie ne pouvait suivre ses idées. Les choses mêmes qui lui passaient sous les yeux n'étaient là que d'une façon horrible et risible. Au loin dans un pacage, derrière ses ouailles, on voyait quelque vieille filer la quenouille en mouillant son pouce. D'une chaumière flanquée d'appentis croulants, montait un filet de fumée. Un fagotier s'appuyait à un arbre mort parmi les bourbiers et les têtes de roche.

Puis le chemin ne quitta plus le couvert, coupé de rigoles de sable sous les sapins mouillés où s'étouffaient des herbes sombres. La forêt, qu'habitent seuls ceux qui font des sabots, dans des loges ; et ils pendent leur lard à un croc de bois, et ils tiennent leur beurre dans un étui de fayard à cause des bêtes sauvages… Mais dans ce brouillard, pas une âme. En prêtant l'oreille Anne-Marie croyait entendre, – à main droite, non à main gauche, – quelque trot de chevaux,

comme si des gens montés les escortaient au loin. Un coup de vent faisait pleuvoir des gouttes. Et ce bruit, de trot cadencé toujours de même, reprenait. Peut-être l'avait-on seulement dans l'oreille… L'un des hommes dormait, la bouche ouverte, tourné de flanc. L'autre, taillant dans un morceau de pain noir, mangeait en remuant la mâchoire comme une vache. Une misère affreuse tombait avec la nuit.

On vit venir, la pelle sur l'épaule, un petit homme en tablier de toile à sac. Il avait le cou bizarrement conformé… Certainement Anne-Marie l'avait entrevu une fois, déjà…

DEUXIÈME PAUSE

Dans la cour de la Belle Bergère. – La quête de Chopine. – Corps-de-Bœuf et le Dragon rinçaient des tonneaux. Le bruit de la chaîne raclant les douves les empêcha d'entendre arriver Valentin. Ils le virent soudain devant eux avec une figure à faire peur. Et à son côté le Plampougnis, les cheveux pleins de fraisilles, dépoitraillé malgré le brouillard.

— Il nous faut des chevaux, et partir tout de suite.

Valentin était aux Escures, lorsque d'un vol et son ruban flottant, y était arrivée la tourterelle. Tout de suite, sur ce ruban, Hortense avait lu : À notre secours… Il mettait les amis au fait, durement, en trois paroles. Jean Domaize avait couru au moulin, pour tâcher de savoir. Jeuselou arrivait avec sa Marguerite. Quant à Gaspard, puisqu'il ne devait revenir que dans trois jours… Il faudrait des chevaux. Mais où chercher, quelle route prendre ?

— Des chevaux ? Le Grand-Blanc tout seul. Les autres, le Chassagne, le Solier et le petit alezan, on vient de les dételer. Ils ne peuvent pas repartir… Dites ? Chopine ! Voilà Chopine !

C'était Chopine. Elle arrivait battant de la queue. Et l'épaule haute, derrière elle, Gaspard !

D'abord, ils crurent que Gaspard savait.

— Je sais, oui… je viens vous chercher. Mais tu sais, toi ? quoi ?

Ils s'entre-regardèrent. Il fallut lui dire.

Gaspard écoutait, avec cette face roidie qu'ont les hommes en grand péril. « Mon mouchoir ? C'est donc ça ? on me l'a volé hier. »

Dans le hangar où traînaient des harnais parmi les voitures mises à cul, il s'assit sur le timon d'un tombereau. Il voyait sa cousine, ses cousines, aux mains de ces bêtes brutes, – elles leur servirait d'amusement ! Le poil de ses bras se hérissait. Il souffla comme un loup pris au piège.

— Quand sont-elles parties ?

Le dos rond, il se tassait sur soi-même comme s'il perdait cœur. Avant la nuit, jamais on ne pourrait les joindre. Il se remit sur pied d'un air sombre.

— Quand ça va, ça va ; quand ça ne va pas, il faut que ça aille encore… et même quand ça ne va pas du tout. Allons !

Adossé au poteau, il bourrait sa petite pipe, battait du feu, et « calculait ». De visage fier, l'œil étincelant, il était

aussi terrible dans ce coin de hangar, que naguère, chargeant et sabrant aux champs de Montmirail.

— D'abord aller au moulin… Assois-toi, Jeuselou, Dieu de Dieu, ne tourne pas comme ça. Puisqu'on a le Grand-Blanc, le Grand-Blanc suffira. Attelez, vous autres, et mettez les bâches sur les cerceaux.

Gaspard seul avait deux petits pistolets de cuivre. Baptiste courut chez le cordonnier et y cajola si bien la femme qu'il se fit remettre un pistolet d'arçon pendu sous le saint Crépin. Valentin et Jeuselou auraient chacun un fusil.

— Cinq coups à tirer, ce n'est guère. Nous allons risquer plus d'une livre de poil.

Mais partir, et dans la minute. Benoni ne voulut chercher d'autre arme que son fouet : un fouet de roulier, souple, épais, pareil à lui, qui était tout noueux de carrure et d'os. Baptiste caressait de la paume une large latte de dragon, aussi affilée que ses rasoirs.

Comme Benoni faisait avancer la charrette, le Barthaut se précipita dans la cour. Il venait des Escures, le sens troublé, le cerveau ébloui, tenant encore quelque panier de poires qu'il apportait à Hortense. Pour ce qu'il avait dit au bossu du retour d'Anne-Marie, il se croyait la cause du malheur. S'il ne pouvait courir avec ces garçons à la délivrance des deux sœurs, le chagrin le coucherait en terre. Gaspard, le sang l'étouffait, à l'idée qu'une parole inconsidérée du bonhomme avait mis Anne-Marie aux mains de ces gueux. Il allait l'envoyer baller, il se ravisa : « Eh bien montez, tenez, montez vite. Un homme à faire écharper, ça peut toujours servir. »

Tremblant comme la feuille, Marguerite regarda Jeuselou. Le mot de Gaspard lui donnait des battements. Mon Dieu, si ç'allait être Jeuselou, ce soir, sur la paille de cette charrette…

Mais elle n'était qu'une femme. Cette folie, cette méchanceté des hommes, contre quoi l'on ne peut rien, pas plus que contre la grêle, la tempête…

Baptiste voyant la petite toute défaite, avant de sauter dans la carriole il l'embrassa. Car on savait s'embrasser, alors, il y avait plus d'amitié dans l'air. Et tous l'embrassèrent, cette Marguerite, en manière d'adieu, qui sait, à la vie même.

Jeuselou grimpa, lui aussi. Gaspard n'eut qu'à secouer les guides pour faire partir le Grand-Blanc. Cette bête-là, c'était toujours beau de la voir partir !

Au moulin on prit Jean Domaize. Il aurait fallu dire à Gaspard que Mme Domaize était morte. L'heure n'était pas à cela. Chacun croyait réfléchir, mais n'était occupé que d'une vision. « Que je les aie seulement devant moi, à longueur de ma latte ! » Depuis le départ le Dragon ne cessait de remâcher cela. Valentin, lui, revoyait Pauline dans sa robe d'organdi. Elle croquait une pomme rouge, une pomme qu'elle avait frottée de son mouchoir. Pauline sous ses grosses boucles… Cet agrément dans le rire, le regard, le parler, qu'il n'avait jamais vu à personne… Ha Dieu, il prendrait son fusil par le canon et tant pis pour ce qui serait entre elle et lui.

Au moulin Gaspard avait donné un châle à flairer à Chopine, qui quêtant, ânonnant, trottant, suivait la voie.

M. Jean et Valentin bouillaient d'impatience : à pareille allure jamais on, ne rattraperait leur carriole…

Le soleil baissait, dans une heure il ferait nuit. Sur le bord du chemin, Gaspard avisa la cage écrasée. Il examinait les marques de roues, de souliers, de sabots, démêlait, devinait tout.

On traversait une route. Ils furent tout déferrés de voir Gaspard la faire prendre au Grand-Blanc, en rappelant la chienne. Des guides il fouailla le cheval, et l'on partit d'un tel train que les arbres paraissaient se sauver en arrière. Il savait donc où rejoindre les deux sœurs ?

TROISIÈME PAUSE

Gaspard au Pont du Merle et chez le Prince. – Le problème impossible. – Il bavarde avec un mendiant. – À Brioude il avait fait son profit de certaines nouvelles qui l'avaient mis sur le chemin du Pont du Merle. Deux jours il y était demeuré, caché dans le foin, avec en poche un croûton et une rave crue. Il attendait la nuit pour traire la vache dans son chapeau.

De cette fenière où il s'était coulé, comme un roulant qui prend gîte sans en demander congé, il suivait ce qui se disait dans la maison. Ainsi il avait entendu arriver un homme porteur d'un message : le surlendemain les messieurs viendraient avec des chevaux et du monde…

Mais comme le messager buvait un coup, pour rabattre la poussière, son chien avait poussé la porte de l'étable, flairé quelqu'un, et d'aboyer, qu'aboieras-tu, Gaspard n'avait eu que le temps de gagner le bois.

Le même soir, dans l'Hôtel du Prince, à Arlanc, trois soi-disant paysans s'étaient pris de querelle devant lui. Pour tomber à coups de bouteille sur le pauvre agneau qui voudrait les séparer. Il ne voyait pas la manigance, non. Eh bien, il les sépara, et ce fut subit. Dans les dents de chacun, un coup de poing avec les circonstances voulues. L'un alla donner contre un vaisselier, – il faut bien que les marchands de vaisselle vivent, – les deux autres contre la table, – ce fut alors qu'un des trois ramassa par terre le mouchoir de Gaspard. Ces gredins ouvrirent leur couteau et revinrent à la charge. De son bâton il leur travailla les côtes si rudement que tout en fuma. Les malheureux s'étaient trouvé de l'ouvrage. Bleus, verts, jaunes, violets, comme du taffetas de Chine ! Et si jolis garçons après cela qu'on aurait pu les montrer par rareté dans une foire.

Gaspard n'enjamba la fenêtre que lorsque arrivèrent les gendarmes. Il leur laissa les autres, effondrés de coups, le nez pissant le sang, les dents branlant au courant d'air. Quel rafraîchissement d'avoir eu ceux-là sur qui commencer de régler les comptes. Il n'avait pu se tenir de faire les choses largement.

Lui, il alla dormir dans la paille sans se soucier de ces beignes plus que des assiettes en morceaux-là-haut. De belles assiettes de Strasbourg, pourtant, peintes de roses et d'œillets. Car c'était le cuisinier du prince de Rohan qui avait ouvert cette hôtellerie jadis. Ledit prince-cardinal s'était vu exiler à la Chaise-Dieu « parce qu'il avait la pointe de son cœur tournée vers la reine Marie-Antoinette ». Sur ce plateau solitaire, tout gazon et pensées de velours, c'est beau, cette église épaisse, avec ses tours carrées, – « trois clochers, deux sans cloche », – son cloître, sa danse macabre, ses tapisseries à l'antique. Mais le cardinal goutteux peinait

à monter cet escalier haut comme une maison ; et les moines qui le soutenaient lui disaient bénignement : « Encore un coup de collier, monseigneur. »

Le Grand-Blanc galopait à toutes brides. Gaspard cette nuit même était retourné au Pont du Merle. Il y avait cru comprendre que, mis sur leurs gardes, les messieurs avaient avancé le rendez-vous.

Anne-Marie et Pauline, ils les auraient enfermées en haut et l'unique escalier partait de la salle. Peut-être pourrait-on forcer la porte de derrière, du côté du pré, de la Dore. Au haut d'un petit degré de pierres brutes, cette porte ouvrait dans une sorte de cabinet. Mais après ? Il te faudra toujours trouver dans la salle une dizaine de coquins entre l'escalier et toi.

Et le vieux La Godivelle ne balancera pas un instant à les faire égorger dès que nous apparaîtrons.

« En sortant du cabinet, comment passer à travers ces hommes et être près d'elles avant eux ? » Gaspard se répétait les choses, du doigt traçait un plan ; mais tout cela tournait en rond sous son crâne.

— Cherchez, vous autres ; moi, la tête me brûle.

Tenter de tout enfoncer et de délivrer les deux sœurs de vive force, c'était pour les faire massacrer aussitôt. J'ai une soif à n'y plus tenir, songeait Gaspard.

La soif les desséchait tous. Et le temps était trop cher pour qu'on s'arrêtât à quelque fontaine. On trouva le panier de poires que le Barthaut n'avait pas lâché. Il crut avoir rendu un service providentiel à ces garçons.

Jeuselou soupirait comme un homme empêché à réfléchir.

— Dans l’escalier, disait Gaspard, avec deux pistolets, je me charge de barrer le chemin. Mais impossible d’arriver à cet escalier sans qu’ils me voient.

— Eh bien, qu’ils te voient, avançait Jeuselou, pour raisonner cela jusqu’au bout, et cependant qu’ils te laissent passer.

On n’aboutissait qu’à cette folie…

Des quatre fers, cependant, le Grand-Blanc galopait et battait la chaussée. En route, il s’échauffait encore, et d’une adresse à prendre les tournants ! Ces routes, dites de charité, n’étaient que de mauvais chemins tracés pour donner du travail aux pauvres les années de disette. Mauvais chemin ou pas, il forçait l’allure. Un tel train d’enfer lançait dans tout le sang le désir de foncer. Les cimes boisées glissaient l’une devant l’autre, comme des déchirures de papier gris sous la désolation de la bruine. Arriver là-bas !

Mais là-bas que ferait-on ? Gaspard regardait ses amis avec quelque chose de fou dans les yeux.

Le Barthaut se tira près de lui pour lui parler à voix de confesse. Les sourcils noués, tout disposé à l’envoyer au diable, Gaspard écoutait ce vieil innocent, grand liseur de romans à revenants et à fantasmagories. Cependant il le laissait aller et ses yeux se faisaient fins comme s’il entrevoyait quelque tour que ne lui avait pas montré le bonhomme.

Tout soudain il tira sur les guides d'une telle façon que le Grand-Blanc se planta debout. Gaspard eut un mot pour le calmer et sauta sur la route. Assis aux degrés d'une croix, un mendiant triait des croûtes dans le pan de son manteau. Un châtaignier l'abritait, dont les boules piquantes jonchaient tout l'entour. Avec sa barbe et ses cheveux en mèches blanches, on le voyait dans ce fond d'ombre, vieux comme le père du temps.

Gaspard lui demanda s'il était bien sur la route de Saint-Bonnet-le-Chastel : il allait voir un cousin, un nommé Moutet… Et de placer force noms du pays pour écarter toute défiance. Il faisait mine de remonter, – les autres sous la bâche ne savaient pas qu'en dire, – lorsque, comme s'il s'avisait d'une chose, il s'approcha du vieux, lui parla de tout près. Et il lui plaquait un louis dans la paume. Mais le regard du mendiant ne répondait rien. Peut-être n'avait-il jamais vu d'or. Gaspard étala quatre écus de six livres et appela Baptiste.

Le vieux mordait les pièces et les faisait tinter une à une sur la pierre, tandis que le Dragon s'affairait. Ils ne savaient que penser dans la carriole…

… On croisa un prêtre qui portait une gaule de pêche. « Ha, ça va, la chance nous en veut. » Et le Grand-Blanc prit le chemin de Saint-Bonnet, bien que ce fût un détour.

Ils se taisaient, démontés, travaillés par l'impatience et la crainte que Gaspard n'eût perdu le sens, et cependant le cœur calé dès qu'ils le regardaient.

Au haut de la place, sous la singulière petite église au clocher pointu, Gaspard courut heurter à une porte. Une grande fille parut, levant une chandelle « pour faire éclair ».

On la vit sèche comme une chèvre et vêtue tout d'écarlate, – sans doute était-elle vouée à sainte Ellidie. Elle s'écriait, puis disparaissait pour revenir avec un paquet qu'elle posa sur les bras de Gaspard.

QUATRIÈME PAUSE

Le coupe-gorge. – Celui qui entra. – Les prisonnières. – Entre Chez-le-Procureur et La Chaise-Dieu, il n'y avait sur quatre lieues de route que l'auberge du Pont du Merle. Quel canton que ces gorges si enfoncées, si repliées, de la Dore. Toute blanche dans les boulets de bouillons et d'écume, elle roule entre des montagnes dont il faut lever le nez pour voir là-haut les têtes. Sur la pente qui fait face au bisant, c'est tout sapins ; escaladant ces rampes, la presse étagée de milliers d'arbres noirs, pli sur pli, mont sur mont, sans fin, sans jour, sans chemin, sans personne… Sur l'autre pente, des rochers – mais de la pauvre pierre : si l'on veut de la pierre de taille, il faut aller jusqu'à La Chaise-Dieu, – des glissades d'éboulis, des pins qui ne grandissent pas, leurs basses branches au ras des cailloux. Un val affreux, perdu de solitude. Le cri des busards dérange seul ce silence sans paix fait du bruit torrentueux de la Dore.

Délabrée, des coulures sur son crépi qui s'écaillait, l'auberge avait voulu avoir un certain air bourgeois, avec sa génoise. C'était à peine un cabaret, une salle sombre et encombrée comme toutes les maisons de paysans. Deux, trois gros bancs et tables. D'un côté le cabinet, l'escalier, le lit-coffre aux rideaux d'indienne ; de l'autre la grande cheminée, et la gueule du four au-dessus du cendrier de granit. Un

chaleil pendu à sa crémaillère de bois faisait luire les cruches sur la pierre d'évier, ou un pan de la maie, embruni autant de fumée que de crasse…

Le chapeau sur la tête, il y avait là sur des chaises trois bourgeois. Ils discutaient à voix basse devant le feu. Le frère de Robert, Gilbert, un brutal à figure ladre, par moment s'oubliait, poussait tout haut la voix. Le vieux La Godivelle, lui, n'élevait pas le ton, mais lorsque, présentant les mains à la flamme, il plaçait aigrement son mot, personne, d'un moment, n'osait y revenir. L'autre, le troisième, baissant le nez dans sa cravate, tournait l'épaule comme pour se dissimuler. Chacun avait entre les jambes un fusil double.

Dans cette salle, avec les bourgeois, ils se trouvaient une douzaine, peut-être. Des célèbres habitués à manger du pain rouge : le vieux Chamborand, dit Quatresous, dit Bon-à-tuer, dit Pierrot ; le Limousin, agrémenté de sa fistule à l'œil ; Nez-Tors, dit Bijou, parce qu'il se qualifiait de « bijou dans les effroyables », une sorte de bouledogue avec du mal partout, des ulcères qui suppuraient ; le Canonnier, Coqueléqué, Court-Toujours, longues figures de bouc sous un poil en broussaille, ou mufles de loup, l'œil vert et l'air féroce. Deux ou trois jouaient à la drogue, – ce jeu où l'on fait porter au perdant un bout de bois à cheval sur le nez, – tous buvaient. Assis à table près d'eux, l'aubergiste piquait sur de gros carrés de pain de petits carrés de fromage.

Chamborand dormait, la tête posée sur ses bras en rond. Un coquin déterminé, sans plus de pitié qu'un morceau de fer. Un jour il jeta un sou au milieu du chemin pour attirer son petit et lui fit passer la charrette sur le corps. « Cet enfant mangeait trop. »

Un peu à l'écart, par bienséance, des trois bourgeois dont les bottes fumaient, l'hôtesse accroupie près du feu s'appliquait à rapetasser un cabas. Une ogresse, aux yeux clignotants. Par moment, pour rattraper sa salive, elle fermait cette bouche entr'ouverte que meublaient trois longues dents couleur de rouille ; ou bien tournant le nez, jetait sur les messieurs un coup d'œil fureteur.

Le bruit de la Dore ne faisait qu'un avec le sifflement des bûches. Robert et ses chevaux prenaient du retard. Attendre en cette auberge isolée pesait à la longue sur l'imagination. Après une discussion mêlée de reproches et de menaces, les trois bourgeois se taisaient. La Godivelle se leva. Il alla écouter les bruits du dehors, mais sans ouvrir la porte, puis revint s'asseoir devant la flamme, passant une main sur sa figure plate et froidie. L'attente et la nuit prenaient un goût bizarre. On entendait Chamborand pousser de longs ronflements dans la manche de sa veste.

Gilbert se versait un verre de vin, lorsque le vieux, ôtant ses lunettes noires, attacha son regard sur la porte du cabinet. Son verre à la main, Gilbert tourna aussi de ce côté ses gros yeux ronds. Le cantonnier s'était arrêté de manger, les autres de jouer. Ils étaient bien sûrs qu'il n'y avait là personne, et cependant une sorte de soupir et de frôlement en étaient venus. Soudain la porte tourna. Blêmes et suants, cloués sur place, tous regardaient.

Comme au bois de la Greleyre, la face éclaboussée de sang dans sa barbe blanche, le prêtre mort parut. Son port même, ses mêmes yeux de feu sous le tricorne…

Dans l'étonnement de l'épouvante, glissant sur les bancs, reculant jusqu'aux murs, ils le virent traverser la salle, aller à l'escalier. La main de Gilbert lâcha le verre de

vin, qui se brisa sur la pierre du foyer. Il n'y eut que ce bruit et ces souffles stupides. Pas un ne levait seulement le doigt. Les marches craquèrent dans un silence de mort.

Gaspard avait eu cette idée en rencontrant un vieux à barbe blanche (le Dragon, faisant quelque peu le barbier dans le bourg, avait toujours sur lui rasoir et savonnette) ; ensuite, d'une nièce de curé, il avait obtenu soutane et tricorne, en lui racontant que son oncle était tombé dans la Dore où il pêchait la truite. Puisqu'il avait quelque retirance de son cousin, il tenterait le coup… « Tu veux donc leur dire la messe ? — Ça va. Je la leur dirai de façon qu'ils mangent tout le pain bénit… »

Avec la légèreté d'un chat, il fut au haut des degrés. Débarrassé en un tournemain de la soutane, des mèches blanches, il appelait, tout contre une porte, et voilà que cette porte s'entr'ouvrait. Hors d'état de parler, elles s'accrochaient à lui. Elles se serraient contre ses bras, grelottant, sanglotant nerveusement. Anne-Marie, sa douceur de visage, la lumière de ses yeux…

— Toi, c'est toi…

Puis, hésitant, pouvant à peine dire, n'osant croire et cependant déjà partie à croire :

— Tu l'avais retrouvé, dis ?

Si elle n'avait pas eu ce bonnet à déplier, replier, avec l'espoir que peut-être ils allaient l'amener à son petit enfant, qu'elle serait leur prisonnière, mais avec lui, Anne-Marie aurait perdu la raison. Le feuillage cramoisi d'un merisier bouchait la fenêtre, à frôler les barreaux de fer. Quelles heures

dans cette chambre misérable, entre ces planches sales, qu'un malingre aurait enfoncées d'un coup de sabot. Derrière la cloison ou quelque part par là, il devait y avoir, étendu, froid, le cadavre de Gaspard.

Elles priaient toutes deux, mais au moindre bruit elles se relevaient, croyant entendre monter ces hommes. Leurs poings crasseux et velus, leur haleine de vin ! Peut-être ne les tuerait-on pas ; et peut-être vaudrait-il mieux qu'on les tuât d'abord.

Ces heures-là ! Depuis qu'on me l'a conté j'y ai pensé cent fois et j'y penserai tant que je vivrai.

Anne-Marie s'était rappelé que là-haut, sur les rochers, se dressait la chapelle de N.-D. de la Roche, une vierge noire qu'on invoque pour les enfants en péril. « Vous qui n'avez jamais abandonné ceux qui vous prient, sauvez cette petite Pauline… » Elle se dit ensuite que cette nuit-là, elle avait appris ce que c'était que le chapelet, ce qui en venait, cet apaisement, avé après avé, cette confiance, du milieu même de la peur…

Cependant, dans l'instant même, Gaspard s'était mis à la besogne. Encore barbouillé de sang, il forçait un barreau, le descellait à demi. « Et vite, et vite, tordez le drap… Le Grand-Blanc est au tournant… Anne-Marie, tu prendras les guides… » Le scellement sautait ! Mais il fallait arracher un second barreau. Gaspard ne connaissait plus sa force. Même il ne pouvait se tenir de rire, tant il se sentait bon à cette minute.

— Les amis sont là et travailleront les autres en queue. Que seulement je puisse…

La nuit trembla. Un tonnerre ébranlait tout. Puis une seconde décharge éclata, plus rompue, et des cris à réveiller les morts, un vacarme où se perdait le cliquetis des vitres dégringolant encore.

Il n'eut que le temps d'empoigner ses pistolets, le barreau de fer. D'en bas on se jetait dans l'escalier.

CINQUIÈME PAUSE

Le carnage. – M. Robert arrive. – Vie des aubergistes. – Chez le rebouteur d'Arlanc. – La Godivelle avait dit la messe dans un tripot, un jour, et, un autre jour, baptisé des crapauds. Il n'avait reculé devant aucune impiété, et il ne pensait pas qu'un revenant même lui eût fait peur. Il fut pourtant là un moment, sur sa chaise, lâche comme un énervé, sans pouvoir remuer bras ni jambes. Par contenance, il se mit à ramasser les morceaux du verre et les jeta dans les cendres. Il tendait l'oreille vers la chambre du haut.

— Chamborand, va donc voir un peu de ce côté par où celui-ci est entré. Nous allons monter, fit-il en se tournant vers Gilbert. Puisqu'il est là-haut, je veux lui parler de l'autre monde à ce revenant-là. Tu m'as entendu, Chamborand ?

Le charretier se mit debout, enfonçant son bonnet de police. Chaviré de peur, tantôt, pour s'être réveillé sur l'apparition même, il paraissait furieux. Il prit le temps d'allumer une lanterne, puis fit signe au Nez-Tors. La porte poussée, il avança d'un pas, – s'écroula roide.

Dans la seconde, comme une bombe, ils tombèrent cinq ensemble dans la salle, ensemble déchargeant sur la tablée

pistolets et fusils. Des hurlements de possédés, les bancs qu'on renverse, des hommes plongeant, les bourgeois, de leur coin, faisant feu à leur tour, un sabbat à ne pas s'entendre, une fumée à ne pas se voir.

Jeuselou se traînait, la jambe cassée. À côté de Valentin, qui poussait devant soi malgré une balle dans les côtes, Plampougnis bûchait de sa cognée comme un bûcheron, et le Dragon taillait, pointait, sa latte volait partout. Les hommes de la bande, enragés, parant les coups avec des tabourets, couteau ou hache au poing, assaillaient les amis, comme des dogues.

Déjà M. Jean était porté à terre, l'épaule disloquée par la grosse cruche à eau, que l'hôtesse venait de lui lancer à deux mains. Elle l'accablait de bouteilles, de toute la roideur de son bras, visant la tête. Nu jusqu'à la ceinture et armé de son terrible fouet plus souple qu'un osier, plus pesant qu'un gourdin, Benoni se fit place. Avançant d'un bond, il balafra la gueule de l'hôtesse d'une telle volée que le sang gicla. Elle lâcha tout pour se prendre convulsivement la face. Ses glapissements, en mordant sur les nerfs, ensauvageaient le carnage. Mais elle avait été si bien mouchée que se remisant sous le lit et y tirant son cher petit homme, elle s'y tint clapie jusqu'à la fin du carnage.

« En haut, et tuez-moi ces femmes ! » criait La Godivelle d'une voix pointue. Seulement ceux qui s'étaient portés à l'escalier reculaient, un bras devant les yeux, pour s'être trouvé nez à nez avec les pistolets de Gaspard. Le vieux, de son fusil, ajusta le garçon. Mais il sentit venir le coup en foudre du fouet de Benoni. Il put l'esquiver, se jeter de côté. À la même seconde il tira et Benoni trébuchant vint s'effondrer près de Jeuselou.

Gaspard avait tout vu. La Godivelle n'eut pas le temps de recharger son fusil : il s'abattit, tué net d'une balle de pistolet en pleine face.

La fumée flottait au plafond d'où le chaleil avait sauté. Seules les flammes éclairaient par à-coups cette confusion hurlante. Parmi les escabelles, les tessons, les flaques rouges, trois, quatre ferlampiers retenant leurs boyaux rampaient vers quelque coin. Cependant les brigands s'acharnaient contre Valentin, Plampougnis, le Dragon qui avaient grand'peine à couvrir les trois blessés de leurs moulinets. On ne songeait plus qu'à s'étriper, les coups donnés et reçus ayant tourné tous ces hommes en bêtes fauves.

Grinçant des dents, les habits en loques, haletants comme des soufflets de forge, ils s'enrageaient. Les corps humains pourtant ne sont pas de fer. Valentin blessé dès l'entrée sentait sa force s'en aller de lui. Le Dragon ne se connaissait plus lorsqu'il pouvait manier sa large latte. Mais en crevant d'un coup de pointe la panse au Bijou, le pied lui glissa. Il tomba, un genou en terre. Il se défendait ainsi contre un gaillard armé d'un fusil de munition. Et la cognée de Plampougnis, démanchée, venait de sauter.

Gaspard, au poing gauche un pistolet dont il réservait la balle, – il savait bien pour qui, – de son barreau de fer tenait en respect trois de ces gueux. Soudain, entendant le galop d'une cavalerie sur la route, il se mit dans une fureur désespérée. Faisant tournoyer sa trique de fer, il essaya de frayer chemin à ses cousines. Gilbert, abîmé, reculait pesamment, à la façon d'un homme saoul. Au même instant Plampougnis eut une idée. Et il fallait être bâti comme lui : il empoigna un de ces bancs, une moitié de chêne, pour s'en servir comme d'une gaule.

Dans le moment, le Barthaut, déboula, criant : « Les voilà ! les voilà ! » à pleine gorge. C'était pour tout perdre. Mais ces chenapans furent pris d'une terreur panique. Gilbert et l'autre bourgeois, tremblants, suants, cramponnés au verrou, tiraient la porte…

On l'enfonçait du dehors. Les arrivants se bousculaient haussés sur les marches. Trop tard. Ce qui a encore vie dans la cambuse leur passe entre les jambes, se presse, les emporte.

Dans le hourvari, la fumée, ç'a été subit comme l'éclair : Gaspard a tendu le bras ; quelqu'un lui a relevé le coude, et la balle, au lieu de casser la tête de Robert, s'est logée dans la poutre.

— Je ne veux pas que ce soit toi !

Il se sent comme fou de prendre cette Anne-Marie contre lui, ou de lui donner de la crosse du pistolet par la tête. Un vertige, une fureur, le vœu de mourir, d'aller se faire tuer par ceux, là-bas, qui se sauvent.

Ivres de peur, des hommes s'agrippaient aux chevaux, leur donnant du talon dans le ventre. Robert partait pendu aux crins, un pied à l'étrier. Deux, trois coups de feu lâchés à l'aveuglette faisaient voler l'eau des ornières.

Après l'horreur, – celui-là qui râlait, avec un gargouillement de sang, la face écharpée de cet autre dont l'œil pendait, et l'odeur, l'odeur effroyable, – après cela, retrouver l'air de la nuit. Ce silence où le vent cueille sa feuille au merisier pour l'emporter jusqu'au petit pré que la rosée trempe. La tête fumante, vous croyez voir des formes revenir sur vous. Mais non, c'est fini. Tout finit par des cadavres, de la puanteur, de l'ordure. Le mot final, le maître-mot de tout ce

qui se passe sur la terre, c'est celui du général aux Anglais le soir du Mont Saint-Jean.

Le vent passe. Un bruit d'eau fraîche reflue là-bas contre la culée du pont… Anne-Marie… Et une vieille fureur noire vous reprend, vous soulève, bien qu'au ciel dégagé des étoiles luisent en grains de feu pur, si haut, si loin, que les voir fait un saisissement, presque une honte, comme si Quelqu'Un de sage vous regardait dans les yeux.

On hissa dans la charrette M. Jean tout déjeté et on l'accota contre Valentin. On étendit Jeuselou sur la paille.

Benoni reprenait ses sens, – un gaillard pareil avait neuf vies, comme un chat. Les chevrotines l'avaient moucheté à la manière des truites ; un ricochet, par bonheur… Assis sur la maie culbutée, il les retirait de ses côtes à la pointe du couteau. Et il se mit à jurer, songeant qu'il n'avait pu faire la reconduite aux autres. Il se voyait les hachant de son fouet. Le sang lui sautait de six plaies ensemble. « Laisse, laisse, pauvre Anne-Marie… En me frottant d'une couenne et en me mettant de l'herbe-au-charpentier là-dessus… »

Gaspard reparut, la soutane et le tricorne sous les bras, car il entendait les rapporter un jour au curé de Saint-Bonnet-le-Chastel. Tout de suite, il pressa les choses :

— Il faut partir, Anne-Marie. Ce qui reste n'a pas besoin d'onguent. Arrivez vite.

… La Godivelle mourut d'un accident de chasse. Ses neveux revinrent lever le corps au matin et lui firent faire un beau service, convoi et enterrement dans leur endroit.

Des mourants, le cantonnier et son épouse s'étaient occupés. Autant ramasser ce qu'ils avaient en poche et se débarrasser d'eux avant le jour… Pour le reste, on parla d'un sac de poudre oublié par un carrier près d'une chaufferette. Les vitres remplacées, les escabelles raccommodées, trois seaux d'eau et un coup de balai, il n'y paraissait plus. Tout coula sans bruit.

Et le petit commerce reprit. Un soir, un garçon vint s'héberger. Il portait à sa prétendue, à Allègre, les dorures des noces, bagues, saint-esprit, pendants d'oreille et sautoirs. Après souper il les étala sur la table. L'hôtesse n'y tint pas. Elle voulut le crime. Ils durent cette même nuit brûler le malheureux dans le four. Les deux familles firent faire des recherches. Les traces s'arrêtaient au Pont du Merle. Le Parquet y descendit avec un docteur médecin. On examina le cantonnier nu comme un ver, et à une claque sur son épaule on vit ressortir l'empreinte de cinq doigts agrippés dessus. L'homme fut envoyé aux galères. Des années après on le revit, qui tirait la jambe pour avoir traîné le boulet dans le bagne de Toulon. Chaque mois il se présentait au Procureur, c'était dit dans son jugement, et les enfants le montraient au doigt par les rues de la ville. Sa femme était morte, morte comme un chien, sans prières ni rien, on l'avait trouvée morte… L'auberge tombe en ruines, au bord de la grand'route, mais on raconte toujours les histoires des cadavres dans les sacs et de l'âne ferré à rebours.

Un rebouteux de grand renom demeurait au bourg d'Arlanc. Le don de raccommoder les membres, de remettre les os disloqués et rompus et de panser les descentes de boyaux, passait de mâle en mâle dans cette famille.

L'homme rhabilla l'épaule de M. Jean en le faisant tenir par Plampougnis et Gaspard. Les nerfs sautés raccoutrés, il appliqua sur la meurtrissure un cataplasme de blanc d'œuf et de verveine. Le jeune homme ne se sentit jamais de cet accident-là.

Benoni, bandé de langes comme un poupon, demandait déjà du vin pour se refaire les sangs. C'était dans une cuisine où l'on avait étendu un matelas et des bottes de paille. Le Dragon, en sa qualité de barbier, aidait Anne-Marie à panser le pauvre Jeuselou fort blessé d'un fer de hache qui lui avait brisé la jambe. Un goût de pommes de terre crues et le parfum de l'arnica versé sur les compresses, composaient là une odeur froide qui toujours depuis saisit le cœur de Pauline.

Debout près de la porte, elle faisait en hâte de la charpie. Presque enfant encore, avec un sang rose à la joue, où tombaient ses repentirs, et de longs cils qui battaient, elle avait déjà d'une belle demoiselle le secret, la réserve, je ne sais quels charmes dans l'air du visage. Valentin, pris de fièvre, la considérait avec de grands yeux. Et elle, l'esprit enlevé d'un léger demi-délire par cette terrible nuit blanche, songeant, effilochant sa charpie, elle se mordait la lèvre. Puis ses yeux revenaient à Valentin pour lui demander de prendre patience, pour dire aussi sa gratitude. Peut-être lui disaient-ils quelque chose de plus. D'un moment, ni l'un ni l'autre ne savaient que faire de leurs regards. Alors, comme Valentin les reportait au hasard sur quelque écuelle, elle, croyant qu'il avait soif, remplissait un verre, venait lui soutenir la tête. Et ses boucles lui frôlaient la joue. Ils rougissaient, ne disaient mot. La porte restait ouverte sur un vieux jardin de cognassiers où l'on voyait vaguement le vent brasser des paquets de feuillages. Ce fut de cette nuit-là que se prirent d'amitié Pauline Grange et Valentin.

On ne repartit qu'à l'heure où les coqs chantent l'aubade au fond des métairies. Gaspard, Plampougnis et le Baptiste firent la côte à pied derrière la charrette. Baptiste sifflotait :

Lendemain, la pointe du jour
N'a vu paraître, Luxembourg,
Avec sa cavalerie
Qui marchait par escadrons,
Son aimable infanterie
Qui marchait par bataillons.

La plaine semblait une immense cuve d'où les nuages montaient en larges taies blanches. Entre eux apparaissaient des pans de montagne où semblaient peints une chapelle, trois chaumes, un chemin d'arbres. Gaspard, les sourcils noués, ne parlait pas. Il rafla au talus une touffe de serpolet mouillée et s'en frotta les mains. On était à Pierre-Couverte ; on allait remonter en voiture. Il retint les deux autres au tournant. Et brusquement, baissant la voix pour qu'Anne-Marie ne pût entendre :

— Tuer qui veut tuer, c'est péché, à votre compte ? Elle dira ce qu'elle voudra, Anne-Marie. Et puis j'ai besoin de me secouer. Je pars. Je veux les joindre ; je ne reviendrai pas que je ne leur aie fait un sort. C'est mis dans ma tête, à présent.

SIXIÈME PAUSE

Le retour d'Espagne. – Le conte du bon Dieu et de saint Pierre aux champs. – Devant le pays. – Il y avait longtemps

qu’il n’avait fait aussi clair. La feuille jaune et la feuille brune prises dans un peu de bise s’envolaient, roulaient vers le jardin, de terrasse en terrasse. La paix de la matinée s’étendait sur le domaine, où, là-bas, entre les sureaux éclaircis, une servante chantait en battant le linge.

Anne-Marie cueillait les dernières nèfles. Son panier sur le parapet, la tête levée, elle plongeait les mains dans le branchage. Sa robe noire, de châtaine, la faisait paraître presque blonde, la robe à taille haute qui lui allait si bien. On ne lui aurait pas donné ses vingt ans.

Entendant crier le gravier, elle se retourna et perdit toute couleur de vie : Gaspard était devant elle…

Le sang revenu à ses joues, agitée, éclatante, elle parlait des amis blessés, de Pauline… Deux minutes peut-être, elle ne fut pas à soi. La joie emportait tout. Puis Gaspard devina qu’elle se troublait. Qu’elle avait peur.

Elle l’envisageait, comme pour lire sur sa figure. Durant ces cinq semaines, avait-elle vécu ? Elle n’osait même souhaiter ce retour. S’il reparaissait, ce serait qu’il aurait tué… Alors elle savait ce qu’il lui faudrait faire. Et elle le ferait, car elle se l’était promis.

Les yeux sur lui, elle continuait de le considérer. Elle savait qu’il souffrait de par elle, et elle ne pouvait s’empêcher d’en sentir presque de la joie.

Sur les monts, le brouillard frangé de gris s’élevait, comme un châle qu’on tire. Le vent faisait son bruit d’espace et de liberté dans la tête vide du tilleul.

Anne-Marie reprit souffle, longuement. Ha, il aurait bien eu compassion, s’il avait pu voir battre son cœur… Une des

nèfles gardait deux feuilles à sa pointe et cette idée de vétille qu'il fallait les arracher occupait Gaspard. Le silence lui parut changé. Ses yeux cherchèrent ceux d'Anne-Marie.

— Est-ce que tu l'as tué ? demanda-t-elle d'une voix basse.

La bouche sèche, elle peut à peine prononcer les mots. Peut-être secrètement avait-il espéré lui faire redire : « Je ne voulais pas que ce fût toi… » Mais elle se l'était défendu.

La face de Gaspard ne parlait pas. Un défi, une dureté, seulement. Puis il la revit devant cette chambre de bois, au Pont du Merle, pendante à son cou pleurer comme une enfant. Quelque chose lui vint sur le cœur à quoi il ne put résister. Il lui sourit. Il souleva ses mains pour montrer qu'elles étaient nettes.

Avec encore un demi-sourire, il dit ce qu'il avait dit la veille aux amis. C'était dans la cuisine, sous l'image qui faisait voir Crédit mort, tué par trois mauvais payeurs dont l'un ressemblait à Robert. Avare de détails, d'ailleurs, sur ses aventures. « Risquer d'en faire une affaire, par ici, pour que s'y mettent la police, les juges ? et entendre chanter leur vie en complainte ? Je sais quelqu'un que le chagrin tuerait. Ça va bien. Ils n'ont pas fini de manger des pois chiches dans les prisons du roi d'Espagne. »

Quelques-uns ont raconté que les messieurs bien relancés avaient préféré passer dans les montagnes de Catalogne. On a parlé de l'expédition qui eut lieu contre une bande de faux-monnayeurs. Trois compagnies de troupes réglées cernèrent tout un mont dès la pointe du jour. Ce fut une vraie bataille, de caverne en caverne, à la lueur des pots à feu…

Devant Anne-Marie, Gaspard en dit moins encore qu'à la Belle Bergère, mais il fut encore plus rassurant. Celui-là, la singulière chose : on le voyait dur, net d'illusions, défiant, et tout d'un temps confiant, riant, facile, avec un fond de jeunesse sans cesse revenu.

— Tout de même, reprit-il sourdement, comme pour soi, pourquoi m'avoir relevé le bras ? Je l'aurais tué, je ne l'aurais pas regardé mourir…

Elle continuait de se taire ? Comment lui dire ? Avons-nous été établis de Dieu pour juger et pour tuer ? Ceux même qui nous apportent la souffrance et la peine travaillent peut-être pour notre bien. Le malheur de mon petit Henri, Dieu a pu le vouloir, qui voit mieux que nous. Nous voyons le bien et le mal ; mais notre bien et notre mal, notre heur et notre malheur vrais, les voyons-nous ?

Elle songeait, silencieuse, et comme butée dans son silence.

Gaspard se monta un peu. De ce feu qui lui chauffait la poitrine, il faisait une sorte de large espérance, dans l'entêtement et la gaîté.

— Tu es bien la fille de ta pauvre mère, tiens ! C'est beau de prendre grandement les choses. Seulement…

Anne-Marie se tourna à demi vers lui. Mais qu'il l'eût comprise et suivie dans ses idées la remuait à un tel point qu'elle n'osa ouvrir la bouche.

Ils remontaient vers la maison. Valentin Verdier, vêtu de chasse, y arrivait. Il apportait un lièvre. Dans la minute, on vit Pauline, un peu haletante, le teint aussi pur qu'une rose

sauvage. Elle s'était faite toute la plus jolie qu'elle avait pu. Le jeune homme, soudain rouge jusqu'aux cheveux, s'embrouillait dans un compliment où il tentait de parler des soins d'Esculape et des soins des Grâces…

Pauline questionnait Gaspard. Il ne put, contre Anne-Marie, s'empêcher de parler de ce qui lui travaillait l'esprit. C'est trop simple de tout pardonner, de tout effacer, parce qu'on ne sait pas si c'est du bon ou du mauvais que les choses apportent en fin de compte.

Valentin songeait qu'une blessure peut amener un grand bonheur. Mais il n'arriva pas à trouver comment le dire.

— Cela va plus loin que nous ne pouvons le voir, murmura Anne-Marie.

L'allée de sorbiers allait montant, à mi-flanc de la pente. Au haut du chemin, du fond de ce bleu, venaient s'élargissant des touffes de brume gonflées. De sorte qu'on sentait, là-bas devant son bout, tout un espace de campagnes et de campagnes où s'éployait la fraîcheur du vent.

Anne-Marie refaisait dans sa tête le conte que sa pauvre mère lui récitait à Chenerailles.

En ce temps-là, comme le bon Dieu et saint Pierre se promenaient, il se trouva que les souliers du bon Dieu le blessèrent. « Asseyez-vous là, dit saint Pierre, je vois dans les friches un vieux qui paît ses moutons, je vais aller lui demander une poignée de laine. »

Saint Pierre se prend, joint ce paysan, dont le troupeau était bien de cent têtes, et, après quelques propos sur le temps, les récoltes, amène sa demande.

— Pardi oui ! J'irai gâter mes moutons pour vous ! S'il ne peut plus aller dans ses souliers, votre maître n'a qu'à aller pieds nus.

Un peu plus loin, saint Pierre avise une vieille qui gardait une demi-douzaine d'ouailles, assise derrière un buisson. Pour savoir sa bonne volonté, il y va, lui demande comme à l'homme riche si elle a du beau temps ; puis, enfin, lui présente sa requête. « Toute la toison de mes moutons, si vous voulez ! Je vous la donnerai bien, puisque c'est pour panser le pied d'un pauvre voyageur ! » Elle attrape le plus proche par la gigue, et, des ciseaux qui pendaient à son devantier, coupe autant de laine que saint Pierre en veut prendre.

Sur le chemin, le saint a demandé à son Maître quelle récompense il donnerait à cette vieille femme. Et le bon Dieu a répondu qu'il lui donnerait sept ans la fièvre.

— À cette pauvre vieille si libérale ? Mais, Maître, à l'homme riche, qu'allez-vous lui donner, alors ?

— Je lui donnerai cent autres moutons, pour doubler son troupeau.

Saint Pierre roulait cela en lui-même.

— Pierre, dit le bon Dieu, tu ne comprends donc pas ? Cette femme est brave personne et toute bonne. Cependant elle a commis quelques fautes et les sept ans de fièvre sont pour lui en faire faire pénitence sur terre. Elle trouvera tout ensuite. Quant à l'homme riche, c'est un avaricieux qui met son plaisir à avoir un beau troupeau. Comme il n'est pourtant pas sans quelques petites bonnes œuvres, je vais le payer par cent autres moutons. Mais ce sera là toute sa récompense.

Anne-Marie avançait pensivement, sous les sorbiers sans feuilles. Les peines et tout, qu'importe, pourvu qu'on se voie dans son chemin. Aller droit, suivant ce grand vœu. Et l'on pourra aider celui qu'on fit souffrir. Le péché, elle sentait, à n'en pas douter, qu'il lui aurait été impossible d'y vivre. Impossible.

Elle n'entendit pas Pauline lui demander par deux fois à quoi elle pensait. Puis elle devint toute rose, répondit : « À rien » et, de suite : « À un conte de notre pauvre mère. » Comme Pauline voulait savoir, sans le réciter, elle le dit en deux mots.

« Il faudrait raconter cela au petit Henri. » Gaspard faillit le dire. Mais ce reste de méchanceté ne tint pas. Anne-Marie avançait contre le vent, baissant légèrement la tête, ce qui faisait luire ses grosses nattes roulées. Et sa figure était devenue claire.

Elle changeait le cœur des gens. C'était vrai, aux Escures tout sentait les grandes mœurs. Il était des choses qu'on aurait pu ni faire ni penser devant elle.

Peut-être aurait passé le temps où le tenait quelque démon. Un joli son de musette. Personne ne peut savoir ce que c'est, s'il n'a vécu cela. Les matins, seul, au bois, la mousse gelée qui crie sous le soulier, ce vieux goût humide et ce ciel chagrin entre les branches… On se dit : la vie, quelle dégoûtation ! On parle à sa hache, à ses outils, comme les soldats, dans les durs moments, parlent à leurs armes.

Tout ce qu'il avait su, dans cet orage noir, ç'avait été se taire, attendre et ne jamais lâcher. Il peut arriver n'importe quoi à un homme : la seule honte, c'est de perdre cœur.

Ses yeux rencontrèrent les yeux couleur de noisette. Nulle autre n'avait, comme Anne-Marie, ce regard à la lumière de l'âme. Et ce n'est pas vrai qu'il n'y a rien, puisqu'on peut ainsi sentir une âme.

Au haut de l'allée on arrivait devant le découvert. Le temps tournait au beau. Sur les banquettes de la route, quelques pauvres clochettes bleues balançaient à ce vent qui tenait tout l'espace. De-çà, de-là, par la bosse de ces longues campagnes, on retrouvait à leur place les vieux villages. Un milan planait. Pauline et Valentin regardaient ensemble, puis, se regardant, ils se mirent à rire. Sur la contrée, comme sur une carte, du doigt il traçait pour elle sa chasse de la veille. Et le vent rejetait contre son épaule l'écharpe de Pauline.

On veut vivre, se disait Gaspard, mais avec son cœur d'homme. Il ne s'agit donc pas de bonheur ni de malheur, quand on est bâti d'une certaine façon. On rechercherait bien le malheur même. On s'arracherait bien les yeux pour les donner à une Anne-Marie.

Là-bas, dans la pâleur du lointain, s'enfonce le pays des monts bleus et cornus. Le Chignore, avec ses deux pointes, les autres, en chaîne, avec leurs cols, leurs terrasses, leurs cimes d'où quelque brouillard cueilli par le vent s'enlève encore, va gagner l'air libre… Les chemins secs où courent la lumière et la bise se sont ouverts ainsi que pour un grand départ. Une amitié, dans le matin sur la montagne, a changé l'air comme ferait une chanson. Le bonheur, le malheur, n'importe. Ce n'est pas tellement vers la joie, vers la peine, qu'on a choisi d'aller. On a choisi d'aller vers autre chose.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2022

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Luc, FrançoiseS, MarcD, Coolmicro.